

Luc Delfosse

Le Manuscrit Perdu du Carrousel

Roman Picaresque



éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

Luc Delfosse

Le Manuscrit Perdu du Carrousel

Roman


éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

Du même auteur

L'homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ? – Nouvelles – Gutenberg XXF siècle, Paris, 1999.

La pomme qui n'avait pas été croquée – Roman – Gutenberg XXIe siècle, Paris, 2000.

Le Carrousel de Ludovic – Nouvelles poétiques – Gutenberg XXIe siècle, Paris, 2001.

Diaboline ou la femme de quarante ans – Roman – Éditions Didro, Paris, 2002.

Contes pour adultes et enfants – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2003.

Contes à l'envers – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2004.

Contes de la Saint-Valentin – Contes et peintures de l'amour – Éditions Didro, Paris, 2005.

À la recherche d'Amal – Conte philosophique – Éditions Didro, Paris, 2006.

Paula – Peintures affabulées et Fables pittoresques – Éditions Didro, Paris, 2007.

Hands of the Mona Lisa – Love stories – Éditions Didro, Paris, 2008.

Le Cou Blanc de Lili – Roman – Éditions Didro, Paris 2009.

Elle voulait ressembler à Marilyn – Fable romanesque – Éditions Didro, Paris 2010.

La Caisse des Monuments Hystériques – Roman – Éditions Didro, Paris 2011.

T'es trop belle pour être moche – Fables, Contes, Nouvelles tintinnabulées, Poésie – Éditions Didro, Paris 2012.

Dis ? Tu l'as mis où ton cœur ? – Fables, Contes, Nouvelles, Poésie – Éditions Didro, Paris 2013.

Le passé n'aura duré qu'une minute – Fables, Contes, Nouvelles-Minute, Poésie – Éditions Didro, Paris 2014.

Émilie ou Le Sens de la Désorientation – Fantaisie, Conte, Nouvelle, Poésie – Éditions Didro, Paris 2015.

Les Mémoires d'un Cœur d'Artichaut – Roman – Éditions Didro, Paris 2016.

A Russian Love – Novel – Éditions Didro, Paris 2017.

The Man Who Had Been Looking For Love – Novel – Éditions Didro, Paris 2018.

Quand mon coeur fait boum – Roman – Éditions Didro, Paris 2019.

L'homme qui avait été amoureux / The Man Who Had Been In Love – Nouvelle, Short Story – Éditions Didro, Paris 2020.

Contes pour adultes et enfants – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris 2020.



Édition DIDRO
B.P. 209 – Rue de la Réunion – Villejust – 91941 Courtabœuf CEDEX
© Luc Delfosse
ISBN: 978-2-36087-004-2
Dépôt légal: décembre 2021

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

À Nathalie Lebourg,

Trois mousquetaires et Rosine

« Ami lecteur, je suppose que tu es fort curieux de savoir qui est cet acteur antique ou cet usurpateur qui pénètre avec tant d'insolence sur cette scène publique [...]

Ne t'acharne pas sur ce qui est dissimulé [...]

... je n'apprécierais guère que l'on sache qui je suis »

Richard Burton
L'Anatomie de la mélancolie

« Il est amoureux ! et vous appelez cela un défaut ? »

Rosine

*« La nécessité de ce livre tient dans la considération suivante :
que le discours amoureux est aujourd'hui d'une extrême solitude »*

Roland Barthes

« L'esprit se croit sur un carrousel ; on tourne, on tourne, on repasse vingt fois au même endroit ; à certains tours on décroche un anneau. »

André Gide

Prologue

« Ton stratagème est assez picaresque et comique. C'est un bon tour pour extorquer des pistoles aux bourgeois poltrons »

Théophile Gautier

« Gentes dames, beaux messieurs de Bois-Doré, il me plaît de vous présenter un roman picaresque, avec recueil de vers, prose logorrhéique et animation, le tout en langue piquante. C'est un livret d'opérette.

« Bien qu'éloignées dans le temps et l'espace, toutes les scènes font bon ménage, elles se passent à l'intérieur d'un château-fort extraordinaire. Au-delà des douves, le Parc Magie Mixte sert de cadre aux rendez-vous des amants, la plupart incorrigibles. On passe d'une scène à l'autre en tournant simplement les pages du livre. Contes de fées me direz-vous. Le jardin peut contenir jusqu'à mille et trois histoires. On le découvre depuis le ciel, juché sur un cumulo-nimbus 2022 qui fait office de balai volant. On peut y surprendre un nid de tourterelles palpitantes, un clochard et sa belle, ou un couple d'amoureux qui se bécotent sur un banc public. Cette forteresse anglaise et son espace vert, on peut aussi les repérer dans les dessins animés des Studios Disney et dans le cœur de Mary Poppins.

« Lectrice, lecteur, c'est ici une suite de nouvelles, de poésies déclarées, de contes, de fabliaux, sur fond de violoncelle. Je t'invite à visiter un petit palais. Encore une exposition, me diras-tu ? C'est affaire de point de vue. Souvent, tu pourras fredonner des chansons, affriolantes, rythmées. Dans ma tête elles se succèdent comme celles de Bilbo et Frodo. Je proposerai peut-être un concert, je t'inviterai au cinéma, je te convierai au théâtre. Nous écouterons une opérette. Enfin, si ton cœur tendu t'en dit, tu pourras prendre place sur l'ancien carrousel de Ludovic. Tu entendras peut-être, dans le lointain, jouer un orgue de barbarie. Ô cantique des cantiques, tu es la chanson des chansons.

« Je m'adresse à ceux de mes lecteurs qui veulent repousser la sottise, l'erreur, le péché, la lésine honnis par Baudelaire, et l'ennui de ne pas être amoureux :

*« C'est l'Ennui !
« Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »*

« J'ai mis en scène, non pas un berger serein, mais l'amoureux-canon aux mille et trois sabords, réel, virtuel, croqué, dessiné parfois, et ses âmes sœurs, jumelles, rêvées, nées sous le signe des gémeaux, habitant les étoiles. À tout moment, des animaux, nobles ou roturiers peuvent entrer sur scène ou sortir de l'écran : un lion affable qu'amour tient, des personnages shakespeariens empruntés au Songe d'une nuit d'été, Roger Rabbit à la poursuite de la belle Jessica.

« J'en appelle maintenant à Marot, à Ronsard. Voici mon chant naïf de galant débutant. Bref, voilà de quoi il en retourne :

Églogue, en monologue écourté, non pastorale

J'eusse aimé
Écrire
Mille et trois poèmes
Pour toutes les inconnues
Que je ne rencontrerai
Jamais.

J'eusse aimé
À chacune
Raconter
Ma fleurette,

Composer pour elles toutes,
Une belle histoire.

Oui-da, mais voilà, ma louve...
Les statistiques le prouvent :
Les recueils de poésie ne font plus recette.
Qui leur a volé la vedette ?
Le vingtième siècle a-t-il tué la poésie ?
Non ! Il a répandu les larmes existentielles et les hérésies.

Et le vingt-et-unième ?
Ça n'est pas non plus un requiem,
Il fait couler à l'eau beaucoup de bouteilles à encre,
Il a mis le grappin sur les rêves,
Je réclame une trêve,
Jetons l'ancre !

En tout cas, l'éternité en boucle n'épuise pas les armes,
Dieu soit loué, les femmes ont conservé leurs charmes.
Bonnes mines sans gommages,
Elles continueront toutes,
Point de doute,
À conquérir, à ciel ouvert, le pauvre cœur des hommes.

La nuit, le jour, ils sont fascinés,
Ensorcelés,
Médusés
Par des amantes passionnées
Blondes galantisées
Affolantes brunes suppliées.

Si jamais,
Tu me tendais une longue perche,
À ta recherche,
Je partirai,
À ta conquête ma Toinette,

De ta toison ma Toinon,
 Par une nuit sans lune
 Tu serais ma fortune.

Parcours,
 Avec détours,
 Amourettes guillerettes,
 Midinettes.
 Élixirs,
 Profonds désirs
 Passions éphémères,
 Goût amer, étés sans hivers
 Voluptés
 Liberté
 Alléluia, Amen

Le poète Scarron complimenta un jour une belle :

« Vous mériteriez d'être servie et galantisée dans les formes. »

Je sais bien, moi, que toutes les femmes le mériteraient. Allons-y de ce pas !
 Oui, ce sont là mes deniers du rêve.

Depuis ma chambre, j'entends le son d'un cor anglais. Il a la sonorité douce
 et envoûtante du hautbois d'amour.

Quelle nouvelle vient-il annoncer ?

Un chant du départ. Le rideau se lève. Notre histoire commence.

À une femme amoureuse, ma bien-aimée,

Prélude en 7 notes

1

Ce matin-là, à Vailhan, au chant du coq, je poussai la porte de la petite église du village jouxtant le presbytère. Un homme s'apprêtait à lire à son lutin un manuscrit posé sur un lutrin haut de cinq pieds. L'homme, habillé civilement, peut-être le sacristain, ou son cousin, interrompit une première lecture, d'abord silencieuse, et se confia au lutin. Assis sur un banc dans la petite nef, je surpris sa confession :

« Écoute bien cette histoire Farfadet, extraite de mon manuscrit, réalité et vérité s'y confondent ».

« Sache aussi qu'il existe une copie de mon texte, une seule ».

« Il y a de cela bien longtemps, un matin, l'envie me prit de relire Ivanhoé. Enfant, ce fut le tout premier roman que je parcourus avec passion. À moi Rebecca ! Je crois bien que le charme inouï d'Elizabeth Taylor m'avait ensorcelé ».

« Je faillis omettre l'introduction de Walter Scott à son roman anglais. Mais, sans doute grâce au moissonneur de la plume au vent, je me ravisai. J'en fus fort aise ».

« Notre écossais y met en garde contre la monotonie qui résulterait d'une reprise systématique, voire redondante, d'un thème cher à l'écrivain ».

« Présentement, le sujet en question, ici et maintenant dans ce livre, c'est l'amour. Ou est-ce l'objet ? C'est la fascination pour le phénomène féminin, pour une beauté inégalable. Personne ne devrait se lasser d'entendre les mots suprêmes de la passion. Répéter est utile. Redire des choses tendres est une douce chimère ».

« Cependant, je suis d'accord avec notre romancier magistrat. Il faut faire attention de ne pas engendrer un brisement, voire une désespérance chez le lecteur. Si tout le monde n'a pas le talent de Bizet, je me ferai l'avocat du diable à mes troussees, surtout

avec mes lectrices. Lorsqu'il s'agit d'amour courtois, voire de champs plus osés, elles se montrent souventefois indulgentes ».

Le farfadet le coupa :

- Toi aussi, tu écris, mon frère ?

- Oui, mais c'est un secret que je te confie là ... Laisse-moi poursuivre :

« Scott cite Parnell. À notre tour, psalmodions, pardon, récitons :

*... Rompez le charme,
En voilà assez sur ce sujet,
La farce a déjà été jouée ».*

« Sans appel, j'en profite pour te faire part de mes motivations. En effet, si l'on aime la vie, comment faire abstraction de la poésie ? »

« Et d'ailleurs, un critique a aussi fait remarquer que Scott, poète de la frontière écossaise, émaillait son livre d'épigraphes, de fragments lyriques ».

« Enfin, parfois, il semble salutaire à un auteur de se libérer de ses propres obligations. Aussi, comme tu le verras tantôt, au fil de mes pages, je ne suis aucune règle, si ce n'est celle du cœur et de ses digressions ».

« Car, dans le roman médiéval, où le souci de vraisemblance est secondaire, l'amour courtois triomphe toujours. »

J'en avais suffisamment entendu pour écrire bientôt mes Contes du Carrousel. Je me retirai discrètement. Je laissai lutin et sacristain, le diable en tête, près du lutrin. Il me fallait mettre la main sur l'unique copie du Manuscrit...

2

Sorti de l'église, j'entrai dans le presbytère accolé. Je projetai d'y prendre mon petit-déjeuner.

Je préparai mon thé celtique et mes toasts, j'allumai la bouilloire impatiente de ronronner et mon iPhone modèle Poudlard. Depuis la veille au soir, je brûlai de revoir, de réécouter les aventures de Mary Poppins, vives, bouillonnantes. Je portai un toast à notre magicienne : ce fut *supercalifragilisticexpialidocious*. Mes tartines attendraient dans le grille-pain. Je cliquai. Mon iPhone commença par tiquer, mais, bien vite, il comprit ma précipitation et anticipa. Il usa à profusion de l'illusion de Mary. Je tombai de la cheminée du ramoneur impénitent et débouchai sur *la Scène du Carrousel* :

- *Qui a dit que nous n'allions nulle part ? Ohé Écuyer !*

Comme Mary, j'abandonnai le manège, j'empruntai une monture isabelle et chevauchai de compagnie. Je me trouvai bientôt à califourchon sur un arbre alezan. Paré à virer, tel un marin hissé sur la hune du grand mât, mon odyssee pouvait débiter. J'ouvrai mon MacBook. J'étais enfin prêt à relater les péripéties amoureuses d'un marchand de bonheur, amateur de jolies femmes, vagabond au cœur d'artichaut esseulé, pas complètement effeuillé.

Je méditai ce projet depuis belle lurette. Je ne voulais rien expliquer, je laisserais voguer l'imagination au service de mon héros, de mes lecteurs. Ce livre, comme suggéré ci-dessus, je l'ai conçu en chansons, paroles et musique à discrétion, de concert avec des dessins animés. Prose ou poèmes, mes héroïnes sont réelles, virtuelles, de fantaisie, décrites, peintes, parfois dématérialisées, à peine esquissées, toujours belles à croquer. À toi de décider, lectrice, lecteur.

3

Avant de me lancer dans ma farandole à six-huit danseuses étoiles et plus, quelques précisions topographiques. Certains aiment le music-hall. Moi, j'aime la géographie.

Où se situe le Carrousel de mes contes à rebours ? Certes, dans un château-fort. Mais encore ? Dans les Ardennes, non loin d'une église, sans presbytère toutefois, *Sainte Marie-Madeleine*, non loin d'une roche où coule ma fontaine. Pour trouver mon manège à *moi-c'est-toi*, c'est ainsi que je le nomme, il suffit de repérer quelques jongleurs mariés en l'An II à des danseuses légères, sur de grands chevaux de toutes les couleurs, un petit chien noir et blanc, un chat gris et jaloux, celui de Fracasse, un paon et sa paonne, un oiseau esseulé. Je suis cet oiseau ?

4

Je vais bientôt porter la parole d'amont en aval, j'espère qu'elle sera bonne. Dansons la carmagnole.

Il me plaira ici, non pas de deviser, mais de compter sur la divine comédie des femmes, sur leur sens de la désorientation.

Portraits animés, tirés de mes galeries, au Louvre, où je découvris, émerveillé, mes premiers nus féminins. Visages admirables croisés dans les pinacothèques de mon enfance. Aventures imaginées tous les jours, on va pouvoir s'aimer pour la vie.

On y trouvera des reines, des princesses, des gitanes pourvoyeuses de philtres, toutes observées par un chevalier errant. Aventurier certes, mais sans trop de vagues sur son âme nomade, je ne suis pas Don Quichotte, je chuchote seulement.

Histoires héroï-comiques, elles ne sont pas grotesques, jamais tragiques, picaresques on l'a dit, courtoises, un tantinet étonnantes, contes à rêver tout de go, debout, à l'amour divin parfois prêté aux humains.

Amour de la vie ? À chacun sa destinée amoureuse.

*« Viens, viens sur la montagne, Là-haut, il fait si bon,
Mes seuls amis sont Dieu, les fleurs et le vent ».*

Chante, Mahalia, chante, Marie ...

5

Je songeai encore :

La beauté des femmes, le cadeau enchanté de leur corps, leur amour, expriment la clarté du jour. Qu'elles continuent leur danse ! Quelle chance pour les hommes ! Mesdames, Mesdemoiselles, faites-nous croquer la pomme, restez simples et compliquées avec nous, près de nous, comme un grand bonjour à la vie.

À l'automne, nous aurons tous envie de refaire ensemble les vendanges, surtout dans la forêt, surtout en compagnie de Marie ou de Mary. À défaut de lire Saint-Benoît, déchiffrons les yeux de la femme, rêvons d'elle, toutes les nuits, réglons nos petits contes... Mes mots ont créé des êtres qui, peut-être, n'existent pas tous, mais moi, je crois qu'elles existent ces femmes merveilleusement amoureuses. Et si vous ne me croyez pas, comme Jean Ferrat, *je twisterai les mots*.

6

Portraits de femmes, équations aux multiples inconnues, mon assortiment de nouvelles et de poèmes aux cépages variés se mit rapidement en forme dans ma tête. Restait à assembler le puzzle de l'amour.

Ma ciboule surchauffée, j’apostrophaï tout à la fois le brasseur, bouilleur de cru et vigneron de mon caboulot:

« Aubergiste, apporte-moi de ton vin, du meilleur ! »

Je commençai à écrire les premiers paragraphes qu’on vient de lire.

7

Ici commence donc le livre d’Amal, d’Amantine, d’Artémise, de Nathalie, de Sandrine, de la Dame de Pique, d’Esther-Sarah, de Judith, de Kanika, de Marie, de Madeleine.

C’est un évangile écrit par des femmes. Aucun dieu n’est pris à témoin.

C’est un livre sur l’amour, un de plus. J’y vois un testament fou, sentimental, poétique, passionnel, voluptueux, encore brûlant, fervent, un manifeste romanesque.

C’est aussi le livre du désir, cher à Spinoza.

Genèse

Le Manuscrit Perdu

Comment mettre la main sur le second exemplaire du Manuscrit de Vailhan ?
Mission impossible ?

Alors, combattre ! Contre des moulins ?

En avant ! S'il le fallait, je me battrais contre des minoteries.
Surtout si elles tournent trop vite.

Mais revenons à nos moulins, dans les prairies broutent des moutons dessinés par Saint-Exupéry, en particulier ceux du Berry, ceux de Thilay.

Meunier, tu dors ?

Je relus les aventures de Tintin et Manou, celles de Don Quichotte, toi, géant. Moi, David. J'écoutai la voix émouvante de Maurane. Elle résonnait en moi. Mon prélude en sept notes l'hébergeait. Souvenirs d'enfance. « *Ma raison s'envole* »

Je n'allais pas renoncer à l'amour de la femme, ma Jérusalem Céleste. Renaissance personnelle, je boirais toujours à cette coupe remplie de fruits charnus, et défendus par qui ? À l'époque, je n'avais pas de visions surnaturelles. Saint-Jean, Saint-Antoine, priez pour mon Salut.

Le vent me souffla à l'oreille : « *La réponse, la réponse, mon ami, se trouve dans le Manuscrit de Notre-Dame* ». Je fis un vœu. Bientôt, je monterais sept fois à la Vierge de Vailhan. Le Seigneur et Manou seraient avec moi. Sur cette colline, je deviendrais fou de tendresse pour ma reine.

Aussi, pas pour tout l'or du monde, seulement pour l'or contenu dans Le Manuscrit perdu, je me décidai à commencer l'aventure. Je partis fureter *sous le ciel de Paris, près de Notre-Dame*.

Chemin faisant, je fredonnai, *hum, hum*, une chanson de Juliette Greco. Voix grave. Je marchais comme un amoureux. Arrivé Boulevard Saint-Germain, je remontai la rue de l'Ancienne Comédie, puis la Mazarine, jusqu'à la Seine. Place

de l'Institut, je traversai les quais, passai d'un bouquiniste à l'autre. J'achetai un livre, *Les Rois de France*, une eau-forte, une gravure, une publicité du *Chien Qui Fume*, une réclame tirée d'un album des *Pieds Nickelés*, la reproduction d'une peinture de maître, une aquarelle de Félicien Rops, *La Chanson de Chérubin*, le visage d'Audrey Hepburn, éclatant de beauté, en couverture de *Jour de France*.

Je m'arrêtai net et méditai tout le long d'une fraction de seconde devant une apparition sacrée, Notre-Dame. *Là couve un drame*, murmura Juliette, avant d'ajouter : *oui, mais à Paname, tout peut s'arranger*.

Les lumières de la ville étaient blafardes. Un vent venu du Nord rendait encore plus mordant le froid de l'hiver bien installé entre les brasseries gouailleuses.

Ce jour-là, je fis aussi l'acquisition d'une affiche de cinéma, « *La Grande Illusion* ». Je réglai mon achat. C'est alors que la bouquiniste me remit une enveloppe scellée avec une cire rouge joyeuse. Point de ruban. Était-ce pour me remercier de mon achat ? Devant mon étonnement, la libraire étalagiste souffla au creux de mon oreille engourdie par le froid : « Il s'agit d'une missive à lire au plus vite. » Je tenais mon drame ! - pensai-je. Intrigué, je quittai ma messagère, à regret. Je pénétrai dans un estaminet, choisis une table et commandai de l'hypocras. J'ouvris l'étui de papier. Je découvris, écrit à la main, sur le parchemin que je déroulai, un poème :

Recette

Si tu veux connaître l'amour,
Écris-lui des quatrains,
Tous câlins,
Au point du jour,

Pour ta douce,
Ajoute des tercets gentillets,
Voici donc un sonnet.
Allongé un petit moment sur le pouce,

Raconte-lui ton Carrousel.
 Ainsi tu lui découvriras,
 Là-bas,
 Une partie de ton ciel.

Dans ton recueil
 Souviens-toi de Nerval, de Baudelaire,
 De leur folie au bel air,

Dans leurs pages, mises en cage,
 Ils n'ont jamais été sages
 Mais réserve-leur le meilleur écueil.

Voici venir maintenant, depuis son hameau d'Anchiano,
 Leonardo.

Avant l'obscurité,
 Ressuscité dans la lumière,
 Écoute da Vinci :

« La peinture est une poésie muette et la poésie une peinture aveugle »

Le billet-recette était signé : *Le camelot du bonheur*

Un marchand de félicité avait conçu ce poème facétieux.

Je relus plusieurs fois cette suite de virelais, échauffé que j'étais par le vin épicé. Il me rappelait celui que j'avais siroté toute une soirée à l'Auberge Tabard de Londres.

Soudain, à la énième lecture, enfin mes yeux découvrirent l'essentiel, un mandat, un ordre, un dépêche-toi. Il venait d'être ajouté en gras au bas du parchemin. Pour qu'il apparût, au lecteur, il fallait le lire un grand nombre de fois (*).

(*) *Ce phénomène de non apparition d'un message se produit dans le monde moderne lorsque le réseau internet est défaillant. Il faut insister, c'est tout. Le mot de passe finira par être accepté.*

Une giboulée lumineuse l'avait précédé sur le vélin. Non, je ne suis pas un malade imaginaire, j'écoute la petite Louison. L'enfance est peuplée de contes. Le message disait « *Cherche Le Manuscrit à Notre-Dame. Il te sera offert, à minuit chrétien, sur la galerie d'Esmeralda* ». Puis, comme dans un épisode de *Mission Impossible*, le texte disparut sous une pluie d'étoiles.

Le soir même je réussis à me faire enfermer dans Notre-Dame. Je trompai la vigilance des gardiens. Le bedeau était mon ami. Il était onze heures et quinze minutes post meridiem lorsque je grimpai quatre à quatre les marches de la Tour Sud. Parvenu sur la galerie, je découvris un spectacle inhabituel à Paris. Oui, il s'agissait bien d'un enchantement. Je restai de longues minutes à me rappeler la jolie fille, Esmeralda. C'était étonnant comme mes yeux brillaient. Une alerte sur mon iWatch 2022 m'avertit de l'approche de mon rendez-vous avec le *Manuscrit* perdu mais promis. À minuit, tapante et trébuchante, rien ne se produisit. Tout reposait à Ur, à Jerimadeth et à Paris, enfin presque. Je m'inquiétais. À minuit et trois minutes, le gros bourdon tinta. Je repris le moral. Je prêtai une attention renouvelée.

Quatre boules de cuir apparurent dans la clair obscurité des étoiles. Une corneille s'envola de la tour. Les boules semblaient représenter deux paires de diables. Je ne sais pourquoi je me remémorai immédiatement *La Légende des Quatre Fils Aymon*. Bien sûr, pas les dix-huit mille vers, les éléments fantastiques seulement, l'épée Froberge, le magicien Maugis, le cheval Bayart. Pour conjurer la menace du démon, je me tenais prêt à partir en pèlerinage à Jérusalem, à me faire mendiant à Cologne, à bâtir une nouvelle cathédrale.

Quatre fées apparurent. Leurs baguettes allaient affronter les boules de cuir dans un combat qui s'était déjà déroulé dans un autre siècle. Les quatre demi-déeses portaient la même robe d'un coloris différent, couleur de temps, de lune, de soleil. La quatrième était lumière.

Je compris que les démons s'opposaient à la redécouverte du *Manuscrit*. Vol-demort contre Dumbledore ? Sur une valse à mille et trois temps, les bonnes fées mirent les forces malfaisantes en déroute. La plus jeune des magiciennes, Perséphone, la Dame Blanche, me remit alors *Le Manuscrit*.

J'hésitai avant de dénouer le ruban écarlate qui maintenait fermé le livre épais. Ruth, la sœur de Perséphone, ouvrit l'œil sous son voile, elle m'encouragea par ses mots :

« *Chaque fois que tu déferas le nœud gordien, le Manuscrit et toi deviendrez invisibles. Tu pourras lire en toute sécurité. Oublie les caractères spéciaux. Point de code. Le livre possède la reconnaissance visuelle inventée par mes ancêtre hébreux* ».

Je serrai *Le Livre* contre ma poitrine, comme Bilbo et Frodo le faisaient avec l'anneau. Enfin, je levai les yeux au ciel, illuminé tout à coup. Mes bienfaitrices s'envolèrent.

Je passai la nuit à lire *Le Livre*. Un portulan y avait été annexé.

Le lendemain matin, dès l'ouverture du portail central, je m'esquivai.

Je regagnai ma mansarde proche, rue des Ravioli, je cachai mon trésor sous mon matelas, dans un bas de laine bleue. Je redescendis prendre un café noir et deux croissants, j'en oublie la rime. À cette époque, sans coup férir, je ne mangeais qu'un jour sur deux, je courais après mon génie qui n'était qu'à l'état de folie douce et le resterait à jamais. Comme un coyote allumé, au radar, à la poursuite des bips-bips, je n'étais pas prêt à le repérer. Ma nuit sans sommeil allait se poursuivre avec la levée du jour. Assis devant mon café, pas épuisé, ravi, je fredonnai La Bohème. (*)

(*) *On notera ma tendance à fredonner, à jouer avec un bilboquet magique comparable à celui emporté par Frodo lors de son voyage hors du Comté. On n'en fera pas tout un fromage.*

De tout temps, les épargnants, ou *les premiers possesseurs du bois et du rocher de Vigny*, ont caché leurs bas de laine pleins d'or, Louis de France ou Catherine de Russie, sous des matelas de toile. C'est ce que j'avais fait avec *Le Livre*, mon manuscrit. Je fus donc horrifié, après mon petit-déjeuner, de ne pas le retrouver, à

la même place au fond de l'horizon de mon lit. Pendant ma courte absence, il avait disparu. J'avais bien refait le nœud du ruban pourtant. Aucune effraction apparente. Choqué, j'allumai mon MacBook Pro. Un message m'avertit dès l'illumination de l'écran que toutes les pages du manuscrit avaient été scannées. Le pdf. venait d'être sauvegardé dans un nuage électronique auto généré par mon ordinateur préféré grâce à l'application *Clin d'œil*. Je n'en croyais pas mes lentilles spinoziennes. Je cliquai sur la clef-touche 'nuage' et, en effet d'optique, le Manuscrit se déroula, page après page. La toile numérique s'était substituée à la toile de matelas. Je serai le seul à pouvoir y accéder. Je devais le recomposer de mémoire, sous une forme dite moderne, afin que tous les amoureux de l'amour puissent jouir éternellement de la félicité des cieux. Je ne pourrais le consulter qu'en cas d'absolue nécessité pour ressourcement. Et, force majeure oblige, par sécurité, lui et moi, inséparables, nous deviendrions, à première vue à nouveau invisibles. Le message précisait que je devais restituer Le Livre dans son esprit, comme l'avait fait un évangile apocryphe récemment mis au jour du Seigneur. Justement, mes désillusions sentimentales et le désenchantement d'une auto-éducation ratée, m'avaient fait implorer Le Tout-Puissant afin qu'Il me donnât l'énergie de l'espoir. Je tenterais alors d'écrire, comme le firent avant moi mes illustres pays, une sorte de roman de l'espérance. Utopiste ! Non ! En poésie, il faut savoir dépasser la mélancolie cachée dans le rêve, quel qu'il soit.

Comme on peut l'imaginer, je ne suis pas sûr de pouvoir suivre de mémoire l'ordre du *Livre*. Tels les fidèles zoroastriens attachés à la réécriture de l'*Avesta* après sa destruction dans l'incendie de la Bibliothèque de Persépolis, je ferai de mon mieux pour redonner au *Manuscrit des Amours Mortes* sa forme livresque. Je compte aussi sur l'indulgence des lecteurs liturgiques de la Bible des Septante-deux.

Je fis donc un premier test et repensai au contenu original. Par certains caractères non spécieux, il ressemblait à la *Légende Dorée*. Il était signé par un certain Diego de Rena Vigo, lequel était un jacques vêtu d'une jaque royale, exilé en Espagne. Il avait alors flirté entre l'Estrémadure et la Galice avant de se poser dans un monastère dominicain. Il devait y révéler, à un petit nombre d'initiés sans initiales,

les secrets d'un cœur profane. Il relatait les pérégrinations d'un galant, troubadour à ses heures, nomade incorrigible, admirateur inconditionnel de la gente féminine. Visiblement, ce poète des passions humaines avait beaucoup voyagé à travers le temps et l'espace unifiés par Albert de Cologne depuis la fin du XIII^{ème} Siècle. Il avait réuni un grand nombre de portraits de femmes, toutes saintes puisque toutes amoureuses, à la manière d'Yseult de Villepreux. Je pris alors l'engagement, vis-à-vis de moi-même, de conter et de réciter, un jour viendrait, pendant mille et trois nuits successives, les histoires d'amour, les amourettes passionnées, les poèmes, le panégyrique de toutes les femmes irrésistibles, décrites à l'envi par le marchand de bonheur dans *Le Manuscrit* que je venais de parcourir. (Je découvrirai plus tard que Da Ponte s'était inspiré de Diego de Rena pour le livret de son Don Giovanni.) Pendant des décennies, le vagabond décrit par Rena Vigo avait hanté chaque nuit le quartier de la gare à Cologne. S'agissait-il de Renaud, le chevalier errant ?

Certains textes rapportés au long cours des pages étaient apocryphes mais ils ont pour moi valeur d'évangiles. Ils pourraient avoir été écrits dans plusieurs pays. On sait qu'au Moyen Âge, les grands ordres monastiques étaient répandus à travers toute l'Europe. Maintenant, Lectrice, Lecteur, il te faut simplement tourner, une à une, les feuilles du manège. En prêtant l'oreille, tu entendas chanter un chœur féminin.

Ce qui nous importe céans, c'est que, aidé par les forces de l'amour, les plus puissantes, j'avais retrouvé l'unique copie du Manuscrit perdu.

Je commence, ici et maintenant, par l'histoire d'Artémise, traduite du koinè, car c'est avec cette héroïne que l'ami de Frère Tuck débuta son récit. Il faisait alors partie, - me confia-t-il, d'une bande de joyeux drilles. Il avait pour compagnon le fils du meunier endormi. Une mouche d'amour appliquée sur la joue d'une jeune femme venait de piquer ce dernier. Il s'éveilla. Son petit roupillon digne de Churchill était terminé. En référence à sa chronologie jugée farfelue par certains, Frère Tuck ajouta : « Artémise a eu, en son temps, maille de laine à filer, à partir, veux-je dire, avec un berger. Toutes les histoires d'amour se ressemblent. Elles sont intemporelles. »

PREMIÈRE PARTIE

LA GRANDE VADROUILLE

TABLEAU I

1

Artémise

« Ô douce métamorphose ! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe, que j'ai heureusement aimée ... »

« Il en reproduit fidèlement les proportions particulières.

Il vit pour moi !

Il me rend ce que je lui ai donné ... »

Eupalinos

Le soir de la Saint-Jean, la lumière du jour s'attardait, la Lune lanternait. Je me promenais en forêt de Compiègne, méditant une chasse au trésor, lorsque, une pensée à trois couleurs, persistante, m'arrêta : « épopées, contes, théâtre, - m'écriai-je, sont des fictions où la vraie vie se manifeste, où l'amour triomphant a tous les droits. Parfois, il accepte les sacrifices du devoir. Sublimation. »

Cette nuit-là, non loin du château de Pierrefonds, j'espérais rencontrer une louve séduisante, quand, tout à coup, j'entendis un air de gavotte joué sur la musette. Cela semblait venir d'un estaminet en clairière. Je me laissai inspirer par la musique.

J'entrai dans l'Auberge.

Dans les caves, à l'écurie, il n'y avait aucun cheval blanc. J'évitai les barbeaux pour ne pas finir à l'ombre, et, costaud des épinettes comme tout un chacun, je cherchais ma Jane, ma Marianne ou ma Titine. Je voulus inviter à danser une jeune fille en fleurs. Aucune ne se trouva libre.

À quelques encâblures virtuelles de là, dans le Sud, au port fluvial Désir-sur-Désir, non loin de Plaisir-Ô-Ciel, Artémise était allongée sur un transat, à la grecque,

sur le pont ailé de son bateau déjà ivre. C'était une sorte de yacht à rames qu'elle avait baptisé « *Ville d'Halicarnasse* ». Le port faisait le chat-brun, il faisait même sale mine. Le bateau allait appareiller pour Nantes, en passant, non par la Lorraine, mais non loin d'Avignon, sous le Pont Aragon. En attendant le départ, Artémise prenait son petit-déjeuner : des œufs pochés accompagnés d'un verre de xérès. Le capitaine, Xerxès, la regardait avec des yeux de merlan frit. Il faut dire qu'elle était aussi belle que l'Aphrodite de Milhaud. Elle écoutait du jazz teinté de rythme brésilien. Ça s'attrape.

Je me fis une remarque très parisienne : plutôt qu'à Compiègne, où, unique gargote, on risquait de tomber sur un wagon plombé inactif, un riche brésilien aurait demandé à ce qu'on le menât en bal d'Asnières. Là-bas, les jeunes filles avaient des fleurs dans leurs cheveux, et, à leur maturité de femme, elles y accrochaient des cerises.

Jusqu'ici, hors les quais de Seine, j'avais surtout bourlingué dans les musées, les pinacothèques. J'y avais admiré des portraits de dames, avenantes, pulpeuses, parfois pudiques, mystérieuses, à frou-frou, attirantes à foison, dangereuses toujours. Mais je n'avais pas encore rencontré la fameuse âme, sœur ou sa cousine, celle dont je rêvais. Allez savoir pourquoi... Je me récitai *L'Invitation au Voyage*.

Ce matin-là, je revins à mon idée de la Saint-Jean : chercher un trésor. Je me mis en route. Je parcourus des miles et des lieues, le géographe Anaximandre estima mon périple à près de vingt-mille lieues, peut-être davantage, une partie sous les mers, l'autre dans les forêts giboyeuses ardennaises, un vrai travail de Saint-Romain. Côté verdure, j'évoluais au milieu de terroirs familiers. Côté maritime, j'abordais des rivages inconnus, je découvrais des îles, perdues dans les mers du Sud, l'Archipel Saint Jean- Baptiste. J'avais en ma possession une carte au trésor que j'avais piratée sur internet. Il s'agissait d'un long poème, semblable à une odyssée, mais quelque peu différent.

Un autre matin, je me réveillai sur une plage extraordinaire, un endroit que Charles Trenet aurait pu comparer à son jardin, c'était l'île de la Saint-Valentin.

Des grenouilles vert salade chantaient. Je butai tout d'abord sur des canards anglais, ils s'empressèrent de remuer leur derrière. Dans le lointain, sur l'un des îlots de la Saint-Glinglin, je distinguai des statues, semblables à celles de l'Île de Quentin, sauf qu'elles étaient plus petites. Malgré leur apparente mobilité, elles devaient s'éveiller à chaque vesprée. J'en eus le soupçon lorsque j'entendis sonner les matines.

À quelques pas du lieu de mon réveil, j'aperçus un coffre et une outre magique. Allais-je me faire la malle ? Je me surpris à hésiter. Mais il ne pouvait être question de remettre ma décision aux calendes grecques. Je n'eus pas besoin de clef pour ouvrir la grosse boîte. Un songe suffit. Le couvercle se souleva. Je pus lire le message suivant :

« Un jour tu m'as écrit un poème. Aujourd'hui je reviens vers toi. Tu vas relire tes mots. Puis, dès qu'elle s'ouvrira, tu poseras tes lèvres sur l'outre.

*Je te dis à bientôt.
Artémise. »*

Je relus mon haïku :

*« Parfois, tu as des apparitions fugaces,
Elles retiennent mes regards,
Elles m'attirent à Toi »*

L'outre s'ouvrit... Sur le dessus, j'y approchai mes lèvres. Comme dans la chanson de Charles, *je vis soudain passer la plus belle des filles*. L'une des statues s'avancait vers moi, elle n'avait pas attendue la soirée, cadeau de Pâques, elle me souffla des baisers par milliers...

Arrivée à mon côté, comme un sabre, Artémise me dit, sans autre forme de procès : *« J'aime les hommes dont les mots brillent ! Oui, je sais, vous allez me répondre que vous connaissez la chanson. Mais, avec un peu d'imagination, sur mon bateau, entre deux vins, tu oublieras tes chagrins. Tu m'écriras un autre poème. Viens je t'invite. »*

Pris au dépourvu, j'étais sur le point de répondre platement. Je fus sauvé par la réminiscence d'un vers de Baudelaire que je lui assenai assez maladroitement :

« Mon enfant, ma sœur, Songe à la douceur, D'aller là-bas vivre ensemble ! Aimer à loisir, Aimer et mourir, Au pays qui te ressemble ! »

Telle une Delphine Seyrig au bain, Artémise eut la délicatesse, toute féminine, de me tirer d'embarras. Elle me prit, en quelque sorte, par la main. Nous appareillâmes. Nous ne sommes jamais retournés à notre port d'attache. À quoi cela nous aurait-il servi ? Simplement, nous multipliâmes les escales.

J'appris plus tard qu'Artémise était une fille de la balle. Elle était née à Aigion, non loin de Patras, à l'extrémité nord-ouest du Golfe de Corinthe. Elle avait été élevée plus à l'est, dans l'Île de Salamine. Elle était cousine, éloignée par les siècles, des fameuses reines d'Halicarnasse. Tout en elle était majestueux. Première maîtresse à bord de son yacht, elle était toute-puissante sur moi. Elle me fit un bien souverain. Elle me fit don de ses caresses royales. Elle était sœur du Roi de cœur et belle-sœur de la Dame de pique. Peintre de l'amour, elle avait une passion pour l'histoire et l'œuvre d'Artemisia Gentileschi, pour ses portraits, ses fables, ses nus, ses natures mortes. Elle en avait les formes, son corps s'était paré de ma couleur préférée, laiteuse, celle des modèles féminins offerts à mon désir lorsque, jeune enfant, je courais au Louvre le dimanche au matin. Je finis par devancer l'appel de l'adolescence. Pendant notre croisière, Artémise m'offrit des fruits sucrés, je croquai chaque jour pomme et pêche. Le panier de ces fruits semblait une corne d'abondance, du moins je finis par le croire. Une nuit cependant, nous allions faire escale dans l'estuaire de la Corne d'Or, Artémise s'était retirée dans sa cabine. Contrariant notre coutume du couchant, elle n'emporta ni pêche, ni pomme avec elle. C'était un signal convenu entre nous. Une fois réunis, intimes, nous croquions tout d'abord à belles dents dans le fruit que l'Autre avait apporté. Devais-je lui présenter les deux fruits cette nuit ? Je cherchai la corbeille. Elle était vide. Elle n'avait pas renouvelé son contenu, si précieux. Je fus intrigué. Sans fruits, défendus ou autorisés, je ne pouvais pas rejoindre Artémise. Cette nuit-là, je dormis à la belle étoile, la Lune était rousse. En fait, je ne pus fermer les yeux

sur ce qui allait m'arriver. Je pensai : j'ai reçu l'offrande rêvée par l'amant. Dois-je maintenant m'attendre au pire ? Une araignée du soir vint me rendre l'espoir. Mais, le lendemain matin, Xerxès m'invita à débarquer sans Artémise, introuvable dans sa chambre, précisa-t-il. C'était comme un traite coup assené par l'une des Parques sur mon sinciput échevelé. À peine avais-je posé le pied sur la terre ferme que je titubais, la tête me tournait, je faillis m'écrouler. Heureusement, cordial comme à son habitude, Xerxès se précipita hors du bateau, un flacon de jerez à la main. Il me versa plusieurs rasades dans un verre à malaga. Il me fit aussi respirer des sels de mer. L'araignée nocturne, ma folle espérance, s'était-elle discrètement invitée dans ma coloquinte ? Malgré toute la mansuétude inattendue de Xerxès, je compris, mais un peu tard, que j'avais été débarqué pour de bon par ma belle de Cadix, aux yeux de velours, celle-là même qui m'avait invité à l'amour. Avait-elle d'autres amoureux, beaucoup ? Elle ne voulait plus d'un amant ? Si elle entrait au couvent, je suivrais ma vocation première, je deviendrais moine. Mais, pour le moment, je me devais d'être courageux. Peut-être boosté par le vin je finis par me dire : « tu ne vas pas te monter le bourrichon. »

Pendant des jours entiers, j'avais aimé Artémise, je l'aimais encore. Comme le blues du troubadour abandonné, exilé sur la Terre, Artémise, je la chanterais toujours.

Seul, je raisonnai par devers moi. Non, ça ne lui ressemble pas. Elle va me faire à nouveau signe. Je me dis qu'avant de partir, elle aurait dû me croquer un petit mouton. Pour quelques temps encore, avant de me réfugier dans ma citadelle, histoire d'y voir clair dans ma tour de l'ombre, je me serais senti son prince gringalet.

J'avais raison de penser de la sorte. Sous la forme d'un nuage qui volait à mach 2, l'agneau m'apparut. Était-ce un véritable ovidé ? Il était différent des agnus dei que j'avais admirés dans les églises en Cœur, en Croix ou en Flandre. Malgré la vitesse supersonique de l'innocente bête qui ne bêlait pas ni ne chaumait, la caméra cachée de mon iPhone put capter son image, comme une promesse d'avenir. Le doux prénom iPhi surgit dans le bleu du ciel. Artémise venait de signer son dessein et mon destin.

J'errai alors dans Istanbul. Je tremblai. Désormais, fils de la nuit, je refusai toutes les pommes, celles de la discorde, celles du Paradis, et même une pomme d'api offerte par une gamine des rues. Je refusai pêches, poires, en un mot et en vrac, tous les fruits.

C'est alors que je m'endormis sur un banc dans le Palais de Topkapi. Un message m'apparut en songe. Il était écrit sur l'atlas de ma vie que je rencontrerais Abricotine le jour où je braverais le dragon-serpent Ladon. Abricotine ? Qui était-elle ?

Abricotine me prit dans ses bras. Elle me ramena à Paris, endormi.

2

Abricotine

Une nouvelle aventure des Studios *Le Distrait* commença pour moi. Figure aperçue dans un long métrage, aussi vive et enjouée que les petites souris qui protègent l'avenir de Cendrillon, Abricotine ressemblait, à s'y méprendre, à un personnage de dessin animé. Son teint avait la couleur enthousiaste des citrouilles du carrosse. Elle aimait les fruits. Surtout ceux qu'elle achetait au petit marchand des quatre saisons de la place de la Passion, dans un opéra de quatre choux inspiré de *Ciboulette*.

Moi, j'avais toujours eu du goût pour les abricots, les pêches-abricots, les brugnons. Je revoyais ma belle Artémise. Malgré ma peine, le sourire animé d'Abricotine me ranima. Il me réveilla, finit par me fasciner. Il ressemblait à une invitation à la danse. Abricotine avait deviné. Elle me fit signe de la suivre là où elle irait. J'acquiesçai.

Nous fîmes escale à Paris. Derechef, Abricotine me prit dans ses bras. Sans mot dire, dans une chambrette mansardée elle me consola. Elle cliqua du doigt. Son iMac s'éclaira aussitôt. Sur l'écran, du bout de sa baguette, magique et numérique, elle choisit de me projeter comme un cube volant sur l'écran de son monde féérique.

Elle était née sur les bords du Rhône, dans un lieu-dit serein, appelé Éden, isolé, village au fond de la vallée. Nous partîmes pour le Sud accrochés à des ballons rouges, chacun son bouquet. Elle aimait le Soleil, mais nous savions, il fallait ne pas approcher trop près de ses rais.

Arrivés à bon port, Abricotine soigna ma mélancolie à grand coups de cuiller à pots de miel et de confitures.

« *Tu as besoin de sucre* » me dit-elle. « *Le sucre, c'est ma douceur, mon énergie* ».

Une tendre amitié amoureuse nous unit dès lors. Dans mes contes, même à l'envers, onc n'aimai une héroïne à ce point. Un jour, Abricotine me dit : « *Tu es guéri maintenant* ». Sa voix était un chant du départ mais pas une victoire. Je lui en fis la remarque. Elle précisa : « Ce n'est pas un chant du cygne. » Elle ne m'avait ouvert les bras que pour contrôler ma déception. J'écrivis quelques lignes. Abricotine lut entre les mots. Elle avait déchiffré mes traits fatigués à Istanbul. La vie nous séparait après nous avoir réunis. Elle prit ses jambes à son corps.

Rengaine ?

M'étais-je approché trop près de mon nouveau Soleil ? J'allais retomber dans l'océan des amours déçues ?

Les mois passèrent. Vol d'hirondelle ou pas, l'automne venait d'arriver. Je me languissais de ma création animée. Ou peut-être avais-je été sa récréation ? Cendrillon, elle, au moins, avait tenu une compagnie, secrète, à ses petites souris et à ses animaux complices. Un soir, je regardais trotter une araignée noire. Espoir, nouveau contact inattendu, téléphonique. Longuement nous parlâmes. Abricotine m'appela du bout de son monde à elle. Je compris alors que mon amie fidèle, salade de fruits dorés au soleil, jolie-jolie, était un ange consolateur. Ah bah don ! Ça n'était pas son métier mais sa vocation. Elle était Or, Apollon au féminin. Une vraie lionne. Elle portait la vie, elle la rapportait dans un seau d'eau. Pour mettre fin aux déconfitures des amants de la Saint-Jean, elle utilisait des sucres de fruits, des sucres d'orge, parfumés ou pas à l'anis, sous forme de sucettes en vente sur la plateforme online d'un drugstore parisien. Ses grands yeux m'avaient rendu heureux. Grâce à ses baisers, au goût d'abricot, je visitais un jardin extraordinaire

non loin de son village. La bande dessinée de notre amourette thérapeutique fut publiée dans le Journal de Tintin. Puis, comme par enchantement, je me mis à somnoler. Je m'endormis enfin, à l'ombre d'un charme.

3

Adrénaline

L'ombre s'effaça. Je m'éveillai sous l'arbre vivace. Mon ange consolateur m'avait saupoudré de sucre, savant dosage. J'aime les souvenirs amoureux. Je relis souvent le Journal du héros de mes tendres années, à voix basse, intérieure. Quoi qu'il en soit, mon escapade imaginaire dans le monde d'Abricotine m'avait boosté.

Après avoir quitté le village d'Éden, à regret, en auto-stop, je retrouvai Paris, un peu triste, les yeux à peine mouillés de larmes. Peut-être avait-il simplement plu sur mon visage. Une idée me vint. Je me rendis au drugstore des Champs Fleuris afin d'acheter une édition fétiche du *Journal de Tintin*. J'espérais y retrouver la trace d'Abricotine. Les bruits de la grande ville contrastaient avec le calme en Éden. J'en avais les oreilles cassées. Grand bien me prit cependant car une nouvelle chance surgit. Je fis la connaissance d'Adrénaline. Elle venait de rabattre son capuchon et d'enlever l'unique exemplaire du *Journal de Tintin*. Aussitôt, mon inconnue insista pour me le céder. Je refusai. Pour toute réponse, elle releva sa capuche, me fixa droit dans les yeux et me donna rendez-vous au *Paradis Romain* pour la soirée du lendemain. D'ici là, me dit-elle, elle aurait lu les dernières nouvelles de Milou et pourrait me débriefer. Je me dis que je finirais par ne fréquenter que des lieux idylliques.

La discothèque était pleine à craquer d'il-fait-bon-vivre-sans masque. Dès notre arrivée, nous dansâmes, si toutefois, on peut appeler 'danse' les trémoussements limités par l'espace surbooké. Quelques minutes plus tard, Adrénaline sirotait une anisette au bar. Je voulus vérifier si ses baisers égalerait, ou, tout au moins, compenseraient la perte récente des bécots d'Abricotine. (Le baiser, cette promesse, pas un serment, me passionne.) Elle fit une moue négative, me traita

d'impatient, régla les consommations. Pas rancunière, peut-être curieuse, j'eus droit à un espoir. Il est vrai que j'avais moins de 23 ans. Adrénaline m'offrit un second rendez-vous, le jeudi après-midi, au Jardin invisible des Hespérides, près du Carrousel du Louvre. Nous étions mardi. Je n'aurais qu'à tuer le mercredi au pas de course. Je pris mes jambes à mon cou. Est-ce que j'allai danser avec Adrénaline autour de l'Arbre d'Or ?

Lorsque je retrouvai Adrénaline, le parc était envahi par une pléiade de touristes, sorte de nuée à la recherche des abricots dorés réputés en ce lieu. Décidément, club fermé ou jardins ouverts, les bains de presse se répétaient. Un besoin d'intimité indicible s'en suivit. Nous nous dirigeâmes alors vers les petites rues tranquilles qui bordent la rue des Ravioli.

Nous finîmes par nous arrêter, par mégarde, mais de concert, devant la vitrine d'un sex-shop. Baissant la garde, levant nos yeux, nos regards s'étaient croisés à mi-chemin. Nous pensions nécessairement la même chose. Nous n'avions pu nous empêcher de nous rire, elle à ma barbe, moi à son joli nez, légèrement retroussé, lunaire. Près de ce jardin d'une autre culture, elle avait les yeux plus clairs. De là à jouer immédiatement à « *je te tiens, tu me tiens par la barbichette* », cela ne faisait ni une ni deux, disons-le nettement, cela nous pendait au nez, à ma barbichette invisible ou à son menton joliment rond. Je découvris aussi ses tout petits petons protégés par des chaussons de vair.

Tous deux, nous hésitions à pénétrer dans ce repère de la carambole, ce joli fruit pourpre et sphérique, bille rouge au billard, symbole du commerce qui agite hommes et femmes depuis que le Jour, grâce au Dieu Amour, a partagé le ciel avec la Nuit. Depuis lors, les hommes ont passé plus d'une nuit câline, d'ivresse exaltante, non loin du Ciel de Chine, pour tout dire, au Paradis, grâce à des femmes merveilleuses sorties tout droit des poèmes érotiques d'Apollinaire. À date, on aurait recensé mille et trois nuits dans cette catégorie, y compris les nuits d'extase, ce qui est bien peu, au bout des contes et au regard de l'éternité.

Cependant, après réflexion, nous étions deux affranchis, pas encore assez timbrés, ou blasés, pour nous aventurer à l'intérieur d'un espace confiné remplis de godemichés. D'après M. le Curé, « *C'eût été un jeu de perdition* ». « *C'eût été une faute* », aurait renchéri son abbé, lequel se mourait pourtant d'envie. Chemin faisant, si nous, colombes en herbe, nous voulions basculer, il se trouverait des assommoirs bien plus prometteurs. Enfin, afin de dédouaner tout un chacun, cessons-là, disons simplement que nous méditons, l'un, l'autre, à la porte, et devant la vitrine de la boutique rose, sur la fonction sociale de ce type d'activité.

Adrénaline était étudiante en biologie. Biologiquement elle était appétissante. Certains voyaient en elle un sex-symbol. Pour moi, elle était une femme, désirable entre toutes. Du point de vue organique, elle me semblait bio. À nouveau, je brûlais de la courtiser. Bien sûr, avec délicatesse, candeur, envie, tendresse, avec d'imperceptibles caresses de mon âme et de mes sens. J'imaginai ma plus belle histoire d'amour. La belle effrontée parut entrer dans mon jeu, dans ma danse, farandole offerte par la vie. Sans le moindre billet doux tombé d'un corsage, abandonné du hasard, sans aucune forme de « je te fais tourner autour du pot au lait de Perrine », elle me proposa d'aller boire un expresso, de croquer la tasse Boulevard Raspail. « *Non loin de la Librairie des Belles Lettres*, sous l'œil figé de Guillaume Budé, nous pourrions ainsi disserter confortablement, me dit-elle, sur le rire commun qui venait de nous secouer, puis de nous transporter. Ce serait savoureux. » Nous nous y rendîmes donc, en quelques enjambées, bras dessus-dessous, puis, finalement, main dans la main.

Assise à la terrasse du Tassiopée, dégustant sa glace au chocolat et buvant son capuccino, Adrénaline fit preuve de cet esprit fou qu'on rencontrait sous la Régence. Point de reddition, fille du feu, angélique, moitié marquise, moitié chimère, par son audace singulière, elle assumait la conversation. Feux follets alternatifs, la beauté de son corps et celle de son visage étaient insoutenables pour qui les observait sans défense. Volontiers assis sur un chevalet pour ma propre exécution, je deviendrais son peintre sans titre. Oui, décidément, Adrénaline m'inspirait. Je décidai de devenir son compagnon, ne sachant pas trop ce que j'entendais par cette suite de mots, sinon qu'ils sont doux :

« Me feras-tu, un jour viendra, l'offrande de ton corps et de ton esprit qui déjà me privent de ma liberté ? »

Après m'avoir biologiquement aimé, comme je ne l'avais jamais été, Adrénaline reprit son corps et son esprit et me rendit ma liberté, dit-elle. Qu'allais-je bien pouvoir en faire ? J'aurais bien voulu rester encore un peu l'esclave d'Adrénaline. Je compris cependant le message. J'acceptai donc, la mort dans l'âme, il va sans dire, de rendre l'objet de mon désir à sa propriétaire. Possession n'est pas propriété. Seulement, j'écrivis un petit poème pré-analgésique, comme pour prévenir la douleur qui ne manquerait pas de surgir après le départ d'Adrénaline :

« Après t'avoir aimée, il me reste le parfum de tes cheveux, ceux qui courent le long de ton corps, ils m'enchantent, ils me bouleversent. Lorsque, furtivement tu le sais, ton corps et le mien ont été réunis, mille et trois parfums me tenaient prisonnier. Tu deviens l'amande amère, l'eau de santal, saveur douce, pénétrante »

Adrénaline s'éclipsa cependant. Elle me cria : « Adieu ! ». Elle me jeta un baiser. J'aurais préféré une lune de miel ou un pain d'épices. Je ne parvins pas à oublier cette aventure, - ce coup d'Adrénaline laisserait des traces. Ma convalescence fut longue. Pour renaître, comme on va le voir, j'eus recours à la poésie. Une fois n'est pas coutume.

4

Alcine

*« Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Je buvais accroupi dans quelque bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Par un brouillard d'après-midi tiède et vert. »*

Arthur Rimbaud

Poète impatienté, échaudé, je retournai à mes errances. Je rencontrai Alcine dans un furieux poème de l'Arioste. Nos accroche-cœur s'étaient entrelacés à la première lecture, cœurs d'artichaut obligeant. Cela n'étonnera pas le lecteur averti. Depuis sa volatilisation, Abricotine ne m'avait pas donné signe d'amour. Adrénaline venait de s'esquiver. J'étais parfaitement disponible pour un nouveau rêve éveillé. Je ne savais pas que j'allais devenir prisonnier d'un poème épique, exploité par un réseau virtuel, présentant moult aventures amoureuses. Elles seraient scandées en endécasyllabes. J'aime la poésie italienne.

Soit dit en passant, ma capacité à me conter des histoires d'amour, - dans un lit, allongé ou pas, auprès d'une belle -, est à peine croyable, surtout *quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux*, conclura Baudelaire. *Soif insatiable.*

Alcine éprise du jeu galant, je ne pouvais qu'accepter le pari. Rouge, passe, impair et manque, autre paire de manches. Elle était vêtue de pureté mystérieuse, d'effets aguichants. Je me sentis comblé. Pas pour longtemps. Un matin, dès l'aube, après une partie de go, avant de s'arracher à moi, Alcine me déclara qu'elle devait vaquer à ses occupations ordinaires. Autre comble, à ménager. Je me demandai ce qu'elle pouvait bien entendre par cette expression. (Aujourd'hui, je ne le sais toujours pas.) Pour cela, je ne me crus pas maudit. À la différence d'Adrénaline, amante réelle ô combien attachée à mes sens, puis à jamais détachée, il ne me serait pas difficile de faire revenir Alcine, dans le cadre de ma rêverie de promeneur derechef esseulé. Je voulais cependant limiter le plaisir solitaire. Comme Mathilde, Alcine était toujours vêtue de parures de femme fatale, munie de philtres conquérants. Il en résultait de longues nuits amoureuses. Le matin, toujours triomphant, venait nous séparer. Frustration, encore et toujours, j'en avais pris mon parti, je goûtais d'autant plus les fruits qui m'étaient offerts pendant la nuit, je croquais et cliquais pomme sur pomme. Je devins frugivore.

Pendant cette période aléatoire, les retours oniriques intempestifs d'Alcine me submergèrent. Je ne portais aucun jugement sur les comportements erratiques de ma pouliche verte. Elle repoussait les juments de la nuit, cela était appréciable. De telles apparitions, névrotiques ou pas, étaient beaucoup plus agréables que les

rêves habituels, incompréhensibles.

Absence, présence. Vint donc le jour où, après l'une des nuits animées que je viens d'évoquer, j'eus l'envie irraisonnée d'écrire une ligne pour Alcine :

« *Alcine, cette nuit, ton visage recèle le mystère des amantes inapprochables* »

C'est alors qu'un magicien se mit à jouer de l'orgue.

Alcine s'était volatilisée. On le sait, elle était coutumière du fait. La nuit, enchanteresse, était tombée, l'orgue de barbarie continuait à jouer. Je l'écoutais. Ses notes étaient rares. Je ne me prenais pas pour Salieri, mais, seul je pouvais les entendre. Elles racontaient une histoire, une suite d'événements: un nouveau livre allait naître. Il aurait la couleur de la femme, les coloris de la vie, les apparences de la passion, la vivacité de l'amitié amoureuse, peut-être sa douceur.

Pour survivre, qu'allais-je donc bien pouvoir écrire ? Un ange passa. Je le reconnus parce que, comme dans une légende victorieuse, je vis se profiler devant mes yeux ébahis, *quelque chose de bleu qui paraissait une aile*. « Tu n'auras qu'à te rappeler l'harmonie et suivre les phrases », me conseilla l'ange. Mes amours seraient riches en anecdotes. De tristounet que j'étais, je repris courage et le bâton de pèlerin de Zénon, mon modèle humaniste. Lorsque la musique apaisée de Vivaldi, *l'Hiver*, fut reprise au clavier, j'entrevis d'autres châteaux de la Castille, je crus apercevoir Goupiline.

5

Anecdote, Goupiline

À nouveau écrire. Pour survivre.

Cher transcripteur, tu t'en aperçois, me dit une voix tout droit sortie du *Manuscrit* et du *Grand Meaulnes*, j'adore te raconter des histoires. Des histoires

de tous les jours, de toutes les nuits, de toutes les époques, des histoires à dormir debout, assis, allongé, semi couché dans un lit sans baldaquin, ou sur un matelas à ressorts, ouvert sur le sable, en thalasso rapide. Je privilégiai la station verticale. J'aime les contes pour adultes et enfants, les petits, les grands, les incroyables. Je t'apporte ce complément d'information pour ta narration parce qu'un jour, dans une fable, je fis la rencontre d'Anecdotine.

Alors, illico j'inventai Anecdotine. Même endormie, elle me prêta l'oreille. En somme, elle était toute ouïe.

- Encore une histoire s'il te plaît, de celles qui finissent bien, pas une tragédie.
- Une histoire à faire peur ?
- Oui, si à la fin elle me fait pleurer de rire.
- Celle de l'oiseau noir plus souvent saoul de sa propre voix qu'à son tour ?
- Celui qui lâche la proie ?
- Oui.
- Non, je préfère un oiseau de feu, un phénix, un aigle noir. Si tu dances avec lui, il te donnera une plume.
- Pour écrire un mot ?
- Tout un conte russe.

Pour moi, Anecdotine devint Goupiline, ma renarde, comme d'autres baptisent leur amante Cannelle. À la manière d'un courtisan, dans l'espoir d'attraper un baiser, je n'eus de cesse de la goupiner. Je priai pour que tout se goupillât à merveille, sans devenir le corbac de service.

Dans le saint esprit du Grand Créateur, Anecdotine et l'amoureux non-stop que j'étais ne pouvaient pas ne pas se croiser. L'unique problème de l'Horloger d'en-haut était de trouver le temps, et un endroit propice, pour que deux de ses particules accélérées pussent effectivement percuter, à la frontière franco-suisse ou ailleurs. Un train serait idéal, un rapide bien sûr, une version renaissante de l'Orient Express,

avec ou sans chrême de nuit, ou le Transsibérien, pas un train-train quotidien, pas non plus deux trains lancés à grande vitesse. Des usagers, extrêmement pressés, - eh oui, elle court elle court la banlieue -, ou compressés dans le métropolitain ne pourraient pas vraiment se comprendre, plutôt opter pour deux espèces en voie de réapparition : des individus qui aimeraient la poésie et un Hyper Loop. Ma compagne aimante, écoutante, la Galatée que je sculptais dans mon esprit pouvait-elle prendre forme puis s'animer, être vivante, palpable ? Tout arrive à qui sait attendre.

Il était 17 heures, pile ou face, lorsque j'invitai Anecdotine. C'était l'heure du thé. Cela fut possible grâce à je ne sais quel miracle. Ainsi va la vie.

Quelques instants plus tôt, une jeune femme m'avait apostrophé, assez gentiment, bouche du métro fermée. Je rêvais les yeux tout grands ouverts, Place de la Passion :

- Monsieur, il ne faut pas être triste comme ça... - avait lancé l'inconnue de ce jour du printemps.

Mon cœur n'était pas en fête, mais, de fait, je n'étais pas triste. Ça n'est pas dans ma nature d'être « triste comme ça », surtout au printemps. Je profitai des circonstances :

- Je ne serais plus triste si je pouvais vous inviter à goûter, ici et maintenant. J'ai une histoire à vous raconter.

J'avais touché deux points sensibles chez Anecdotine : l'amour sensible des goûters et la passion pour les histoires. Anecdotine ne put résister. Joli point faible. À nouveau, Dieu était magistralement intervenu dans cette rencontre.

Anecdotine accompagna alors son *monsieur* apostrophé à Paris, sur une place, chez un spécialiste du goûter, le restaurateur Tuck, du nom du frère gastronome de Robin, conteur inénarrable à ses heures. Nous commandâmes des croissants et du chocolat chaud, à l'eau.

Anecdote s'appropriant immédiatement l'histoire de ce chapitre monacal :

- Racontez-moi « mon » histoire.

Je dus m'exécuter sans plus tarder. Sur un souvenir d'enfance, j'improvisai une prose-café :

« Quand on demandait au petit garçon, agité que j'étais, pourquoi, tout à coup, il ne parlait plus, je ne répondais pas, je rêvais, déjà, de Toi, près de moi. Aujourd'hui, j'ai reçu tout droit, à la cadence bohème, depuis tes yeux tout grand ouverts sous ton toit mansardé, mille et trois confidences. Pour nous, je pourrais inventer, chaque jour, si tu le voulais, si tu me le demandais mon petit piaf, un morceau exagéré de bonheur, un p'tit coin de paradis. Oui, j'aimerais ces confessions que tu glisserais, parfois, avec pudeur, au creux de mon oreille. À chaque tour, je te découvrirai plus douce, plus belle. Pour Toi, au fond de moi, dans l'un de mes tiroirs-désirs, je retrouverai mes secrets les mieux cachés. Alors je te raconterai ces histoires que tu aimes et que j'aime. »

- C'est qui le Toi de ton histoire ?

- Devine ...

Nous prîmes l'habitude de nous voir. Je racontais. Anecdote écoutait. Alors j'écrivis, chaque jour, pour ma Goupiline, des fables, des récits. Je créai une mythologie inédite, une animalerie fantastique, non publiées, Apulée, Buridan. J'inventai des contes, des échos. J'imaginai des romans. Nous partageâmes la poésie, la tendresse. Je lui chantai la *Ballade des dames du temps jadis*, puis celle des gens heureux, en queue de poisson, de Gérard Le Nerval, homonyme du poète à la lanterne. Une étoile filante surgit, le prodige de la passion se produisit. Comme toujours. Enfin, nous décidâmes de nous offrir une histoire d'amour pour de vrai, une autre encore, une légende de plomb transmuté, pas en plaqué or. Pour les siècles à venir. Nous nous promîmes mille et trois goûters. Nous bûmes des chocolats par demi-douzaines. Je dis à ma Goupiline que je n'aurais plus jamais l'air triste. Sauf, si, tout à coup, j'avais envie d'être apostrophé place de la Passion.

Mais les fruits chantés par Malherbe ne passèrent pas la promesse des fleurs. Ou alors, c'est que, sans que je pusse m'en rendre compte, j'avais épuisé le crédit des mille et trois goûters que Goupiline m'avait accordés.

Cette hypothèse est fort plausible. À l'automne, elle disparut. C'est étonnant, souvent les femmes s'éloignent aux feuilles mortes. Pas comme Albertine, Dieu soit loué. Je sais qu'elle va bien. Je priai le Seigneur de ne pas me laisser seul en peine. Une voix m'avertit qu'une jeune femme, Angélique, disposait depuis peu de son cœur. Elle était libre en somme. C'est fou. Le marché de l'amour est extrêmement volatile. À côté, les valeurs mobilières lambinent. Tu sais, la dérive amoureuse, ça n'arrive pas qu'aux autres. Il n'y a aucune différence majeure, si ce n'est le chagrin, les regrets, les « et si on essayait à nouveau ... » Je me précipitai.

6

Angélique

Dès que je l'eus aperçue, je fus séduit. Angélique n'était pas une autre Anecdote. Fidèle à ma résolution, à mes erreurs, je me hâtai. À chaque nouvelle tentative, je croyais entamer une révolution, pas seulement autour d'une étoile, j'écrivais un essai, je ne l'inscrivais pas.

Aucune belle ne fut jamais anodine pour moi. Air enjoué, sourire enjôleur, longue chevelure, moi qui pourtant préférerais les cheveux coupés courts, en deux ou en quatre. Je ne sais plus qui aborda l'autre mais je ne tardai pas à la convier à goûter, un merveilleux cacao, « Chez Angelina », rue des Ravioli. J'avais pris goût au chocolat, à partager. Ma belle ne cessait de fumer, ma cervelle aussi. Je lui offris un livre. Je savais qu'elle ne le lirait pas. Aujourd'hui, elle m'apprenait qu'elle s'en allait. Un peu comme elle était venue. Sans tutu, sur la pointe de ses pieds joliment dessinés. Elle ne me donna pas congé cependant.

Alors je déballai ma mélancolie :

« *Angélique s'en va. Déjà. Je cherche sa voix, son sourire, son rire, ses longs cheveux.* »

Après son départ, je n'écrivis pas douze suppliques à l'envolée non lyrique, comme j'en avais eu l'intention. J'usai seulement de cinq voyelles et sept consonnes affublées d'un point d'interrogation, sous la forme d'une apostrophe dans le vide :

« Tu reviendras ? »

J'envoyais les douze lettres et le point par sms. Angélique revint. Quelque peu. Comme Mathilde. Ses ailes de jeune fille l'avaient ramenée vers moi. Inspiré par Ivan, j'en profitai pour lui voler une plume. Une fois n'est pas coutume. Je constatai que son panache au vent ne ressemblait pas à celui des anges. Je lui en fis sobrement la remarque. Elle sourit alors comme un séraphin, question de hiérarchie. Elle chuchota : « *C'est parce que là où habitent les chérubins, ni toi ni moi, ne saurions nous rendre...* » Je méditai un court moment sur ce message ambigu. Nous rendre ? Y aller, jeter les armes ? À dire vrai, peu importait. Angélique accepta finalement de s'enfuir avec moi, son amant d'un jour-tu-verras-on-se-rencontrera, au-lieu-dit de Woodsthorpe.

Nous arrivâmes sous l'orage. Nous nous aimâmes dans la grande chambre du manoir, presque dans le noir. Il aurait fait beau voir, mais l'ampoule de la lampe sur notre unique chevet semblait avoir froid. Elle était comme emmitouflée. Et, en cheminée, l'ombre des flammes d'un grand feu jouait sur les murs sans répandre de lumière. J'y découvris des formes inoubliables, des corps de femme peints par Artémise. Dans mon rêve éveillé, je chassai le serpent prêt à mordre Cléopâtre, puis mes yeux refusaient de quitter le corsage de Judith à qui je laissai sa courte épée en gage. Je contemplai Bethsabée au bain. Enfin, je parvins à ôter des mains d'Artémise son luth. Le feu s'éteignit dans l'âtre. Les femmes dessinées disparurent. Charmé par sa musique, mais plus encore par les seins lourds d'Angélique, je butinai son miel. Parmi les images des corps qui s'étaient emmêlées dans ma tête grâce au jeu des flammes, celles de l'indomptable marquise dominaient à présent.

Au matin, pour accompagner notre chocolat, Angélique et moi, nous avalâmes, toute entière, une brioche vendéenne, en écoutant quatre concertos de Vivaldi. Quand l'hiver arriva, quand la bise (glaciale) fut venue, sur les mots d'Adamo, la neige tomba, désolation extrême, mon désespoir se mit à crier. Pour le calmer, je lui dis : « qu'est-ce qu'il te prend, ô rage, ô désespérance, ô peau de chagrin ? Étouffée par ses sanglots, ma tristesse trouva cependant la force de m'avouer : « Angélique ne viendra pas ce soir. Pour parfumer la neige, elle a laissé pour toi une aubépine. »

Nous n'étions pas au mois de Marie, ni du côté de chez Swann, cependant, j'imitai Proust, je commençai à aimer les aubépines.

Dans ma peine, j'eus de la chance. J'écoutai l'hiver venir, pas à pas, saison chaude sous la baguette magique de Vivaldi, au coin du feu. Au printemps, Aubépine m'apparut sous les tilleuls du Jardin d'Acclimatation.

7

Aubépine

« Aubépine, avec douceur,
 Tu inclines ton cœur,
 Tantôt, je grimperai sur une échelle de soie,
 J'aurai soif de toi,
 La poésie m'apaise,
 J'en prends à mon aise.

C'est un monde merveilleux
 Que celui de tes cheveux.
 Sur ta blonde toison,
 Je dessine un mouton.
 Tu me donneras une mèche.
 La pomme du Jardin était peut-être une pêche.

Je ne l'ai pas croquée
 Maintenant, je vais la dévorer,
 Sèche tes larmes,
 Regarde le saule,
 Il est sans armes.
 Sur tes frêles épaules,
 Tu ne devrais pas porter le monde,
 Laisse-moi te chanter une ronde »

8

Marianne

« Seuls les saviens peuvent se représenter pareilles chimères »

Yuval Noah Harari

Après l'annonce de notre séparation dans un tabloïd londonien, je tentai l'impossible pour reconquérir Marianne. Par impossible, j'entends, j'usai de dialogues téléphoniques interminables (un extrait de l'un de ces échanges apparaît ci-après ou peut-être écouter dans sa version podcast avec des photographies de Marianne). Je lui envoyai des sonnets écrits à la main sur du vieux parchemin (deux d'entre eux ont été retrouvés dans une poubelle à Nice), je n'employai cependant ni soupir, ni menace, je laissai ses pauvres arguments au triste Néron amoureux de lui-même, je vérifiai tout de même les chances d'un nouveau succès, quitte à risquer la rechute. J'interpellai mon confident préféré :

- « Narcisse qu'en dis-tu ? » - m'écriai-je.
- Tu te fais de Marianne une trop belle image, peut-être ...

Je rends grâce à Marianne qui supporta toutes mes chimères post-rupture avec une patience d'ange, avec un cœur à l'ouvrage, en bandoulière : onc ne vis un service après-vente de cette qualité.

Quoi qu'il en soit, afin qu'il se fasse sa propre opinion, je souhaite fournir au lecteur des éléments d'appréciation. Voici donc les pièces du dossier sauvé de l'incendie qui faillit détruire ma Rome républicaine :

A. Conversation privée de sens entre Marianne et moi :

- Douze poèmes j'ai perdus. Eurydice ne saurait les remplacer.
- Peut-être les as-tu simplement égarés ? Pourquoi ne demandes-tu pas à l'un de tes airtags ?
- Non, inconsolé, je les ai jetés.
- Tes airtags ?
- Non, mes poèmes.
- Je comprends ... Ils te rappelaient les douze travaux d'Hercule.
- Non, je les avais écrits en levant seulement le pouce et l'index.
- Tu en composeras d'autres. Tape sur ta tête.
- Tu me prends pour un apôtre ?
- Non, pour Gagarine, poète et cosmonaute.
- Marianne, ne me quitte pas !
- Je suis enchantée.
- De me quitter ?
- Non, par un argonaute.
- Amant pas totalement maudit, s'il le faut, à la hussarde, je garderai la tête haute sans la taper.
- Sois alors mon hôte.
- Le temps d'un été ?
- Le temps d'un songe.
- Je combattrai ton argonaute.
- Audacieux navigateur, va !

B. Sonnet de mon amour pour Marianne perdu en baie de Naples

Sur cette photo aimée,
Tu es belle exprès.

Si jamais,
Nous nous étions croisés

Je t'aurais enlevée
Tu n'eusses mot dit,
Si ce n'est : « Poète fou, tu n'es plus maudit ...
Oui, va, tu peux m'aimer,

Adorer mes yeux noirs
Caresser mes cheveux ce soir
Cette nuit, raconte-moi notre histoire »

« Soit ! Sur ta toison frisée,
Ô noir Jésus adulé,
Accepte d'être aimée

C. Caprices

Lecteurs, vous l'aurez compris, Marianne est l'une de mes chimères préférées. D'autres ont une sorcière bien aimée. Sa tête est celle d'Audrey, son corps rivalise avec celui de Marie-Line-Line, elle a la croupe encensée d'Émilie. Virtuelle, elle est toute en moi et me met hors de moi.

Sur les conseils de Musset, je cédai à ses caprices. Elle me punit pour mes remarques. Jusque-là qu'elle s'en vînt l'autre vesprée m'accuser d'un excès d'érotisme littéraire. J'en appelai au grand Shakespeare, au La Fontaine d'avant la repentance. Dans ma peine, passagère, Apollinaire me soutint. Il se souvenait d'un long poème aux neuf strophes que je lui avais dédié. Puis j'admis que, parfois, mon imagination pouvait se mettre au service de l'érotisme, j'argumentai que, cependant, ma pudeur toute masculine me faisait refuser la moindre scène osée du cinémascope. Ce n'était pas un scoop, ce devait être dans mes cent gênes sexuels. J'ajoutai : je considère que l'écriture, relayée par l'imagination, préserve la pudeur.

Marianne accepta de relire le poème dans la nuit. Elle m'invita au cinéma. Était-ce un piège ? On jouait « Les mille et trois nuits », un remake inspiré par le film de Pasolini au titre voisin. Dès le début de la projection, dans la claire obscurité de la salle, je volai l'une de ses mains, je jouai longtemps, joliment, avec ses doigts, si bien que je ne vis vraiment que les deux derniers contes, numérotés 1002 et 1003. Il s'agissait tout simplement de deux tableaux, deux nus figés. Après la séance, nous fîmes une pause-café chez Tassiopée, un lieu de prédilection et de prédiction dans le marc de pomme-pêche servi après le café. Des gourmandises nous enchantèrent. Nous en abusâmes si bien que nous nous retrouvâmes aimantés, puis amants de nouveau le soir même.

Un caprice peut en cacher un autre. Marianne me quitta. Deux amies allaient me sauver de mon nouveau célibat forcé.

9

Anodine, Cathodine, Ondine

Cathodine poursuivait des études de chimie, quand, sans tambour ni trompette, le hasard décida de lui faire croiser l'amoureux transi de son amie Anodine, sa voisine. La chance voulut que ce fut moi qui jouasse le rôle du jeune transi en transit. Mais, flûte, et même saperlipopette, Anodine n'était pas prêteuse. Pan ! Alors, ma vie d'amant d'avant balocha. Je flânais presque dans un mouvement de va-et-vient. Je suivais le métronome qui balançait, tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre. Physiquement, psychologiquement, j'étais absolument attiré par Anodine. Cathodine devint quant à elle mon alchimie. Quand j'avais besoin d'oxygène, je cherchais désespérément à me rapprocher d'Anodine. C'était une question de survie sentimentale. Si, hautaine, cette dernière me repoussait, Cathodine me consolait, sur un air aussi léger que l'hydrogène. Les plus et les moins alternaient donc désormais dans la vie affective de nous trois chacun, Anodine, Cathodine et moi. Le cœur gonflé, chaque matin, je tentais de m'envoler dans les airs. Un jour de printemps, je finis par me retrouver assis dans le cockpit d'un hydravion. Je mis plein les gaz. Ce fut une combustion amoureuse. Je voulus rejoindre l'Alaska. Mais là-haut, au-dessus des nuages, je me mis à tourner en rond.

Comme à l'accoutumée, en pareille circonstance, je me réfugiai dans la poésie :

Je ne sais plus,
Désormais,
Vivre sans la promesse des prochains baisers de Cathodine.

Je ne sais plus,
Dès l'aurore,
Exister
Sans l'espoir
Du sourire retrouvé d'Anodine.

Si Cathodine n'est pas à mes côtés,
Si je ne sens pas,
Naître en moi,
Chaque jour,
Le désir en son âme,
La promesse de son corps,
Alors je ne sais plus...

Si Anodine n'est pas de l'autre côté,
De ce rêve,
Si je ne sens pas
Dès potron-jaquet, contre mon corps
Son étreinte.

Si le souvenir
De son souffle
Caressant mon oreille
N'est plus là,
Alors je ne sais plus...

Après l'électrolyse vint la synthèse.

J'avais détaché, en dessinant sur ma tablette, le doux visage d'Anodine. Quelques heures plus tard, j'amerris, contrôlé par le sourire de Cathodine. Comment choisir ? À moi ma corneille ! Enfin, une solution sembla s'esquisser. Une fois posé sur l'eau, je découvris Ondine. Saurait-elle calmer mes peines ? Elle avait l'âme tendre d'Anodine. Pour apaiser mes sens, son corps virevoltait, sans façon, à la manière de Cathodine. Mes deux amours se trouvaient réunis en une seule nymphe des eaux. Aussitôt, j'écrivis un poème pour Ondine :

« Depuis ce matin, Mon cœur pour Toi, Invente des mots. Apaisé, il me confie des secrets. Il découvre mes rêves. Il fête un nouveau petit bonheur. Je-te-quitte, Je-te-retrouve, Belle, Conquérante, Désirée, Adorée, Charmante, Tu passes, Amante fugace, Tu m'enlaces. »

Je fus cependant châtié de ma gourmandise téméraire. Je n'aurais jamais dû courir après deux levrettes à la fois. Mon essai de synthèse ne dura pas. Mon Ondine inventée se volatilisa. Les deux voisines, amies de La Fontaine, se réconcilièrent. Je restai seul, désespéré, comme Johnny. *Je voyais tous les amoureux se tenir par la main*. Désespéré, mais, grâce à Dieu, expérimenté.

10

Colombine

Jamais jolie jeune femme brune, de taille moyenne, svelte, ne répondit à autant de prénoms ni à autant de fiancés transis en transit : Arlequin, Pantalon, Pierrot La Lune, Jean-je-ne-sais-qui, Jean-de La Lune, Robin, Thill, Fanfan, Jean-N'oublie ...et moi.

Elle ne porte jamais de masque. À peine maquillée, assistante du diable à ses moments de perte ou d'illusions perdues, optimiste cependant. Insolente ? Non, taquine, belle, et malicieuse.

Saint-Antoine de Padoue, aidez-moi à retrouver Colombine. Saint-Pierre, prêtez-moi votre clef, votre plume. Rendez-la moi. Elle se cache sous des prénoms d'emprunt, Coraline, Diamantine, Francisquine, Tontine, je saurai bien la déjouer.

Comme on vient de le lire, moi, le conteur invétéré, geysier permanent, je ne sais conserver ma chacune. Colombine, elle garde tous ses galants, moi tous mes chagrins. Colombine, fais comme Adina, aime ton Nemorino !

« Une amourette de perdue, au moins une dizaine à débusquer » - me dis-tu ? C'est quoi ton secret ? C'est quoi le mystère de l'amour ?

TABLEAU II

Sans interrompre le fil de l'histoire ici rapportée, j'y ajouterais des intermèdes, mes incartades. « Pourquoi hésiter ? » Imitons les deux Jean-Baptiste du Grand Siècle, cuvée sacrée, la vie est un théâtre. Intégration narrative et contrastes dramatiques se combineront à merveille. Les divertissements sont utiles. Ils peuvent adoucir le rythme, haletant mais régulier, des marathoniens de l'amour. Évitions l'impasse. Commençons ici par le premier d'entre eux.

Premier Intermède **La musique et la danse**

Vêtu d'une certaine probité intellectuelle, un déclamateur se présente :

« ... Oyez, oyez, gentes dames et beaux messieurs, la commedia dell'arte amoroso !

Polichinelle de l'amour, j'accepte l'idée d'être roué de coups de bâton, barbouillé de rouge à lèvres. Au moins, j'exprimerai la douleur physique du malaimé. Dix belles implacables ont croisé mon chemin ci-dessus.

Jusques ores, je me suis tu. Pourtant, l'art de se taire n'est pas du tout mon fait. Céans, qu'on me laisse dire mon vœu le plus cher, proche du rêve modeste et fou d'Aragon, oui je me l'approprie, où sont mes étoiles ? Amal chérie, Nathalie, Sandrine ? Que l'une d'entre elles me revienne, elle m'aimera, moi que voilà ... »

Une pièce de musique burlesque, dans la tradition de Lully et Molière, accompagne ce discoureur coiffé à perruque, distrait, il se nomme Ménalque, se prend parfois pour le monarque des maux sentimentaux.

Nous ne pouvons encore décrypter son message, comme savent le faire, parfois, de brillants figaros. Sa page d'amour n'est pas simple. Mais on peut parler d'indices.

Poursuivons l'étude, elle durera toute une vie.

D'autres aventures nous attendent ci-après, vécues, rêvées, virtuelles.

Celles de notre deuxième tableau sont assez courtes, fraîches et joyeuses, parfois sérieuses.

11

Ballerine

Qui a dit ? « *Que soit perdu pour nous le jour où l'on n'aurait pas au moins une fois dansé* ». Zarathoustra ou Isadora ?

Aimer Ballerine ?

Ainsi je le fis :

« Avec Toi je danserai. Je voudrais entendre ta voix carillonner. Tes cheveux noirs, tes yeux profonds, ils me fascinent. Doux parfum. J'eusse aimé que tu surgisses à mes côtés. Tu vois, j'écris pour toi, dans mon rêve, je n'aurai pas de trêve. Déposer sur tes lèvres un baiser ? Tu me diras : « Quoi de plus naturel ? » Cette nuit, toutes les nuits, dans notre alcôve, t'avouer des secrets, pas mes regrets. Tu penseras : « À quoi bon ? » T'exprimer le plaisir que tu engranges chaque jour dans ma vie. Voir briller ton désir. Tu répondras : « À Toi de jouer ». J'y songe. Je t'appelle. Ta voix répond. Tu me dis, bientôt nous nous reverrons. Mardi. Je te patiente. Nos mains s'enlacent. Bien sûr, depuis longtemps je t'aime. Depuis toujours ? Bien sûr ! Avouer je n'ose. Toi, vole-moi un baiser.

Tantôt, dès que je soulève le couvercle de ta boîte à musique, tu retires ta robe perse, en tutu, tu te mets à tourner, petit rat, tu perds ta pantoufle de petit-gris, je m'en empare ... »

Je ne pus retenir bien longtemps ses pas, ses pointes, ses demi-tours rapides, ses véroniques, ses virevousses. N'est-ce pas le lot de tous ceux qui veulent appréhender la liberté de coeur ? Comme le vent, comme sa plume, on n'attrape pas la danseuse. Sur les notes d'un tango, on peut la serrer, le temps d'une double-croche, la faire virevolter sur un rock'n'roll, la libérer sur un rythme de salsa, ou l'inviter, à bout de souffle sur la valse de Weber, mais on ne la gardera pas pour soi, pas pour toujours.

Ainsi va la danse de la vie. Je décidai de continuer d'y folichonner.

12

Batifoline

« À quoi bon jeter l'ancre si c'est toujours dans des ports différents ? Il reste la poésie, feu follet fugace ... »

Batifoler après la danse ?

Batifoline aimait la vie. Cigaline était son amie. Toutes deux chantaient, elles dansaient, elles riaient. À l'hiver, sur des notes de Vivaldi, elles repoussaient mes bises. À la brise printanière, elles promettaient des baisers.

Je me régale. Deux ballerines m'offrent spectacle. Le jardin du Cœur se réveille après le long hiver. Je n'avais pas été sans remarquer leurs tailles de guêpes tourbillonnantes. Mais, par l'un de ces phénomènes à ce jour encore inexplicables, je ne pouvais, pour le moment, détacher mes regards de Batifoline. La belle ne tarda guère à s'en apercevoir. Elle ne me snoba pas. Même que, vers moi, elle courut. Essoufflée, elle s'arrêta à quelques pas d'émoi. Du bout des doigts, elle me jeta un bouquet, c'était des jonquilles, femme-soleil, feu follet. Avec un rire agité, sur un rythme inventé par le Diable, elle s'éclipsa. Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

Sur mes lèvres naquit une poésie :

Batifoline,
Après le long hiver je m'éveille
Tes parfums m'envahissent,
Ta bouche, ta peau, ton corps aspirent
La vie
À grands flots,
Batifoline,
Ton cœur est-il à prendre ?

Après effacement, la Belle revint. Je ne fis plus la Bête. Elle apporta un second bouquet, un feu d'artifice. Sur ses draps, elle se jeta. Elle me tendit les bras. Chacune de ses fleurs se métamorphosa en baiser. Le feu follet devint gerbe.

Je baptisai les draps du lit de Batifoline, draps amoureux (*)

() Des draps amoureux (ou draps sensuels) sont des draps qui couvrent la femme, la protègent, mais, comme la mer qui se retire, ils donnent accès progressivement à son corps. Enfin, elle est aimée dans un lit. Les jambes se cherchent, jeu de jambes, jeu de coquins, un bras soulève le drap, l'autre se précipite dessous. Les mains deviennent câlines. C'est l'heure de batifoler. Ici, je vous baise la joue, et là, votre cou délicat. Je ne connais pas la suite.*

Depuis ce jour, lorsque je retourne au Jardin des Plantes, sur les bancs publics, les amoureux échangent une fleur contre un baiser, les plus gourmands, un baiser contre un pétale. Et puis, ils se prennent par la main, par le cœur, n'en déplaise aux passants vertueux, ils gagnent leur chambre mansardée au sixième étage, se jettent sous un septième ciel de lit. Là, ils s'aiment en secret.

Moi, je conserve précieusement le souvenir de Batifoline.

13

Cachottine

« La dernière folie qui me reste sera de me croire poète : c'est à la critique de m'en guérir »

Gérard de Nerval

Cachottine, culte à la beauté que tu me caches
 Cachottine,
 En sourdine,
 Graine amoureuse,
 Je veux t'habiter,
 Comme une petite fleur heureuse,
 Comme un fruit rouge, sucré,
 Je veux t'accueillir,
 Oui, te cultiver,
 Reine de Saba ou pire,
 Je veux t'honorer,
 Comme une déesse pleine,
 Oui te vénérer,
 Comme Marie-Madeleine,
 À tes pieds.

Précision utile: dans ma vie, Cachottine fut la plus éphémère des beautés que je rencontraï. Alors que je la poursuivais de mes assiduités, elle se réfugia dans une gravure de Dürer, à l'abri de la Sainte Famille. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, je crois à ma rédemption amoureuse, grâce à Cachottine, et donc à ma résurrection, un jour viendra. Mais nous n'en sommes pas à la fin du temps de mes contes.

Je décidai un retour sur moi-même.
 Je rejoignis mon Moyen Âge préféré.
 J'y fus accueilli par Castaline.
 Ce fut une résurrection à l'envers.

14

Castaline

Las de n'accrocher aucun cœur, je finis par me réincarner. Je choisis le siècle de François Villon. Encore écolier, j'entendis parler d'*Erotica*, une académie annexée à l'UAM, elle-même filiale du CNAM.

Débauché, polisson, épicurien, libre-penseur à mes heures, toujours coquin, j'avais, souventes fois souhaité m'amender. Aussi, l'UAM, *Université de l'Amour Médecin* (appellation complète mais non contrôlée) et sa succursale *Erotica*, me semblaient être la solution à toutes mes errances. *Erotica* était fort réputée. Elle ne délivrait aucun diplôme. Cependant, éternel étudiant, je désirai vivement m'y inscrire. Il ne faut pas confondre l'établissement avec l'*Institut de Beauté de La Femme*, ou avec l'*École des Maris et des Amants*, sis tous trois dans la même rue des Poquelin à Paris. Mon sang et ma capacité à produire du désir ne firent qu'un tour, je cliquai illico sur Erotica@Cupidon.com, un site spécialisé. Je remplis le formulaire presto de la tendresse proposée. Puis je me procurai un billet interplanétaire aller simple et m'envolai à bord du premier vol *EspaceXYZ* à destination de la planète Cupidon. À bord, point de masque, sur la planète non plus. Toutes les libertés étaient respectées, encouragées.

Erotica était dirigée d'une main de velours, non baguée, par l'ultra merveilleuse, l'incroyable Castaline, ancienne révolutionnaire. Oiseau de capture en liberté. Elle avait abandonné l'extravagance, pratiquait la véritable élégance. Lorsqu'il s'agissait d'amour, elle restait immodérée. Ses regards silencieux étaient inépuisables. Avec un tel directoire, tous les cours magistraux étaient autorisés, tous devaient avoir un lien avec l'Amour, forcément. En premier lieu, on y prêchait la poésie. Elle était suivie, comme son ombre, par la biologie amoureuse. La bibliothèque de l'école comptait mille et trois volumes. On y apprenait que tous les corps sont issus d'une alchimie gourmande et que l'Amour suit les mêmes lois de contraction et d'expansion que celles de l'Univers. Sur les bancs d'*Erotica*, les élèves se partageaient selon deux courants de pensée, les optimistes croyaient à l'expansion infinie de l'Amour, les pessimistes n'y croyaient pas. De l'avis des

positifs, certes, des périodes de contraction pouvaient survenir, mais elles n'étaient programmées que pour mieux booster Philia, Éros et Himeros.

Dans l'esprit des fondateurs inconnus d'Erotica, la connaissance de la géographie, cet exotisme inventé par Atlas, devait faciliter la recherche physique de l'Autre, la part manquante. Les mathématiques permettaient d'évaluer la probabilité qu'un être imaginaire surgît dans la vie d'un être réel et réciproquement. C'était un problème complexe. Mais, vogue la galère, des millions de papillons s'aimeraient pour de vrai. On construisait des modèles sophistiqués baptisés « *Quand vont-ils s'aimer ?* » « *La naissance d'un nouvel amour est-elle toujours riveraine ?* » « *L'amour est-il souverain ?* » « *Combien de temps peut-t-il durer ?* » « *Autant que le désir d'Himeros ?* » Les élèves pouvaient demander, à volonté, à expérimenter tous les paradigmes disponibles. Des couples se formaient, pour le meilleur, jamais pour le pire.

Cette année-là, le programme *Marcel Proust* proposait un thème de réflexion existentielle : « *La vraie vie trouve-t-elle sa source vive dans la littérature ?* » Depuis que le monde était monde, on avait consacré beaucoup d'énergie à la recherche de l'Amour. Même un néophyte, revenant sur ses pas, avait le sentiment qu'il n'avait pas perdu son temps dans sa quête de tendresse. En outre, à suivre les cours d'Érotica, on comprenait rapidement les règles de l'amour. Dans cette institution, les professeurs étaient respectés. On enseignait aux enfants que la vie aussi est une école et qu'une expérience transmise avec le cœur vaut la peine d'être écoutée. Quoi qu'il en fût, comme tu l'auras soupçonné, amie lectrice, lecteur ami, la quête de blquette était mon passe-temps favori.

Pendant longtemps, je cachai mon amour aux yeux de Castaline. Chaque jour, je repoussais ma passion envahissante. J'interpellais Satan. Je lui donnais l'ordre de passer la marche arrière. La boîte de vitesses de la cristallisation amoureuse n'était pas synchronisée. La tentation devenait trop forte. Je demandai un rendez-vous. Je l'obtins. Une nuit, quelques jours avant la rencontre promise, n'y tenant plus, plutôt que de passer, par écrit, à des aveux poétiques, je me rendis sous le balcon de la maison isolée de Castaline. Grand bien me prit. Je me rappelai Cyrano, le

comte Almaviva gratifiant Rosine d'une cavatine, et de ma voix enrouée mais cependant mélodieuse, je finis par pousser la chansonnette. Prudent, je ne révélai que les premières notes de mon message emprunté : *'Tu me fais tourner la tête, mon manège à moi, c'est toi'*. Miracle, je vis alors paraître un signe annonciateur de la victoire : une étoile filante en forme de croix traversa mon ciel sous-bois. Je faillis me prendre pour l'empereur Constantin. Encouragé, sans refaire l'expérience du pendule de Foucault, je poursuivis *'La Terre n'est pas assez ronde, pour m'étourdir autant que toi'*. Je devançai l'appel de la forêt. Cette nuit-là, je fis enfin le tour du monde de Castaline. Je conclus, toujours en musique, *'Tant que j'ai mon cœur près du tien, on pourrait changer de planète'*. Nous ne le fîmes point. Nous venions de nous aimer sur la planète Cupidon.

15

Cavatine

Ragaillard, depuis le Moyen Âge de Villon, sans parachute, je sautai directement dans le Dix-Huitième Siècle de Fragonard. Je retrouvai le sol en soirée, je roulai sur mon dos et passai la nuit dans une hutte où je réfléchis et mis le la à ma précipitation. Le jour suivant, le dieu Rê m'éclaira à mi-parcours. Fort de mon élan, pour mieux séduire une belle, en comte je me déguisai. Si, si ! Sans jouer au fat, je m'anoblis. Mon âme était plus vive que jamais. J'appris le chant de ceux-là qui inventèrent le Scat, le Chat, et la mélopée. J'étais décidé à roucouler, à badiner, à jeter ma dernière carte quand d'autres, à la même époque, jouaient un coup d'archet ultime. Depuis de longs mois, sans succès, je courtais Cavatine.

Je l'avais dénichée dans un dessin animé de Pablo Picasso. Le hurlement d'un chien-loup déchirait l'ombre à belles dents. À ce cri d'alerte, Cavatine avait pris la fuite de devant Don Quichotte. Une fois de plus, le chevalier à la triste figure avait, sur la palette cubique du peintre, retrouvé couleurs et vitalité. Dans un nouveau délire, il avait confondu Cavatine et Dulcinée. Heureusement, le galop de Rossinante ne lui permit pas de rejoindre inopinément Cavatine. La belle put atteindre les environs de Séville avant l'hidalgo. Dès lors, à l'abri dans sa maison,

elle se cacha derrière une jalousie du premier balcon et vit passer Rossinante, sans cavalier, suivie comme son ombre par une mule privée des aphorismes de Sancho. Les deux bêtes allaient leur petit trot.

Je profitai de cette aubaine. Le lendemain, dès potron-minet, à cinq heures précisément, lorsque l'horizon, des rayons de l'aurore se colora, sous la fenêtre déjà éclairée de Cavatine, je choisis tout d'abord une aubade de trompettes. Angela, cousine danoise de Cavatine risqua un œil bleu. Je craignis de me faire aubader, pire, de m'aubader avec ma charmante. Pour éviter ces possibles travers, j'improvisai alors un air composé.

Toutes ces scènes furent croquées dans un dessin animé de Pablo, tableau imité, je crois, de Gainsborough. Je tentai, comme Disney, de pénétrer à l'intérieur du plan. Mary Poppins me prêta à nouveau l'une de ses formules magiques et son parapluie. Je l'ouvris aussitôt pour me protéger de l'orage qui faisait rage dans mon imagination débridée comme l'étaient parfois Rossinante et le grison Rucio. J'entrai dans le monde féérique de Cavatine. Mais une femme est une femme, Cavatine s'échappa de mon animation, Angela y demeura. Je restai, une fois de plus, honteux et confus, lorsqu'une voix chuchota à mon oreille.

16

Chuchotine

Même honteux et confus, je rêvais, je flânaï. Chuchotine m'appela.

Les muses du bonheur triste, *Nostalgie* et *Mélancolie* lui avaient porté un message.

Chuchotine réclamait pour sa sœur, *Lyre-Poésie*, et sa cousine *Tendresse Câlène*, un poème. Il ne restait que quelques mots dans ma poche. Je leur ordonnai de s'assembler en arrière-ban.

« Je ne sais rien de plus beau que le souvenir des rires, des regards d'une femme amoureuse. Je ne connais rien de plus magnétique que ton âme. Quand tu es là, je n'ai pas peur, mon cœur n'a jamais froid. »

Je découvris que Chuchotine n'avait ni sœur ni cousine.

Nostalgie porta le message. *Mélancolie* le récita. *Lyre-Poésie* accourut. *Tendresse Câlina* palpita. Chuchotine se découvrit :

« Tu m'aimeras toujours, dis ? »

Alors je protestai. Voici ma prière : je t'aime sur invocation, à demeure, à demande. Souhaites-tu un placet ? Voilà un billet qui fera office. Je te donne rendez-vous à l'Église Saint-Julien-L'Hospitalier, la petite sœur de Notre-Dame de Paris.

À l'église, on se tait, ou l'on chuchote. Chuchotine me prit la main.

17

Clandestine

Je marchai poliment, de façon policée, dans le métropolitain. Ce jour-là, aucun mouvement de grève n'avait été annoncé sur la ligne 1 automatisée, ni sauvagement déclenché par une certaine catégorie de personnel sur la ligne 2.

Je trouvai, inopinément, un porte-carte abandonné, comme un chanteur, de façon cavalière, par une usagère de la Régie. Non, je n'exagère pas, je veux bien dire, de manière désinvolte. D'un geste leste, j'ouvris cet étui, sorte de mini portefeuille. Tout à trac, je me mis à rêver de la belle inconnue qui avait perdu sa carte orange avec coupon et sa carte bleue avec visa sans passeport. Je me dis que j'allais peut-être trouver le bonheur. À priori, l'insoupçonnée du réseau express se prénommaient Clandestine. Aussitôt, par un procédé relativement autonome, je me dirigeai, hors des transports communs, vers un lieu-dit où résidait l'étrangère. Je sonnai. La porte s'ouvrit. Je découvris l'inconnue.

Devant le regard étonné de la jeune femme, assez dévêtue me semblait-il (elle portait comme effet un peignoir sulfureux, ce qui pouvait augurer toutes sortes de baisers, à loisir ou à plaisir), afin de ne pas me faire envoyer au bain, je posai une question simple. Interrogatif donc, je suggérai le prénom qui était écrit sur les cartes orange et bleue contenues dans la gibecière de ma mémoire vive. J'espérai une belle aventure, ne plus faire tintin des deniers du rêve.

- Clandestine ?
- C'est en effet mon prénom, répondit la brunette.
- Je me présente : je suis un lutin amoureux de vous.
- Déjà ? Ne restez pas debout, entrez, parlez-moi de moi. Cela m'intéresse de connaître un farfadet amoureux de moi.
- Je vous ai rapporté votre porte-carte. J'en profite pour vous offrir des bonbons, à l'anis, ainsi qu'une petite poésie consacrée à l'amour du hasard.
- J'ai hâte de vous écouter.
- Dois-je comprendre que vous souhaitez une prompte lecture ? Vous pourriez préférer lire...
- Non, je souhaite un décryptage imminent, je suis tout ouïe.

Je m'exécutai :

« Il me souvient, c'était un jeudi, je reçus un message. Un doux prénom me surprend. Je voulais te deviner. Je m'éveille. C'était bien toi. Déjà, dans mon rêve, tu me parlais. J'aimais ce début de bonheur. Puis, j'ai eu peur. Peut-être ne serais-tu pas chez toi. Mais ce jour était un jour béni. Bientôt, vers toi j'allais courir. »

Clandestine, faussement enjouée, m'écoutait délirer. Alors j'improvisai, je m'enchaînai à son regard, avant qu'elle ne m'exécutât :

« Quand je cours vers toi, déluré, je pars à la recherche d'une île mystérieuse, tu dissimules un trésor. Je sais. Avec audace, dévêtue, tu vas me révéler tes secrets. »

Comme un bus bondé, je marquai un arrêt. Avec impatience, des mots attendaient la descente, rue de Paradis.

« Encore, encore ... », réclama la gourmande.

Alors, de mes lèvres submergées, des milliers de poèmes s'envolèrent vers
Clandestine ...

Elle était toujours tout ouïe...

18 Coquine

J'adore les coquines, j'aime les polissonnes, celles aux ris et aux jeux espiègles. Il y a plusieurs sortes de sourires. Coquine en avait toute une collection. Elle exprimait la danse de la vie, le frétillement d'un petit poisson amoureux, d'un petit oiseau, la joie d'aimer à la mare au Diable, le plaisir de voler un baiser, à la Marot, ou de répondre à la plus belle supplique féminine qu'il m'ait été donné de lire et de relire, à tel point que je croyais entendre les mots de Louise Labé :

*« Baise m'encor, rebaise-moi et baise ;
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise. »*

Pour Coquine, lorsqu'elle vint à passer, je m'attelai à un petit texte en prose et acoquinai quelques vers :

Je ne te connais pas encore. Je ne connais pas ton corps. Pourtant, j'aime tes longs cils, tes grands yeux, malicieux, tes cheveux courts, tes idées vives. Ils s'étalent comme ceux des filles de feu.

Coquine,

Aujourd'hui tu viens me séduire,
Ton rire résonne

Bien au-delà de mon espéré,
Je veux fuir.
Tu me l'ordonnes.
Je me lève épeuré.

Demain peut-être
À ta prière
Je reviendrai.
Et peut-être,
Au bord d'une rivière
Je t'attendrai.

Mais attention, Coquine,
Tu me connais,
Le désir me colle à toi
Dans mon rêve je te lutine,
Tu le sais.
Méfie-toi.

19

Colorine

Dans les lignes de ma main qui suivent, pour ne pas alourdir le texte, lequel, j'en conviens, est déjà largement grossi de digressions, *Colorine-pleine-de-vie* sera tout bonnement appelée Colorine. Ce personnage, gommé, mais pas effacé, était apparu une première fois dans *Le Roman Comique* de Scarron. Mais, Colorine se montrait discrète et distraite, elle semblait destinée à une carrière incognito. Il fallut attendre l'avènement du dessin animé pour la voir se révéler au XX^{ème} Siècle. Inoubliable, sorte de Cendrillon au petit pied, elle finira par rencontrer, elle aussi, son prince charmant. D'ailleurs, dans le monde de l'Amour, seuls les princes charmants évoluent. En tout cas, il n'y a qu'eux qui gagnent à la fin, ils abattent tous les obstacles, défont les méchants.

Je tombai donc amoureux de Colorine. Je la découvris dans une version animée du Capitaine Fracasse. Blonde, coiffée à la Bulle Ogier, elle me rappela la jolie Christine de mon enfance, blondine elle aussi. J'en étais épris. Mais une force invisible, invincible, m'empêcha de le déclarer haut et fort. Au milieu de la bande numérique, Colorine était prête à être escamotée. Je décidai de la croquer à la gourmande.

20 Cléobuline

Personnellement, bien que rêveur invétéré, je n'ai jamais émis le moindre doute quant à l'existence d'Eumétis, de Cléobuline, veux-je dire. Je l'ai d'ailleurs rencontrée. Peut-être ne suis-je pas assez moderne, pas assez prudent. C'est mon côté vieil auteur. Et puis, je n'ai jamais été sage.

Quoi qu'il en soit, invité par Plutarque, à Chicago, à un banquet littéraire, je goûtai très peu les canapés car je dégustai la beauté d'une femme. Plutôt qu'assise, elle était allongée sur une méridienne, resplendissante, dans la félicité de ses vingt-trois ans, les pieds nus et parallèles, divinité sage, protectrice, féconde. Je me tenais à distance. C'est sa voix qui nous rapprocha.

Sa langue ésotérique me plut. De fait, bien vite elle devint pour moi une énigme. Elle était née dans l'île de Rhodes. Elle était inégalable de douceur. À mes yeux, elle représentait toutes les femmes.

Si, dans la seule Espagne, Dom Juan aurait eu 1003 maîtresses, (Eh ! oui, ma petite dame), Cléobuline me fit parcourir son propre catalogue où pas moins de 1037 belles figuraient. Esprits profonds, fécondes, bien avant Aragon, elles semblaient vouloir prouver au monde que la femme est l'avenir de l'homme.

J'ai lu que l'une d'entre elles, au moyen du feu, avec le soufflet de Vulcain, avait sculpté un second cœur pour un homme qui osa la courtiser.

Je me répétais le mot de Scarron :

« *Vous mériteriez d'être servie et galantisée dans les formes.* »

Je me mis à oser. Cléobuline ne me repoussa pas. J'en porte encore la trace.

DEUXIÈME PARTIE

CHIMÈRES ET ENCHANTEMENTS

« Tout est fondu, combiné, amalgamé dans Notre-Dame. Cette église centrale et génératrice est parmi les vieilles églises de Paris une sorte de chimère ; elle a la tête de l'une, les membres de celle-là, la croupe de l'autre ; quelque chose de toute »

Victor Hugo

« Il y a quelques années qu'en visitant, ou, pour mieux dire, en furetant Notre-Dame, l'auteur de ce livre trouva, dans un recoin obscur de l'une des tours ce mot gravé à la main sur le mur :

'ΑΝΆΓΚΗ.

« Ces majuscules grecques, noires de vétusté et assez profondément entaillées dans la pierre ... »

Victor Hugo

'ΑΝΆΓΚΗ, Fatalité. *« C'est sur ce mot qu'on a fait ce livre »*

Victor Hugo

TABLEAU III

Fatalité. Signe entaillé dans la pierre de Notre-Dame. À sa vue, je pris conscience de la puissance de la vie, de sa source, de sa divinité. Je conçus grande et imperturbable foi en l'amour des gentes dames et damoiselles. Dirigé une première fois, selon mes vœux, par Castaline, pour ne pas dire recadré, j'avais entamé mon chemin initiatique. Lorsque survint le risque de déconditionnement physique causé par le découragement, les déceptions, le goût amer des lendemains de cœurs en fête, la fin de la grande illusion, Diaboline, Mahaut d'Artois et d'autres maîtresses femmes me redonnèrent l'envie de poursuivre le merveilleux, le miraculeux voyage de l'amour que Jean Ferrat emporta toujours dans ses bagages. Qu'elles en soient ici remerciées au même titre que les filles faciles chantées par Jean-Jacques Goldman.

21

Diaboline

Diaboline était une amie cachottière. Ange, elle pratiquait l'art de la magie. Amoureuse, elle jetait des sorts. En clair, elle ensorcelait ses esclaves. Ils étaient volontaires ? On ne comptait plus ses victimes. Je l'admirai tout un jour lors qu'elle dansait avec insouciance, comme le faisait Esmeralda, Djali secouant le tambourin à cymbalettes. J'aurais aimé l'accompagner de mon chant élégiaque.

Personnellement, je n'ai aucune prédilection pour l'esclavage. Mais dès que Diaboline se transformait en Esmeralda, je perdais le peu de plomb que j'avais dans ma cervelle, il se transformait en or. En bref, pourvu de mon ivresse, j'étais toujours consentant. Lorsqu'elle me congédiait, dès que je n'étais plus autorisé à partager son incroyable train de vie, théâtral, pour cacher ma tristesse, invariablement ridicule, je versais une larme pour une goutte d'eau, je lui disais :

*« Je vois bien qu'il me faut quitter ces jardins magnifiques
Que jadis et naguère je visitais avec toi. »*

À ces mots, ma sibylle s'éclipsait. Nous en étions convenus.

Armide nue, ou simplement vêtue de malice, elle apparaissait, disparaissait de ma vie avec humour, selon son humeur. Par un beau jour du mois d'août, elle m'annonça qu'elle m'avait promu son amant de fortune, danseur occasionnel à la Saint-Jean. Quelques mois plus tard, c'était la naissance de Carole. Ce fut en mai. Attendue, elle sortit de son œuf, bébé tout neuf, cheveux noirs comme du jais, petite frimousse. Sa voix résonna. Carole eut un joli sourire. Un bébé peut en cacher un autre. Ou bien n'est-ce qu'un désir de bébé ? Diaboline, sorcière divinisée allait composer pour moi tout un bouquet de naissances numériques, quatre filles ballerines, quatre garçons dans le vent.

Les femmes ont un secret, et des secrets. Il est enfoui tout au fond de leur cœur, ils sont inscrits dans leur corps. Respectons-les. Parfois, quand le cœur se fait tendre ou leur corps se fait chaud, elles nous les révèlent. Chaque jour, chaque nuit, d'autres charmes, pas tout à fait dévoilés, pas tout à fait ignorés.

22

Digitaline, Esther-Line

« ... à travers ses palinodies, l'ascète voluptueux ne meurt sans cesse que pour ressusciter, et ne ressuscite que pour mourir encore ... »

Maurice Blondel

Lorsque, pour la première fois, Digitaline tomba amoureuse, sa capacité à enrichir sa vie de productions imaginaires augmenta substantiellement en l'espace-temps d'une nuit. Au petit matin, pour tester cette forme nouvelle de communication, elle construisit un (auto)graphique pour vérifier scientifiquement l'apport de l'amour dans sa vie. Elle utilisa un système classique à deux axes perpendiculaires. Dans son plan, elle se mit à tracer, puis à traquer, le point G optimisé. En abscisse, elle plaça un autre point, imaginaire, i, censé représenter l'intensité de son sentiment amoureux. Elle préférait en effet les points et nombres imaginaires à leurs

collègues virtuels, question de chiffrage et de défrichage, probablement. Elle décréta néanmoins que le carré de i ne serait jamais négatif. En effet, si l'on évite les clichés, un premier amour ne peut-être improductif. Certes, il peut s'avérer être une épreuve initiatique douloureuse.

À l'aide d'un ordinateur, intelligent (elle finit par en dénicher un), sur une feuille de calculs séparés, multiples couples à unir, elle traça des labyrinthes virtuels qu'elle entendait bien visiter comme s'ils étaient réels. Elle édifia aussi une ville féerique, Ariane Ville, espace cousu de fils blancs.

Mais revenons au diagramme. En ordonnée figuraient les productions de l'esprit échauffé de Digitaline. Une fois vérifié, effectivement, ses productions imaginaires apparaissaient comme une fonction croissante de son intensité affective. Elle élaborait des élixirs d'amour, sorte de poisons tonifiants pour les cœurs.

Quand je devins amoureux de Digitaline, je fus immédiatement entraîné dans un nouvel univers, celui qu'elle venait d'inventer, avec sa propre langue. Elle créa des noms de lieux, uniquement visibles depuis la planète Atlas, nom de dieu ! pardon, nom d'un titan ! Depuis l'un d'eux, Réuel, à ma demande implicite, elle me fit parvenir, par e-mail, et grâce à un GIF, de la tendresse, de la fantaisie. Elle y grava une mélodie. Elle ne mit pas de timbre. Je me surpris à rire.

Deux mondes virtuels allaient se rencontrer. Seraient-ils compatibles ? Quoi qu'il en fût, je fus très marqué par le poème en prose numérique de Digitaline que je reçus ce matin-là. Cette caresse des mots allait tout bouleverser. La voici, décodée :

« Pour moi, déjà, ton sourire. Pour toi ? Un poème, ma fantaisie. Je veux rompre le silence. Je vais t'emmener dans le temple. Pour nous ? Nos souffles proches. Enfin je te crie. Je rejoins ta vie. Au-dedans de ma maison, ma passion pour toi. Bientôt mille et trois baisers. »

Ouah ! Je ne croyais pas à la réalité de ce que je venais de lire. Ça n'était pas un pli cacheté, un papier vélin blanc cassé mais un infini roseau. Digitaline m'écrivait depuis l'Antiquité grecque. Je décidai d'entrer, prudemment, dans ce temple sorti

tout droit, tout à coup, sans à-coups, sans coup férir de l'imaginaire de Digitaline. Tel un César féru par la beauté soupçonnée de ma poétesse, hardi petit matelot, le cœur tonifié, je répondis d'une plume tout aussi légère :

« Digitaline, J'aime la poésie désuète du matin, délicieuse le soir au couché. Oui, à moi, chaque jour, la beauté créée par Dieu, chaque nuit celle du Diable. Tu m'invites ? J'irai jusqu'au bout de ton monde discontinu. Si tu me jettes une fleur maya, tel un amant et son karma, dans ma prison, je ne pourrai plus t'échapper. Je déverserai à tes pieds des torrents de passion, adieu nirvana ? Je quitte, trop vite, le joli petit mouton que tu es. J'eusse aimé le dessiner. Il me faudra désormais en compter plus d'un lors de ces longues nuits avenir, sans toi. »

Digitaline entra de plus belle, dans la ronde enfantine, quasi capucine, qu'elle avait initiée. Elle monta sur les grands chevaux du Carrousel de Cadet Rousselle et répliqua :

« J'ai tant de feu en moi, Pour toi, Que je voudrais pouvoir, Courir un soir, Éperduement, Vers toi. Épuisée, ivre d'un nouveau bonheur, Je viendrai me perdre dans tes bras. Mais, pour notre malheur du jour, Je ne pourrai pas. »

En effet, le grand réseau – virtuel ou réel ? – ne facilitait pas encore le transport physique des personnes, l'une vers l'autre. Même si, visiblement, deux êtres passionnés pouvaient éprouver l'un pour l'autre, au jeu de la vie et de ses hasards, des commerces qualifiés d'amoureux. Nous ne nous étions jamais vus, mais nous nous connaissions.

Cependant, aucun système webcam n'était venu trahir notre intimité épistolaire. Et, nous le sentions tous deux, cette singularité de notre relation exerçait sur nous un charme virtuel plus fort que ceux du monde réel. Alors, comme une introduction à la seconde partie de notre amour expirant, je m'enchaînai à ma passion selon saint Luc, lyrique, théâtral, j'usai de mon atout cœur pour deux chœurs, je voulais rester anonyme :

« Mon cœur est fragile, Mon cœur est d'argile. Si jamais, Tu ne pouvais me guider, Alors seul, par les chemins, j'irais, Sachant bien que, Jamais plus, je ne pourrais à nouveau, De mon cœur donner cette offrande. Sans ton amour, sans ta vie, solitaire je resterai. De ton image virtuelle, Pour survivre, il me faudra me distraire. »

(Le dialogue électronique se poursuivait. Il allait bientôt s'achever)

« Sais-tu qu'il y a longtemps que je t'aime, parfois si fort. Jamais je ne t'oublierai. Oui, je sais, cela te rappelle une claire fontaine. Tu n'aimes pas les comptines ? Parfois, En secret, Mon âme embarque à bord d'un long-courrier bleu de mer. Elle s'envole vers toi plus vite qu'un courriel. »

Puis vint une strophe sibylline, suivie d'une courte palinodie :

*« Je sais, Tu sais,
Nous vivons un amour électronique.
Il sait, Elle sait,
Leur amour n'est pas numérique.
Pour tout dire
Nous savons, vous savez, ils ou elles savent
Que nous ne faisons qu'échanger des ions moins contre des ions plus »*

L'apogée : *« J'ai créé, Pour Toi, Pour moi, Un amour virtuel, Un amour impossible. Dans notre Univers quantique les heures sont absentes, L'espace est effacé, Les barrières sont brisées. La vitesse de nos échanges est peut-être celle de la lumière. Mais, Aujourd'hui, Tu dois dire Adieu à Digitaline. Mon nom est Esther-Line, Je suis une étoile, Bientôt disparue, À jamais perdue, Sur une immense toile, Celle de tes rêves. Je ne t'entends déjà plus. Peut-être, Un jour lointain, Je reviendrai. Garde mon souvenir. »*

J'avais donc été ce ver de terre amoureux d'une étoile ? Esther-Line était une jolie comète ondoyante à huit rayons qui venait de frôler la Terre. Elle reviendrait. Mais je ne savais pas quand. L'aspect antique de la réalité allait me hanter.

23

Noémie

Il fut une époque où l'on trouvait tout dans les grands magasins parisiens. On y rencontrait l'irrésistible amour au féminin. Je me mis à l'aimer. Un dimanche, je l'emportai, je lui ôtai son vêtement, mille et trois baisers. Je m'apprêtai à la quitter lorsqu'elle réclama un poème : *« C'est si doux de savoir, quand je pars, que bientôt, à nouveau, dans mes bras tu seras. Ton corps de vie est venu, un soir, se blottir sur mon cœur. Je prolonge ces moments. L'amour grandira peut-être. »*

Cordon-bleu, elle m'envoya sa recette pour faire croître un amour :

Sur tes lèvres
Écrire
Chaque jour
Un petit poème.

Puis, doucement, disparaître.
Emporter le petit poème.
Chaque nuit,
Revenir.

Avec ton cœur
Écouter,
Tous les matins,
Le petit poème.

Patient, studieux
Avec tes yeux
Regarder tous les soirs
Mon âme avec espoir.
Chanter, même sous la pluie.

J'adoptai la recette. Noémie devint mon icône, ma belle image, magnifique visage, lèvres de passage, je tourne la page, sourcils en regard, elle est quelque part, ailleurs, déjà elle m'échappe, elle repart. Fatalité. Nous aurons des lendemains qui chantent, de nouveaux départs. Qui saura ?

24 Hypno

Cette année-là je me trouvais en Provence, dans le petit village de Manou-les-bains. Pour fuir les rigueurs de l'hiver ardennais, ouvert exclusivement aux bisex glacées et aux clafoutis, j'avais décidé de quitter mon balcon en forêt. J'avais réservé une résidence temporaire à quelques pieds de vignes de Pézenas, lorsque, baissant le son de mon iPhone, levant la tête à moitié, j'entendis sous un voile de lumière une voix. Soyons clair : pas des voix majeures, comme sainte Jeanne d'Arc en entendit à Do-Ré-Mi (*), mais *une* voix seulement, unique, en Fa-Sol-La mineur. Dans un premier temps, je tentai de repousser la voix :

- Voix, ne vois-tu pas que je suis occupé de moi-même. Passe ton chemin, gente compagnie. Laisse-moi !
- Préoccupé, veux-tu dire. Je ne suis pas une voix à sens unique, répondit ma visiteuse du soir, je suis la voix de ta vie...

Était-ce pour me mettre sur le chemin de la passion ? Seigneur protégez-moi !
Je ne cherche que l'amour.

() J'use ici de l'orthographe originale du village de Jeanne, où une cane avait donné naissance à un cygne, lequel cygne s'était mis à chanter sans y avoir été invité. D'aucuns villageois superstitieux n'y voyaient là qu'un mauvais cygne. Chanter, de la part d'un animal quasi silencieux par nature, et par excellence, était pour le moins curieux – La naissance miraculeuse de la Bête s'était accompagnée d'une anomalie génétique, le chant. Elle voulait séduire la Belle ? Attention Zeus, Héra veille !*

J'essayais alors de mettre un peu d'ordre et de sérénité dans mon être, je souhaitais éviter la cacophonie et la berludondaine. J'étais venu à Manou-les-bains pour vivre une amourette rafraîchissante, au hasard des chemins écartés, charmes des bourgades. Dans cette station de thalassothérapie, on servait une eau platonique unique. Je voulais me remettre de toutes les entorses que j'avais faites aux corps défendus des belles et à mon corps défendant. Je prendrais des bains d'eau salée, certes, mais, pendant une période indéterminée, je croyais pouvoir aimer uniquement à vue, les paupières mi-closes, sans parler, sans même respirer, sans bouleverser. Toucher, c'est aussi jouer avec les mains, jeu de mains, jeu de vilains, etc.

J'avais toujours beaucoup rêvé. Tant qu'il s'était agi de chimères aux yeux verts, j'avais prié Saint-Antoine. Je pus les repousser, vaillamment. Lorsque des moulins à vent, en cœur, avaient tenté de retarder ma progression sur le chemin de l'amour, j'avais imité le chevalier à la triste mine. J'avais évité le frapement de leurs ailes. Mais un jour, d'horribles cauchemars m'assaillirent. Je lus alors maints traités de tératologie, rien n'y fit. Seule une spécialiste renommée en oniologie aiguë pouvait m'aider à vaincre les dragons à mille et trois têtes. Justement, la station jouissait d'un centre réputé d'oniologie. J'appris que la thérapeute se nommait Hypnosine de la Conception. Profitant de mon séjour sur place, je décidai de la consulter. Je me rendis au 3 rue Boisbelle, 34729 Île du Chapeau. Sur un écran encastré dans la porte, je pus lire :

« Hypnosine, Guérison Globale, Connaissance, Révélation »

Je m'apprêtai à sonner. Point de sonnette. Au-dessous de la spécialité, un message : « entrez sans vous frapper, vous êtes attendu. » Je traversai un long dégagement lumineux. Quatre fenêtres de toit équipées de volets roulants garantissaient confort et protection occulte, - c'était selon -, tout au long du couloir. Hypnosine m'accueillit en bout de piste, à bras ouverts les ailes déployées. On eût dit un cérémonial. Habitée aux visiteurs du soir, Hypnosine savait séduire. Elle me fit asseoir, le buste légèrement incliné, presque semi-allongé, sur un sofa Directoire, une sorte de méridienne, le dos soutenu par deux coussins en forme de polochon. Elle m'invita à me défaire. Mais pas trop vite, précisa-t-elle :

- Gardez votre haut-de-chausses bleu, pour le moment, vous portez bien cette couleur ! J'eus un léger haut-le corps mais évitai de me cabrer.

J'improvisai alors haut-le-pied :

- Si j'ai bien compris, Madame, je dois quitter mon pourpoint ?
 - Si fait ! La méthode est nouvelle. Nous faisons tomber les barrières. Je sais, ce n'est pas encore la tendance, mais, entrons dans la carrière amoureuse. Effaçons au plus tôt les distances. Ne soyez pas surpris ! Appelez-moi Hypno, ce sera plus simple.

Son programme, ou Discours de la Nouvelle Méthode fut débité d'un seul et même tenant. Son regard restait neutre cependant. Ses cheveux étaient courts comme ceux d'Audrey. Ils étaient ceints d'un ruban dont la couleur, le bleu, m'indiqua que ma thérapeute était célibataire. Il ne lui manquait pas une boucle. Je remarquai soudain son simple appareil, je veux dire sa longue robe blanche à l'antique. Son drapé me laissait voir ses pieds, nus. Elle prit place sur un tabouret disposé à portée de main. Un grand chandelier, béni, sorte de candélabre à deux branches, brûlait des bougies parfumées au-dessus de nos têtes. La séance pouvait commencer.

Hypno me fit tout d'abord écouter le Concerto pour hautbois et cordes en ré mineur de Vivaldi. Le son clair de l'instrument me parvenait à travers un haut-parleur inapparent, comme la caresse apaisante d'une main invisible, cette main de Zeus, qui, jusqu'à Adam et Ève rétablissait l'équilibre perdu après les coups de foudre. La musique venue de Venise fit renaître en moi le désir de la vie retrouvée, comme le temps, après une longue lecture. Je vis apparaître les gargouilles de Notre-Dame en haut-relief. Leurs sourires étaient amicaux.

Puis, sans mot dire, ni maudire, Hypno et moi, nous dansâmes, sur un autre accord de Vivaldi, comme seuls les êtres pris de démence savent le faire, mais pas du tout endiablés, une *follia*, dans un mouvement modéré et dans une mesure $\frac{3}{4}$. Les thèmes et les échanges se succédèrent entre nous jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Hypno fit une allusion à ... Esther-Line et me conseilla une nouvelle

méthode : interloqué, je reçus une invitation numérique de la part de Digitaline. Avec elle, j'aurais dû me le rappeler, c'était monnaie courante. La voix, tentatrice, m'invitait à me rendre dans un théâtre de marionnettes.

Nouvelle Adrienne, Esther-Line ne m'avait fait aucun signe depuis sa disparition. Je ne devais plus la revoir ... Elle était sans doute retournée à sa vie monastique dans l'infini Cosmos.

Le soir de la première, je me précipitai au théâtre, mais, bien vite, je m'aperçus que le spectacle était dans la salle, pas à la fenêtre des marionnettes. Des souvenirs de mon enfance m'assaillirent : « *Dans La chronique des Quatre fils Aymon*, un petit village ardennais est mis à feu et à sang à cause du cou blanc de la belle Sylvine. Cette histoire, extraordinaire, a été mise en chanson par Pierre Perret, qui, à la fin nous découvre le pot au lait et le pot aux roses. »

Des souvenirs, je passai rapidement à la méditation dans les bois de Thaïs : « Le cou blanc de maintes femmes a toujours eu un pouvoir exorbitant sur moi, - pensai-je. Elles savent toréer, surprendre en devers. Ce sont là de belles véroniques. À mon endroit, depuis leur nuque, elles n'ont jamais hésité à faire feu. Tous les cous sont admis. Elles en usent les belles. Est-ce l'une des raisons qui font que l'émerveillement qu'elles m'inspirent ne me quitte pas ? De là à les idéaliser, il n'y a qu'un pas que je franchis tôt. Il ne se passa plus un jour sans que je célèbre leur beauté à grand renfort de poèmes, ou en écoutant les chansons d'amour de Jean Ferrat, de Michel Sardou. Je n'ai pas pour habitude de lire en écoutant de la musique, ou inversement, sauf s'il s'agit de *la lettre délicatement parfumée d'une femme, reçue le matin d'un jour sans pluie, et recommandée pour la santé sentimentale, sans avis médical ou tout autre forme de procès d'intention...* Ce type de lettre féminine est extrêmement rare, j'en conviens. Cependant, si j'écoute une sonate, je peux lire dans les yeux d'une femme. Et lire une lettre d'amour qui ne dit pas son nom, n'est-ce pas comme écouter un concerto de Vivaldi ? Si c'est un concerto de Bach, je loue le Seigneur. Si j'écris pour une belle, je peux me laisser guider par une ligne mélodique ♪. C'est d'ailleurs ce que je fais en ce moment... Lectrice, pour glaner ton sourire, dans la note (*) ci-dessus, je t'ai fait des signes. Je sais que

tu sauras apprécier ces artifices à la manière de Zeus. Rassure-toi, malgré mon désir fou de t'écrire, de couvrir des milliers de pages, je ne vais pas pousser le zèle jusqu'à composer pour toi la symphonie du sceptre, je n'ai pas de trident ni ballet de la foudre. Si tu m'y autorisais je pousserais plutôt l'escarpolette sous un chêne, et toi, mon roseau penchant, entre deux élans, tu m'offrirais ton rire... » Fin de la présente méditation.

Reprenons le cours de notre histoire au moment où la voix spirituelle prit des intonations de pressante maîtresse : elle m'appela derechef, sur une autre voie, palatine (je ne veux pas dire latine) ; puis elle me parla au second degré, elle fut impériale, elle fut romaine (cette fois je veux dire latine). Elle utilisa toutes les nuances de la séduction. Tout à coup, plus impérieuse encore, elle sembla vouloir m'orienter sur un chemin mouvementé, un chemin de traverse. Pour ce faire elle utilisa un GPS de qualité irréprochable. Elle me le fit parvenir par télépathie (c'est incroyable d'imaginer le nombre d'informations que le cerveau humain est capable d'enregistrer, d'absorber tel un alcool, puis de redistiller sous des formes plus ou moins intelligentes.) Mais je préfèrai un chemin plus forestier, celui que l'on trace soi-même sur une feuille de papier ou que l'on met progressivement à découvert sur un clavier électronique.

J'allais composer une comédie chevaleresque, diabolique, pour ... Emma, puis une autre pour Edmée, m'assura la voix. Emma ? Edmée ? Avais-je bien entendu ? Les deux héroïnes de la littérature française dont je serai éternellement amoureux ? Je décidai d'aller revoir Emma en Normandie, Edmée en Berry. Le lendemain de ma soirée théâtre, je remerciai Hypno, puis je quittai brusquement Manou-les-bains.

25

Emma

« *Il n'y a rien de plus normal que de vouloir vivre sa vie* »

Jean Ferrat

Dès qu'Emma entra dans ma vie, elle ne me quitta plus. Partout, j'étais à sa recherche. Cela n'allait pas jusqu'à l'obsession mais je me souviens encore de la couverture du livre édité par Michel Lévy Frères en 1857. Je tombai amoureux d'Emma dès les premières pages. Un jour, entre Paris et Charleville, je la vis dans le train. Je ne cessai de la regarder. *Son cou sortait d'un col blanc, rabattu*. Ses cheveux étaient noirs. Comme mon sang, - lorsque des critiques éhontés se permettaient de condamner Emma.

Je fis trois petits tours pendables en Normandie, dont un court séjour à Ry-l'Abbaye. J'imaginai trois contes. Ils figurent obscurément dans le présent recueil. Mon manuscrit achevé, je restai, muet, très affecté, sur le quai de la gare désaffectée de Ry. Mais, avant que de partir, pour toujours, le cœur triste, bas et lourd comme un ciel baudelairien, j'opinai qu'il m'appartenait de faire revivre Emma, ou plutôt de la faire vivre tout court. Moi, pour combler les songes d'une jeune fille au printemps, je l'aurais épousée à minuit, aux flambeaux, ou, tout au moins, aux lampions, j'aurais respecté la guimpe de son corsage. La dévoiler tantôt. *Oui, mais pas tout de suite, pas trop vite. J'aurais su la convoiter, la désirer, la captiver*, comme une Juliette peinte par Le Greco. Comme l'amoureux de *La Dame Aux Camélias*, il me fallait la revoir, retrouver mon aimée. Plutôt que de courir vers sa sépulture, je choisis l'écriture, presque gothique. J'écrivis donc une suite de Madame Bovary, avant le sommeil éternel d'Emma. Elle devenait mon Eurydice, je refusai toute fin romantique bien sûr. J'inventai une issue romanesque. Dans cette version, jamais publiée, tout fut bien, tout finit bien. Amen. Je pris Emma par la main, - elle était à peine réveillée -, je nous promis à tous deux de ne pas me retourner avant que la lumière épatante du pays au-delà du Styx ne nous éblouît à la sortie du long tunnel. C'était la seule façon d'exorciser le mal. Inutile de préciser que, à l'imitation de Flaubert, pour mon héros, en l'occurrence moi, je m'inspirai du Chevalier à la Triste Figure, sauf

que, entre mes mots, il devint Charles qui rit et plaisante avec sa Destinée, fou sous son chapeau. Ce nouvel amant chantant n'était pas encore un fantôme, il arrachait Emma aux brumes, puis aux ténèbres de sa vie, il l'emmenait sur le toit de sa Coccinelle rutilante, rouge à pois noirs, toutes ailes déployées, comme des bécots envolés, comme une cravate de Gilbert. Il y avait de la joie, *bonjour, bonjour les hirondelles*, et même, *de la joie partout*. Je m'en allais l'aimer aux Vieux-Moulins de Thilay, dans les Ardennes, dans la grange aux foins, je découvris ses seins blancs. Je les revois, gonfler sous les caresses de mes mains, rougir sous mes baisers. Je ne pouvais croire qu'elle se donnait, à moi. J'aime encore et toujours Emma. J'aime le foin dans les granges. La faute d'Emma fut d'écouter les sirènes romantiques plutôt que de concevoir des rêves romanesques. Enfin, quoi ? *Il n'y a rien de plus normal que de vouloir vivre sa vie*, à Saint-Malo ou au Cap Ferrat. Que l'on cesse de juger Emma ! Moi, j'en suis sûr, j'aurais su la consoler, lui donner le goût du chocolat de la vie à fleur de peau, à fleur de sel. Bien le bonjour ma Demoiselle. La Vérité, c'est que l'on devrait réhabiliter Emma, petite femelle éperdue, courageuse comme Pauline.

Dans la suite du livre, comme m'y invite Le Manuscrit invisible, je veux dire, dans les chapitres oubliés par Flaubert et Proust, j'essaie de ressusciter Emma et Albertine. C'est ma fuite. J'attends la réponse.

26

Edmée

Aucun train ne s'arrêta à la gare désenchantée de Ry. J'eusse aimé qu'un wagon postal me délivrât de mon tourment, qu'il me livrât un message d'Edmée, semblable à celui qu'elle avait offert à Saint Bernard avant La Révolution. Un seul coup de baguette magique eût suffi. J'aurais pu sauter sur la plateforme 9 $\frac{3}{4}$ à Poudlard-la-Sorcière, mais il se faisait tard. Il ne me restait plus qu'à descendre à pied en direction du Centre de la Tendresse, dans le Haut-Berry, à L'Épine Fleurie. En route, à rebours, je me mis en tête de chercher à nouveau l'âme sœur. Le cou blanc de Mademoiselle de Mauprat m'apparut aussitôt. Comme j'eusse aimé être son cousin.

Dans mon rêve, Edmée me demanda de lui dessiner un mouton. J'étais envahi. Je n'osai lui parler. J'écrivis des poèmes. Je les détruisis. Son souvenir m'habite encore.

À la suite de mon songe sous un ciel étoilé, je résolus de partir pour l'Amérique. Vue d'en-haut, l'Amérique, c'est grand comme une flaque d'eau. Peut-être voulais-je raviver en moi le souvenir d'une chanson, d'Atala, celui d'Edmée. Autre femme adulée, autre chanson acidulée. Je m'voyais déjà attaché à la proue de mon petit bateau, toujours ivre, la sirène en alerte. Tel Ulysse, j'écoutais le doux chant de mon Edmée. Elle me rappelait à elle. Je faillis faire demi-tour mais j'étais en ballottage au milieu de l'océan, sur ma coquille à la noix.

Je finis par échouer, comme toujours, je fis étape à New York. Je poussai aussitôt mon avantage vers les Appalaches. J'atteignis Chicago, toujours à pied, puis, transporté par un bus Greyhound, cap à l'Ouest, Route 66. En quelques jours, je me ruai vers l'or. De Santa Monica, je descendis jusqu'à San Diego où je dénichai un petit motel à La Jolla.

Là-bas, je collectionnais les valeurs nobiliaires de *La Pomme*, une société croquée et cotée sur un quai de Californie. Mon amour de la femme se doubla dès lors d'un profond respect. Je comprenais désormais les silences courageux, risqués, de celles que j'avais aimées.

Je revins au bout de sept ans. Edmée m'avait attendu.

27

Pernette répond à Enya

« C'est du moi, et du moi seul que l'imagination tire sa force. C'est pour le moi qu'elle bâtit ses splendides palais. »

René Girard

Certains lecteurs pourraient nous accuser de négliger la description physique de nos héroïnes. George Sand s'en fait presque le reproche lorsqu'elle nous parle abondamment de Marcelle et de Rose à Angibault. Écrire qu'une femme est belle, dans un roman ou un conte, ça n'est pas suffisant, nous dit-elle. Aussi avons-nous jeté, çà et là, épars quelques traits de pinceaux supplémentaires, comme le fait Lili sur ses toiles non digitales. Mais écoutons chanter Pernelle, Enya et Marie :

Enya

Qui peut dire
Lorsque nos routes se rencontreront
Si l'amour sera dans ton cœur ?
Et qui peut dire
Quand le jour dort
Si la nuit garde tout ton cœur ?

Pernelle du Guillet

Qui dira que t'ai révélé
Le feu long temps en moi celé
Pour en toi voir si force il a :
Je ne sais rien moins que cela

Marie

« Aux marches du palais, Aux marches du palais,
Y'a une tant belle fille, lon la, Y'a une tant belle fille.
Elle a tant d'amoureux, elle a tant d'amoureux,
Qu'elle ne sait lequel prendre, lon la, qu'elle ne sait lequel prendre »

Traditionnel

28

Marie, Marie-Madeleine

Tout devint limpide lorsque je rencontrai Marie-Madeleine ... La Fête des Loges battait son plein.

« Entrez, entrez ! La séance est sur le point de commencer. C'est le plus beau cirque du monde, le petit trou de la lorgnette. Oui, je suis le marchand d'illusions.

Jadis, Margot dégrafait son corsage. Ce soir, Marie vient nous rendre visite. Ça n'est pas la même chose.

Tout d'abord, c'est Marie qui vient vers nous, alors que ce sont les gars du village qui rappliquaient quand Margot offrait, ingénument, un spectacle affriolant.

L'amour du genre humain guide Marie, elle débarque à l'improviste, comme une sorcière bienaimée fait le ménage dans la tête des adultes. Ils ont oublié qu'ils avaient été des enfants. Elle ordonne une féerie, elle nous fait goûter le temps présent. Margot est désormais un souvenir gourmand, un aiguillon de la chair.

La gourmandise des hommes n'a d'égale que celles des femmes. C'est un aiguillon puissant qui, à lui seul, ne peut inspirer un amour véritable. Cependant, ne soyons pas trop sévère, la gourmandise n'est pas vilain défaut, elle combine désir et plaisir, tout simplement. »

Convaincu par le boniment du posticheur je me dirigeai vers l'entrée. Je demandai un billet. La jolie caissière baissa l'œil à moitié sous son voile enchanté. Je sortis de ma poche un petit flacon d'eau bénite. Je la baptisai Ruth. Puis je pénétrai sous le chapiteau.

29
Émilie

Déclaration préalable

Comme Delacroix,
Copiant un tableau de Véronèse,
De Rubens,
Je me présente devant vous, chaque fois,
Vous êtes ma Genèse,
Vous déréglez mes sens

Balloté, courbé
Inspiré par Rimbaud, sans toile,
Dans ma coquille de noix,
Émilie, je vais vous aimer,
Je soulèverai votre voile,
Je découvrirai l'origine du monde à moi,

Au matin, mon impertinence,
Comment la contenir ?
Vous ne me répondez plus.
Pour combler mon impatience
Votre message va venir ?
Je vous imagine nue.

Après cette déclaration, passons aux actes, les voici résumés ci-après.

1

Les mariés de l'An II

Première rencontre

Un mariage célébré en l'An II est assorti, non seulement de chansons et de danses révolutionnaires mais aussi d'un banquet philosophique. Les serveurs, pas encore électroniques, redoublent de vitesse, ils changent de plateaux platoniques comme le font les as du vélo. Galant éconduit maintes fois par Lili, mais assidu et bavard, dans un autre siècle, j'allais pouvoir courtiser Émilie, usant tour à tour de poésie et de philosophie.

Émilie va nous mener du XVIII^{ème} au XXI^{ème} siècles, de la Bretagne, dans l'estuaire de Nantes, jusqu'en Bourbonnais. On évitera Coblenze et la Caroline du Sud.

Je préparai mon texte. J'étais un peu nerveux avant notre première rencontre. Cependant, je ne laissai pas le temps troubler mon esprit. Émilie s'en chargerait, elle venait justement d'arriver sous la charmille, lieu de notre rendez-vous. Dans le jardin du château, la fête battait déjà son plein. Nous ne nous étions jamais vus mais nous reconnûmes immédiatement. Nous nous saluâmes, nous fîmes une bise aristocratique, sobrement. On nous proposa à chacun une flûte de Champagne. Nous trinquâmes (délicatement). Et c'est Émilie, probablement pressée par le temps, qui, sans autre forme de procès, posa la première question philosophique :

- Pouvez-vous m'expliquer ce que vous entendez par le sens de la désorientation ...

Et le drôle de répondre :

- Pour expliquer ce que signifie le sens de la désorientation, deux chemins s'offrent à nous. Soit, je fais appel à l'étymologie, et l'on s'aperçoit que les mots sont toujours les mêmes, comme c'est le cas lorsque petit Jean essaie d'exprimer ce qu'est le blues, soit, on utilise une méthode absurde pour faire montre de logique là où il n'y en a guère. Pour ce faire on émet l'hypothèse que de jeunes enfants se promènent dans les bois pendant que le loup

n'y est pas (il est bien évident que si le loup y était, il les mangerait.) Mais cette jeunesse insouciante, rebelle, qui a raison d'avoir recours aux forêts, a-t-elle le sens de l'orientation ? Si elle ne l'a pas elle finira par se fourvoyer sur un chemin où le loup affamé de la fable n'en fera qu'une bouchée. Il est vrai que le loup n'a pas toujours gain de cause. S'il tombe en fin de soirée sur un chien au cou pelé de taille à se défendre, un gros mâtin par exemple, il s'incline. Face à la chèvre de Monsieur Seguin, il lui faut livrer combat jusqu'au petit matin, avec les agneaux c'est plus rapide tant parfois la mauvaise foi du loup l'emporte. Quoique, quoique ... si l'agneau est l'un de ceux de Dieu, et si le loup se prend le coup du berger, il échoue.

Mais la Belle ne s'en laissa pas conter :

- Tout votre raisonnement est un peu événementiel, je veux dire, ce sont là des contes et des fables connus, pas existentiels, mais je vous l'accorde, ça peut tenir la route. Et le dérèglement des sens, dans tout ça, me le donnerez-vous à connaître ?

Hé ! Hé ! La question était ambiguë à ravir. La réponse devait pour le moins être subtile.

- En matière de dérèglement, je laisse une part de la responsabilité aux autorités monétaires, et, bien sûr, la paternité à Baudelaire et Rimbaud !
- Baudelaire, Rimbaud, qui sont-ils ? (*)
- Deux grands poètes du prochain siècle. J'y reviendrai en aval mais disons pour le moment que j'aime leurs correspondances, j'ai l'impression de prendre le métropolitain. Comme Baudelaire, j'aime *les forêts de symboles, les longs échos, les parfums corrompus, riches et triomphants*.
- Ouf ! J'ai eu peur que vous ne les délaissiez, les sens ...

J'éternuai. Vite Rumex Crispus 5ch. La remarque d'Émilie était de plus en plus ambiguë, ouverte à souhait, je lui devais à nouveau un retour élaboré. Justement

Émilie dut s'éloigner pour saluer les mariés, voire les féliciter, leur conseiller le bonheur. À chacun son challenge. J'en profitai pour réfléchir.

(*) Nous sommes en 1793, d'où l'étonnement d'Émilie.

2

Les délicieux jardins de la désorientation

« J'ai invité Émilie à cette noce et, à son tour, en quelque sorte, elle m'invite à pénétrer dans son jardin de la tentation ... Qu'une porte s'entrouvre sur le monde secret d'Émilie et mon pied, n'écoulant que son instinct, glissera à l'intérieur »

J'étais désorienté mais ragaillardi. Comme une boussole qui aurait perdu le Nord et se trouverait attirée en permanence par tous les possibles, dans toutes les directions, comme si de multiples aimants sollicitaient son aiguille. Je n'étais jamais parvenu à retirer l'aiguillon de la femme fée abeille qui m'avait piqué dès ma naissance. D'aucuns m'auraient accusé d'être complètement à l'Ouest, sous le prétexte fallacieux que j'aime la Bretagne, comme s'il y avait quelque chose de nouveau à l'Est de l'Éden. Si c'était le cas, les journaux en auraient fait état dans leurs éditions spéciales. Heureusement, il me restait le Sud.

Je fis un point rapide sur mon évolution amoureuse, si on pouvait parler d'évolution. Je me résume ci-après :

« J'étais somme toute incapable de renoncer à mes émotions fugitives, renaissantes. Bien que je goûtassee les bonnes conserves, je ne pouvais me résoudre à mettre l'amour en boîte. Je comparai, comme cela m'arrivait souvent, le vent et l'amour. De même qu'on ne peut l'attraper, - le vent vous souffle ses messages à l'oreille, puis il s'échappe - on ne peut se saisir de l'amour lorsqu'il vous interpelle, vous suggère de vous rendre, de présenter dès l'abord vos petits papiers blancs innocents à celle qui vous a souri, puis de les noircir à l'encre, avec des mots dérisoires, débiles, des poèmes, - la belle ne vous a pas demandé tous ces aveux embastillés, les mots sont des prisons, on le sait depuis Marguerite. Lorsqu'elle a fini par ôter

son caloquet de paille, vous vous êtes dit : qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ? Puis elle s'est déshabillée ? Non, mais vous auriez tant voulu qu'elle le fit, - enfin, qu'elle commençât, - au strip-tease de mise en garde vous préférez la découverte rapprochée. Bien sûr si l'on ne peut s'emparer du vent, on peut apprendre à le connaître. Il suffit de dérober une rose, la rose des vents justement, non il ne faut pas la cueillir, il faut tourner avec elle ... Tiens, il y a plusieurs sortes de vents ? Forcément puisqu'il y a un dieu rien que pour eux ... En outre éolienne, le nombre des roses est infini, comme les roseaux. D'ailleurs autant en emporte le vent ...

« Bien sûr il y a toujours une explication horriblement romantique, - les explications romantiques sont pires que les explications techniques – « Était-ce ma faute à moi si elles étaient toutes belles, belles, belles, comme le jour, et même, avec ou sans paillettes, parfois, la nuit venue, plus belles encore ? »

« Dans ce cas, le plaignant rejette la responsabilité sur les Parques ou, comme Phèdre, sur la déesse Vénus, laquelle serait, si l'on en croit la plaignante, *toute entière à sa proie attachée*. C'est commode et aboulique, comique ou tragique ? Ou bien, meilleure encore, on peut émettre sur ondes courtes une explication romanesque, pas du tout mensongère, chevaleresque en somme, inventée par les trois mousquetaires. Elle est du type: « Un pour toutes et toutes pour Un. « Ici, le 'Un' c'est moi et 'Toutes' ce sont les belles, belles, belles, de jour comme de nuit. C'est boulimique. Le juge et les jurés apprécieront.

« Désorienté, désorienté ... Est-ce que j'ai une tête désorientée ? Ou, dans une version lyrique moderne : « Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? » Ou, cette fois-ci, pour changer d'atmosphère, - comme dans la chanson de Petit Jean où, paraît-il, il y a des filles qui trouvent son côté animal pas si mal -, je pris soin, et même le parti pris, de conserver mes sensations physiques, - je n'ai pas dit bestiales. Avoue, lecteur, que tu peux comprendre ce type de comportement ... Moi qui écris ces lignes, si je puis oser un autre petit délire respectueux, j'ai connu une belle africaine qui me déclara tout net qu'elle aimait mon côté félin. Il est vrai que je suis lion. J'aime les lionnes. »

J'en étais là de ma réflexion, pas très limpide, - ô miroir, je sais qu'elles sont toutes belles -, lorsque j'aperçus, à quelques pas, Émilie. Elle se dirigeait dans ma direction.

3

Bateau en état d'ébriété

Émilie à mes côtés, une seconde flûte, probablement enchantée, débordante de Champagne, - en fait deux flûtes, une par tête -, nous furent proposées.

- Ah ! Vous voici de retour.
- Je suis votre invitée, ne l'oubliez pas.
- J'apprécie. Vous me manquâtes. Où en étions-nous ?
- Vous étiez sensé revenir sur la démarche poético-révolutionnaire de Rimbaud.
- Ah ! oui, je viens d'y réfléchir justement. Voici ma réponse :

« À Charleville, il y a de cela quelques mois, sur la Place Ducale, j'ai visité l'une des expositions de Lili, mon amie, ma confidente, mon artiste-peintre favorite, une toile arrêta mon attention. Elle semblait en mouvement. Elle oscillait comme le balancier d'une grande horloge. Autour d'un clafoutis aux cerises j'en fis la remarque à Lili. De retour à Paris, je lui écrivis: « Je serais très heureux de recevoir la photographie de *votre bateau ivre* ». Dès réception de ladite image, je pus constater, qu'en parfait état d'ivresse, le bateau titubait. Je fus alors surpris par ce que j'appelai, pour la première fois, ma propre désorientation ... J'étais tout content d'avoir trouvé quelque chose de nouveau ... Mais, je me dis aussitôt: « être sentimentalement désorienté n'est pas être désœuvré ni désespéré ... Il ne s'agit pas d'une expérience voulue, ni d'une fatigue psychologique, mais d'une lassitude amoureuse, forcément temporaire. Ça n'est pas non plus une question existentielle, un dérèglement des sens, dans tous les sens. Pas d'affolement. Il s'agit au contraire d'accepter la déstabilisation permanente offerte par une femme qui se donne, je veux dire, une femme ouverte: je parle de vous en ce moment ... Un bateau soul ramène toujours son pilote et ses éventuels passagers à leur point de départ. C'est comme un carrousel, il tourne en rond. Moi, je souhaite que l'amour

me fasse évoluer, ne pas me retrouver trop tôt à mon point de départ, enfin, ce n'est qu'un souhait. »

Ce fut au tour d'Émilie d'éternuer. Je n'osai pas lui proposer Rumex Crispus 5ch mais, sans cette indécision inattendue, libre, mon cœur l'aurait fait.

- Je crois vous comprendre à présent, - reprit Émilie.
Réponse prometteuse.
- À l'école, lorsque j'étais enfant on nous répétait : « Lire, comprendre, rédiger »
- J'entends bien, que dois-je lire maintenant ?
- Mes poèmes pour vous, mes chansons pour Émilie.
- Vous me les enverrez ?
- Vous en doutez ?
- Non, je vous crois, un écrivain est un homme de paroles.
- Je n'ai plus qu'à les rédiger.
- Et moi à les digérer.
- Ainsi nous pourrions nous pousser l'un vers l'autre.
- C'est un vœu pieu.
- Vous m'encouragez ?
- Je vous félicite.

4

Train qui siffle, bateau qui sirène

La fête achevée, je me réjouis de l'autorisation qu'Émilie m'avait délivrée. J'avais le droit de lui écrire ...

Je décidai de ne pas retourner au XXI^{ème} Siècle, pas immédiatement en tout cas. Certes, je devais partir, pour de bon, prendre du recul, comme le fût du canon, avant de tirer, de ma tête, la bonne conclusion, la décision finale. Je fis donc une étape, rapide, au XIX^{ème} Siècle.

Pour le moment, je tenais secrète ma destination, mon désir de me retirer à la campagne ..., oups, j'ai failli me couper, je me tais.

Devant le miroir d'Émilie prêté par Alice, je me mis à réfléchir. Où me rendrais-je, irais-je en train, invention récente du siècle de la solitude, ou en bateau ? Peu importait, je déciderais au dernier moment, mais, avant d'écrire des odes ou des chansons à mon Émilie consentante, je me devais de terminer ma méditation en Thaïs et en train. Voici mes élucubrations, façon Saint-Antoine :

« Finalement, avoir le sens de la désorientation, c'est être un nomade, perturbé essentiellement par le phénomène féminin. Le nomade est libre. N'est-il pas ? Moi, je n'étais désorienté que lorsque je craignais de perdre ma liberté d'aimer. Si amour voulait dire prison, cage dorée, alors je préférerais la liberté, je voulais n'aimer que la liberté, liberté chérie en compagnie d'une femme, libre justement. Au fait, y a-t-il jamais eu une déesse de la liberté ? Eleuthera était une femme politique. Bien sûr, il y a une statue à New York, une autre à Paris, et puis l'icône Marianne, mais les dieux de l'Olympe s'opposaient à la liberté, ne s'opposaient-ils pas ? Peut-être que l'accusation proférée par Phèdre à l'encontre de Vénus était-elle fondée, Phèdre était certainement le jouet, comme tant d'autres, de Vénus. Ou bien, était-ce pure hallucination ? Mais la Liberté viendrait avec l'Esprit : *« Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté »*.

Seconde méditation du jour terminée, merci. Je peux donc maintenant révéler ma destination secrète. J'avais finalement opté pour le train, pour un train qui sifflait :

Jamais mon besoin de paix, de sérénité, n'avait été si grand. Comme je l'avais maintes fois évoqué, j'aspirais au repos dominical, dans la maison de Dieu ou dans l'une de ses annexes, dans un monastère, là où le chant, grégorien, remplacerait celui des sirènes. Je descendrais à Moulins. Puis, depuis la ville, je parcourrais à pied, les trente-trois kilomètres qui me séparaient de Dompierre-sur-Besbre.

Je me présenterais au Moulin de la Trappe, à l'abbaye de Sept Fons. Cette fois-ci, je ne viendrais pas passer une commande, là où germe le blé, je demanderais asile, je n'écouterais plus le requiem pour un fou, je poserais mes questions directement au Bon Dieu. J'avais retenu la leçon de Don Camilo.

5

Vocation tardive

Était-ce un appel venu du Ciel, une élection gagnante ? Je n'étais pas Abraham ou Lincoln. Tout à coup, j'avais une vocation de gentil. L'une des trois grâces me touchait ? Laquelle ? Si je peux choisir, sans susciter une querelle entre ces dames, je prendrais la main de Thalie, éblouissante beauté. Et puis, sa muse homonyme joue si bien la comédie. Ou bien était-ce un mouvement intérieur, une inclination, un penchant impérial ? Je le ressentirais toujours ? Je me ferais moine pour de bon ? Destinée ? Que de questions se posaient à moi. Une seule certitude, je possédais déjà la tonsure. Mission ? Méritais-je ce havre vers le silence ?

Les moines de Sept-Fons me firent bel accueil, ils ne me posèrent aucune question, une cellule me fut attribuée. Cela me semblait ouverture plutôt que clôture. Un feu réchauffait la toute petite pièce et mon cœur. Pour tout mobilier, trois meubles en bois de hêtre. Tripartition. Point de portable. On me fit porter fromage, confiture de pêche, miel et gelée royale, un choix de boissons chaudes et froides, chicorée et silice organique. Je demandai si je pouvais régler avec mes tickets restaurant. Il me fut répondu que, venu de Parnasse, j'étais le bienvenu. Je n'aurais à m'acquitter que de ma dette envers Dieu. Faute de gourmandise avouée, péché envolé. Le ventre plein, la mélancolie survint cependant, tout à fait inopinément. Et si je ne pouvais prononcer que trois paroles par an ?

6

Égare-moi

« Cette grosse boule polychrome, joyeusement polyglotte, où il faut chaque jour, par chance, apprendre à s'égarer, et où l'on voudrait bien pouvoir continuer à se perdre »

Régis Debray

Sans changer de cellule, toute la nuit, je poursuivis mon dialogue avec moi-même. Cela me permit de faire rajeunir mes propres cellules vacillantes :

- Pourquoi apprendre à s'égarer ?
- Pour mieux se perdre.
- C'est un permis de conduire ?
- Oui, mais gare à toi, choisis le bon credo !
- Le bon créneau tu veux dire ?
- C'est un peu la même chose.
- Donc, il faut savoir s'égarer ?
- Même les animaux à radar incorporé peuvent être désorientés. Je citerai pour mémoire les baleines, les dauphins, les chauve-souris et les *sauve-toi-tant-qu'il-en-est-encore-temps* (*)

(*) *Espèce voisine du froussard, en voie de disparition. Le froussard est une sorte de chat peureux, ça pourrait aller de mal en pis ou en pie, ça pourrait aller mieux.*

7

Réorientation

Quoi qu'il en fût, au matin, je quittai ma cellule, remerciai les bons moines qui m'assurèrent être toujours le bienvenu à Sept-Fons. Le frère cellérier me prépara un panier rempli des bienfaits alimentaires et spirituels de l'abbaye.

Soudain, je me fourvoyai encore dans les méandres de mon imagination, ça devenait une habitude. Je sautai du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle. Je me pris à penser à Gelsomina, cette jeune femme égarée dans la vie, perdue dans la rue. Où était-

elle aujourd'hui ? Je n'eus pas besoin d'Interpole pour la rattraper. Je retrouvai mon héroïne sur la route d'internet, je *funambulai*, j'arrivai avant Zampanò. J'eus à peine le temps de revoir son sourire, mais je pus lui parler. Nous prîmes rendez-vous. Je rapporte cette histoire dans la quatrième partie de mon récit.

Enfin, pour simplifier mon retour vers Émilie, je revins au XXI^{ème} siècle, elle n'avait pas changé depuis notre premier dialogue au château de Guérande.

Elle me dit adorer la désorientation, « qui est le vrai sens de la vie », ajouta-t-elle.

Elle me proposa de partir tous les deux, sans plus attendre, sans traverser les siècles, en Bretagne, au Pouliguen, puis à Saint-Malo. Là-bas, nous pourrions nous aimer.

30

Lili et la marionnette

1

Petit grain de fantaisie

Au son du joli nom de Lili, j'interrompis ma lecture. Lili, Lili... Ce doux prénom m'était coutumier, il me devint spontané. Je ne savais pas qu'il allait bientôt me transporter au-delà du cap des Folles Espérances. Oui, ne jamais renoncer... Bambi prononçait Oiseau, oiseau ... je répétais à l'envi Lili, Lili... Réapprendre Lili équivalait pour moi à un nouveau baptême de l'air, air de qualité à ne pas toucher. Ces temps derniers, en sirotant du marsala, je m'étais entiché de cette double syl-labe, déclinaison latine, câlinoise. J'aime les diminutifs. Je batifolais avec Lili, comme un chat se joue d'une pelote de laine fuyante à ses basques, dérobée à un roman de Balzac. Parfois, c'est la pelote qui se joue du petit chat.

Avec Lili, aussi, je m'étais amusé, naguère. Je plaisantais pour cacher mon trouble. Parfois, Lili se muait en balle de ping-pong orange et claire. Je me rappelle son cou blanc, nu, offert, aguicheur inconscient, lorsque, enfants, après avoir follement couru

dans les prés, nous nous arrêtions net pour reprendre notre souffle, appuyés l'un l'autre sur nos épaules, les siennes découvertes. Aux Vieux Moulins, dans le champ de Marguerite, le chèvrefeuille nous régalaient de ses fleurs sucrées. Un jour, à l'été de la Saint-Martin, sans précaution, sans m'avertir, Lili devint presque adolescente. Deux amies de son âge venaient de lui confier la rosée proustienne et secrète de leurs jeux cachés, baisers, attouchements. Sur un ton qui se voulait neutre, mais parfumée par des fleurs nouvelles, Lili s'en ouvrit à moi. J'étais plus jeune qu'elle, à peine, mais, après cette confiance, un matin, je proposai à Lili, à notre tour, de jouer nous aussi aux amoureux. À quelques temps de là, par une après-midi de faune, nous devions rester seuls. Nous décidâmes de profiter de cette intimité inespérée pour mettre notre projet à exécution. Lili se déguisa en nymphe habillée. Je ne sais plus aujourd'hui si, lors de cette première fois, lequel des deux dégrafa son corsage, mais je me souviens de sa poitrine naissante, découverte incroyable. J'étais son petit chat affamé. Je caressai doucement ses seins, puis je les dévorai. Nous fûmes bientôt à moitié nus. Nos sens semblaient ne pouvoir être assouvis, mais ils nous obéissaient. Comment ne pas aimer la vie et ses promesses, après cette révélation précoce, inattendue, de l'énergie souterraine du monde érotique ? Éros donne l'énergie. L'énergie invite à l'amour. Bien sûr, nous recommençâmes les jours suivants, dès qu'une occasion se présentait.

Hélas, trop tôt, lorsque notre double adolescence survint, elle mit fin à notre jeu préféré. Peut-être que moi non plus je n'osai plus. Je ne sais pas quelle force contraire nous retenait, mais, nous restions sans mot dire. La bénir encore ? Lili était femme maintenant, moi, un gamin, juste entré dans l'adolescence, et à qui, dès son jeune âge, Lili avait fait entrevoir les cieux. Nous nous revîmes jusqu'à devenir adultes. Alors nous renonçâmes définitivement. Nous ne jouerions plus aux amoureux. Après toutes ces années passées, dépassées, je me demande vraiment pourquoi. Cependant, en paroles, nous ne pouvions nous séparer. Je lui adressai des poésies tendres, des poèmes brûlants. Jamais elle n'omit de me répondre. Elle me plaisait, ne croyait pas à ma passion, voilée, dévoilée.

Un jour, je convainquis Lili de m'accompagner à la fête de Charleville. Nous usâmes de tous les manèges, des chenilles au grand huit, qui était plutôt un petit-quatre, une souris. Nous finîmes par grimper chacun sur un cheval à bord du Carrousel. Lili montait une jument verte, moi j'avais choisi *Crin-Blanc*.

2

Petits grains de folie

Mais je reviens au chant du départ de cette histoire : « Lili, Lili ... » Cet appel de la forêt d'Ardenne se répéta.

Je finis par refermer le livre de mes premiers émois érotiques. Je fis effort pour retrouver mes esprits. C'était Lili qui me sonnait ? Ça n'était pourtant pas sa voix, - peut-être une porte-paroles-au-creux-de-mon-oreille -, Lili m'avait tant de fois appelé à sa porte. À nouveau, je m'arrêtai de lire. Je posai mon roman d'amour sur la table ronde de la terrasse de l'estaminet où, jusque-là, j'accompagnai ma lecture d'un petit verre de muscat aux petits-grains-de-folie. À défaut de marsala, le muscat faisait mon affaire. J'hallucinai, un court instant... Le muscat n'est pas l'absinthe. Mon héroïne aurait-elle eu un effet déformant sur mon ouïe, décolorant sur ma vision ? Non content d'avoir entendu une voix, j'avais en face de moi une apparition, l'une de mes préférées, Lili. Oui je voyais Lili et son corps. Je revis immédiatement ses yeux d'enfant couleur passion. Et juste après, la naissance de sa gorge d'adolescente, son cou blanc, mon obsession. Et plus tard, devenue une jeune femme, ses cheveux noirs, déployés pour la conquête. Il faut dire que je suis sujet à des apparitions étant asservi à ces dames... Comme Antoine ? – Non ! Pas le saint, mais le héros d'un film truffé de messages, ce garçon qui, dans son désert instable, avait la chance d'être à la fois aimé par une jolie jeune fille et adoubé par une femme dans son bain. Cette fois, Lili se surpassait, l'apparition était double : de ses mains Lili animait une marionnette ! Je me pinçai, non, je ne rêvai pas, j'hallucinai simplement. Cela me rassurait, les rêves peuvent parfois être plus dangereux que les visions, surtout s'ils se réalisent. L'amour me fait peur. Pas comme le grand méchant loup mais comme les petites Lou... Pas vous ? Je reste un enfant, j'aime avoir peur.

Précipitamment, pour faire contact, je sortis de ma botte secrète mon miroir à lentilles polies par Esther-Sandrine, belle amie, héritière de Spinoza, philosophe bouleversant, sans descendance. Mais ne sommes-nous pas ses héritiers ? Je l'interrogeai aussitôt (le miroir, pas Esther) : « *Miroir, dis-moi quelle surprise me réserve Lili cette fois ?* » « *Lili ou sa marionnette ?* », commenta la voix impromptue de Sandrine amusée. Si je n'arrivais pas à faire taire la voix, en revanche, l'objet questionné, le miroir, restait coi, problème de connections peut-être. Tel un pilote qui était dans son cockpit je tentai une seconde approche, je rusai en quelque sorte, j'interrogeai encore (le miroir, pas Spinoza) : « *Miroir, dis-moi que Lili me donnera bientôt, un-jour-ou-une-nuit-ou-quand-bon-lui-semblera, celle qui viendra pour l'amour de moi, celle que je cherche depuis toujours...* » Le miroir restait de glace, je persistai muet. Alors m'apparut, dans cette fenêtre au verre non poli, muette et entêtée, la femme dont je m'étais épris dans un roman d'amour que je gardais secret, Sandrine. Non, je ne pouvais me tromper, c'était bien son visage, c'était surtout son cou merveilleusement blanc, blanc sensuel, perlé, à la saveur de sel, après la baignade. Et de trois ? Lili, sa marionnette, Sandrine... J'interpellai ma psyché muette : « *Miroir à deux faces, cesse de mentir en silence, veux-tu ! ?* » Y avait-il un lien entre la marionnette et Sandrine, me demandai-je ? Maintes fois, j'aurais souhaité être seul avec Sandrine. Pour l'interroger ? Mais non, où ai-je la tête ? On n'interroge pas une femme... La marionnette était une enfant, cheveux courts et châains, Sandrine était la première femme aux cheveux longs que j'aimai, je crois bien qu'elle fut la seule. Ils avaient la couleur blond cendré à la fin de l'été, le rouge fauve des feuilles, juste après vendémiaire. C'est alors que, toujours sans y avoir été invitée, la voix resurgit, de quoi je me mêle..., vraiment, quel toupet, elle me prenait pour sa toupie ? : *Lili fera de toi un chevalier...* Avais-je, sans m'en être rendu compte, frappé à la bonne porte ou autour d'un buisson ardent ? Le chevalier de qui ? De Lili, de la marionnette, de Sandrine ? Pour le trancher net, à la manière d'un nœud gordien en col roulé, je m'empressai de faire tourner la table ronde en joignant les deux mains. Mes paumes n'étaient pas jointes pour la prière mais proches de mon livre d'amour, à plat sur la table, pour la faire bouger... De mon pied gauche je taclai mon verre de vin par derrière pour éviter qu'il ne tombât. L'exercice était rude. Mon libre arbitre ne siffla pas ma faute, il ne siffla pas non plus mon verre. Et la table tourna... À ce stade, sportif dans mon coin, et sur ma chaise, je touchai au but, un

peu à la manière de la terre de Galilée... Mon cœur s'emplit de joie. Je me mis à chanter : ♪ Je m'voyais déjà ♪ enfin derechef amoureux pour de vrai ; je me faisais tout un cinéma, je revenais à mes premières amours tues... Oui ! tout enfant déjà, j'aimais ! J'aimais toutes celles que je croisais, enfin presque, ne nous laissons pas emporter par notre enthousiasme juvénile..., elles étaient toutes, des passantes, à qui je croyais jeter des fleurs du bien. Jamais elles ne me croyaient, mais, toujours, ma naïveté me protégeait, je ne me l'avouais jamais... À celle qui un jour, où était-ce une nuit ? me donna brutalement du « cœur d'artichaut », je feignis d'ignorer la partie vinaigrette de son esprit, je répondis fièrement : « cela veut dire que j'ai au moins un cœur. Et puis, l'artichaut est excellent pour la santé mentale »... Je devins fou d'elle bien sûr. Je m'attendais à ce qu'elle me tombât dans les bras... J'attends encore. Sous les palmiers. Tu vois, lecteur, je ne manque pas d'expérience, ni de patience, tu vois lectrice, je ne t'en veux pas.

Mais revenons à l'occurrence qui nous occupe présentement, future expérience. Un léger doute persistait dans mon esprit, comme pour le salut de ma pauvre cervelle. Alors, pour achever de me convaincre de la réalité promise et prochaine de la femme-marionnette révélée par mon annonce personnalisée, la voix, lactée, presque onctueuse, poursuivit sa rhétorique têtue. Elle me raconta une histoire inédite de Molière, seigneur des mots dans *ce liedit musical de Bach*, où des fleurs magiques poussent près d'un théâtre bien tempéré, bien sûr j'en étais le héros... (Tiens ! je joue encore au petit garçon, à mon âge ?) Puis vint sa prédiction : « Installées à grand renfort de tréteaux sur la place du marché de Pézenas et dans les villages alentour, des planches de fortune allaient devenir mon théâtre virtuel de prédilection... Pour Sandrine je jouerais, surtout avec les mots, je la protégerais, je l'aimerais tout simplement... » Ainsi s'achevait, pour le moment, la harangue de la voix, je m'en accommodai, voix qui, à l'audition répétée, ne m'était plus tout à fait inconnue... Théâtre shakespearien ou théâtre de marionnettes ? La passion selon William ou la dérision selon Polichinelle ? Je verrai cela en temps utiles. Continuons à nous moquer de notre poire. Ne serait-ce que pour étancher notre soif.

3

Une identité remarquable

Lecteur, Lectrice, après ces premiers lacets, tu te demandes peut-être qui se cache derrière le joli prénom de Lili... ? Qui y a-t-il dans ses jolis petits souliers ? Lili n'est pas une entremetteuse, elle n'a aucun rapport avec l'entourage de l'empereur Claude, plutôt Ma Messine que Messaline. Ici, nous donnons dans la dentelle, dans la bonneterie. Lili semble se mêler de mes sentiments et à mes rêves. C'est uniquement parce qu'elle m'aime bien je crois. Elle est mon amie, tout benoitement. D'accord je l'aime beaucoup et surtout pas « pas du tout ». J'aime toujours celles qui m'aiment, un cœur d'artichaut ne présente pas que des inconvénients... Il faut effeuiller pour connaître. Grâce à Lili je survis, je continue à ailer la vie. Elle est ma chevalière. Sandrine sera ma gourmette. Lili volète sur mes poèmes. Sur des airs de musique nous brodons des mots, comme les gros édredons dans lesquels nous nous jetions enfants. Ce que j'écris n'a pas d'importance, je sais bien que les mots partagés à deux finissent par s'assembler en poèmes. Ils sont tantôt des prières, tantôt des illusions, parfois des prisons d'où je m'échappe toujours. Un jour Lili me prêtera sa bague magique, j'y glisserai de la poudre de rire.

Tu voudrais connaître son identité, lectrice curieuse ? Elle ne figure à ce jour dans aucun fichier *Informatique et Prison*, il n'y a pas de chatte policée. Les chats sont élégants. Elle est féline alors ? Non, non, lecteur, n'insiste pas, je ne révélerai pas, par une indiscretion incongrue, *qui*, est la véritable héroïne de ce récit, cette princesse de ma vie, avec foi cent fois réinventée... Il te suffira, lectrice, de te remémorer quelque histoire ancienne qui t'a déjà été contée, quelque chanson de notre enfance, des ritournelles oubliées, pour comprendre le charme pas forcément désuet de certains romans symboliques. « ♪ ♀ Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés... ♂ ♪ » Là, l'espace et le temps sont abolis (dans les romans symboliques, pas dans les bois, je te vois mal armé), telle une peine de mort qui ne serait plus appliquée à tous les pénitents que nous sommes. C'est qui Lili ? répètes-tu bibliophage borné comme moi. Il te suffit pourtant lecteur infini de céder, de sortir de ton lit douillet, de prendre la mesure de l'intimité avec une subtilité japonaise, de t'accrocher à une liane et de retourner au plus profond de la forêt d'Ardenne...

Là-bas, tu t'arrêteras auprès du *Lac dit de Lamartine*, Le Lac des Vieilles Forges comme on le nomme ici, et, tout bas, tu méditeras. Voici cependant quelques pistes qui t'aideront, je l'espère, dans ta recherche identitaire :

1° Dans ♪ 'Plaisir et Désir' ♪ une jolie nana chante sa complainte et se plaint des agissements de la belle Lilith.

2° Dans *La chronique des Quatre fils Aymon*, un petit village ardennais est mis à feu et à sang à cause du cou blanc d'une belle prénommée Lili. Le cou blanc d'une femme a un pouvoir exorbitant, en tout cas, sur moi, comme je l'ai avoué plus haut. Cela se passe peut-être dans mon inconscient mais la nuque blanche et mise à nu, de maintes belles m'a souvent surpris par derrière, c'est ce qu'il est convenu d'appeler le coup du chignon relevé. Les belles savent en user en toute conscience. Elles savent aussi jouer à gorge déployée.

3° *Lucas le Cénobite*, qui ne serait jamais abbé, fit une nuit un songe où une sœur ermite, Lilith, le rejoignait sous un croissant de Lune. Au cours de ses pérégrinations, elle portait une croix. Dans le rêve elle était censé venir l'aider, l'accompagner dans sa solitude, elle devenait son amie. Ils décidaient tous deux d'abandonner le jeu du chagrin, même par temps de pluie. Que ce fût une tempête (un gros grain) ou une petite baie de muscat qui vînt à tomber, ils résisteraient. À deux, on est plus forts. Ainsi, toute tentation du type de celle d'Antoine dans le désert leur serait épargnée. Lilith promit alors à Lucas *une-belle-un-jour-viendrait*. Elle serait dès l'abord son amie, puis, tant pis tant mieux, son amante, enfin ils se marieraient l'An II du nouveau millénaire.

4° Lili est une fille aux yeux de braise. Ses aïeux sont espagnols. Dans ma vie, elle a fait entrer des filles de feu, angéliques. Elles sont mon passé, mon présent, mes lendemains :

Paula offre son corps nu à mes désirs d'adolescent privé du sein féminin. Ingres, Courbet.

Sandrine hante les bois où je naquis. Longs cheveux blond cendré ou fauvette.
Je la poursuis dans la garrigue.

Enfin, il y a Lili elle-même, ou Lili-elle-m'aime, toujours mon amoureuse.

5° Par une froide nuit d'hiver à Berlin, je rencontrais un joli visage. Celui d'une femme, jeune. Elle s'abritait sous une lanterne. Sa voix était grave.

6° Lili, c'est peut-être aussi cette belle Polonaise, douce, blonde comme tout un boisseau doré de Booz, un tantinet lascive, elle se jouait de moi, sur Chopin, j'aurais aimé la danser, enlacés en la bémol majeur. Je me rappelle ses yeux. Ils étaient bleus. Lili se cachait peut-être derrière ce portrait antidote d'Agnieszka qu'elle peignit pour moi

7° Bref, ce joli prénom, Lili ou Lilith, évoque en moi une amie aux multiples visages, des filles de feu, encore, Amal, Aurélie, Émilie, Esther, Sarah, Octavie, elles ont toutes le sourire d'une Madona-Lisa. Toutes ? Non, le sourire de Sandrine est unique. Il m'est agréable à l'oreille de répéter tous ces prénoms. Ils ont été rarement donnés à des reines, alors j'en baptise mes dryades. Elles sont toutes nées dans ma tête, un jeudi vert dans ces bois avec lesquels je chauffe imagination et passion. Ma flamme ne s'éteindra jamais je crois. C'est mon secret. J'ai inscrit ces princesses au patrimoine de mes humanités. La capacité d'écoute de Lili et la longévité de son amitié me sont devenues chères. J'écris ces lignes dans ce train que j'ai souvent pris pour la rejoindre. Il me transporte de joie avec mes valises à la main lorsqu'il me rapproche d'elle, il m'attriste dès qu'il m'en éloigne. Je laisse deviner au lecteur, à la lectrice, dans quel sens ce train que je n'entends même plus siffler, tant va au feu mon émotion renaissante, dans quelle direction donc ce train sans mesure se dirige. C'est une question de bon sens. Mais, lecteur, je m'interromps auprès de ma liseuse, je viens d'apercevoir ♪ *un barbu sans barbe* ♪, il est peut-être lui aussi sur la piste de ma Lili, alors je me dépêche avant qu'il ne me vole ma Lili à la main...

4

Le retour des filles du feu

Le retour olympien des filles du feu, à ce stade, très hypothétique, ne doit pas être confondu avec d'autres retours célèbres, tels ceux des sept mercenaires ou des sept samourais, à forte connotation masculine et cinématographique ; il ne le sera pas non plus avec *L'Éternel retour*, féminin et philosophique, ou encore avec celui de *My Fair Lady*. Il s'agit plutôt de la reprise à mon endroit par mon amie Lili de ses intrigues ourdies pour nourrir la fièvre amoureuse de mes contes à l'envers.

Pour une meilleure lecture en moi-même, pour apporter un peu de clarté dans mon esprit feu-follet, je pris une haute résolution. Aidé par la voix unique qui me guide tout au long de cette histoire, sans raison mais avec rimes, je décidai illico presto que jour après jour, désormais, sur mon théâtre je jouerais pour Lili une saynète de notre invention, *Le jeu de l'amour et de l'amitié*. Je voulais, je ne serais pas le premier, aimer l'être profond de cette femme, je m'imaginais capable de résister à l'appel de mes sens, à l'appel de la forêt, je me voulais pur. Bref, aimer à perdre la raison mais garder l'amitié, ce trésor en pièces d'or. Lili c'est aussi l'amie qui gère à distance, à coup de clins d'œil, avec ses belles toiles sans araignées mon désir d'étoiles, ma manie des stars inconnues, lointaines et pourtant si proches lorsque Baudelaire s'en mêle.

Depuis mon sud je croyais Lili dans nos Ardennes natales, je l'imaginais là-bas, là-bas, comme dans une chanson de Goldman. Avec Lili, on ne savait jamais. Lili, c'était Vivaldi, c'était Figaro-ci-Figaro-là, c'était Rosine, elle sort de sa cage, c'était ma liane amazonienne, ma lionne mammalienne. Lili, c'était d'Artagnan en jupon. Peut-être était-elle repartie en Angleterre avec Milady, cette femme belle blessée ? Peut-être c'était elle Milady ? cette femme maîtresse de son destin, enfin pas tout à fait, l'hiver peut venir vite. Devais-je appeler Buckingham ? Ou alors Lili s'était-elle enfuie en Cœur, dans les Apennins pour y peindre les sommets ou à Venise pour achever un détail de son tableau énigmatique ? Antonio, par faveur, écris-nous un *concerto pour fugue et ruisseau en sous-bois*. Allais-je de mon côté concocter une suite de Paula pour éternel amoureux de la beauté de la femme ? Plutôt une ode

à *Sandrine* pensais-je... Lili peindra pour moi une autre odalisque... En effet, à chaque nouvelle saison Lili jouait avec moi, moi je jouais pour elle. À chaque printemps elle me permettait d'approcher une beauté renouvelée dans ma vie, elle savait plus d'un tour. Elle agissait *ainsi-soit-il-je-crois*, parce qu'elle devinait mon désir inassouvi d'Aphrodite, intarissable. À nouveau j'avais besoin d'éclaircir la voie. Cette fois-ci je décidai non pas de trancher le nœud qui nous unissait, ce nœud jamais personne, même pas un empereur tout-puissant ne le trancherait, mais d'en avoir le cœur net. L'idée me vint de consulter mon ami commun le lutin de Vailhan. Je le savais toujours disponible : un service *au lutin* est un service encore plus personnalisé qu'un service *au guéridon*.

- Elle est où, Lili ? (Je criais presque cette phrase au farfadet)
- Elle est à Berlin je crois, me répondit-il aussitôt.
- Je ne te parle pas de Lili Marlène mais de ma Lili à moi.
- Elle est à Berlin, te-dis-je.
- Mais que fait-elle à Berlin ?
- Elle participe au festival des marionnettes de la ville.

Je me méfiais toujours un peu du lutin, joyeux plaisantin. Mais, pour une fois, sa réponse me semblait sérieuse, c'était là une explication plausible. Je me remis à douter : quelle femme la voix annonçait-elle ? Une Lili pouvait-elle en cacher une autre ? La proposition inverse est vraie aussi : une autre pouvait me cacher les desseins de Lili, mais pas ses peintures. À ce train-là, il valait mieux conserver la garde haute et les barrières abaissées : peut-être était-ce le retour de Paula, en musique, en sensualité ? Paula nue ou Paula habillée, jamais déguisée. Paula voulait me surprendre ? Comme elle l'avait fait quelques mois auparavant dans l'atelier de Lili ? Nous restions tous deux muets. L'amour que j'avais fui en même temps que l'hiver revenait à grands coups de tentations. Ses paroles résonnaient en moi comme un canon à plusieurs voix. Jamais il ne me laisserait en paix ? Mon cœur battait la campagne, mes sens me sollicitaient dans des directions que je savais périlleuses... Si ce n'était Paula, ce serait Sandrine alors. Cette nouvelle équation à trois variables connues-inconnues excitait mon désir de connaître la femme, ma

joie de vivre, volcan italien qui ne s'éteindrait pas de sitôt... À l'appel du printemps qui saurait résister ? Pas moi en tout cas. C'est la faute à Vivaldi.

Lili, mon Cupidon en jupon, m'envoyait un message sous forme de traits, elle m'invitait, - *'il était une fois'* était de coutume entre nous -, à un jeu de piste fléché, sans GPS, guidé par une sorte de concerto pour une voix et accents amoureux rebondis. J'étais impatient de décoder ce nouveau message des filles du feu que je rencontrais, de dénouer les lacets de leurs corsages, d'ajouter au concerto baroque de mes désirs volcaniques une symphonie lumineuse de plaisir. *La Pastorale* allait précéder l'*Hymne à la joie*... C'était le sempiternel retour nervalien des filles du feu.

5

L'Adieu

« Cette pente irrésistible que la nature imprime à la femme, cet admirable désir de plaire, de rendre heureux, cette sensibilité touchante ... »

Balzac

Je confiais un jour à Lili que Youri Gagarine était l'un des héros de mon enfance, un demiurge. Je lui parlais de Tintin, j'évoquais Bibi Fricotin, Razibus Zouzou, Blek Le Rock, Les Pieds Nickelés. Aussitôt Lili se mit à peindre pour moi des héroïnes, nues, habillées, belles. Nous nous mîmes à choisir nos protagonistes. Elle me promit *un Capitaine Fracasse*, avec tous ses personnages, une adorable Isabelle. Je pris cette proposition comme une confirmation silencieuse, un aveu réciproque : nos âmes s'étaient vraiment retrouvées, elles se répondaient, s'aimaient. Grandiloquent, je lui dis un jour : « Nous avons la même conception de la beauté, nous avons passé notre vie à la rechercher. Je sentais bien, confusément, que c'était vous qui me l'apportiez. »

Lili me réservait l'une de ses bottes secrètes. Un autre jour, tout aussi inattendu. Je revois cette scène que jamais je n'aurais osé espérer.

Véritable échange amoureux, elle illustre à ravir notre intimité forgée au fil des années. Lili et moi nous étions baignés dans l'eau de la claire fontaine, nous avions absorbé à notre insu l'onde changée en philtre d'amour par Dionysos.

Nous fîmes l'expérience de quelques instants intenses, notre douce connivence devint sensuelle, presque sexuelle, le silence n'avait été troublé que par quelques brèves paroles, nous nous trouvions enfin unis. Je ne pouvais me résoudre à quitter Lili. Je le fis au prix d'un effort inouï. Je parvins à quitter ses bras, à partir, à mourir, mais pas à me détacher. Aux mots, nous avions préféré les étreintes, les images extatiques.

La voiture avait parcouru quelques centaines de mètres, Lili commença à me manquer. Sa silhouette, trop vite effacée de mon rétroviseur, je voulus faire demi-tour, l'appeler, entendre sa voix, lui parler d'amour. Mais je m'en gardai bien. J'avais peur pour notre amitié. Pour me distraire de cette idée, je mis la radio : « *Pour un flirt avec toi, pour un petit tour, au petit jour ...* »

De retour chez moi, mon premier désir fut de lui téléphoner. Finalement, je lui écrivais. Sinon, au son de sa voix, j'eus été capable de reprendre la route, de rouler éperdument, de me jeter à son cou, de me retourner dans ses bras. Ô mon Dieu, comme j'aurais voulu qu'elle fût là, à mes côtés, ou plutôt qu'elle m'invitât, tout de suite, là-bas, à venir la rejoindre.

Elle déferait les draps. Une image ne me quittait plus. Celle de sa chambre, entr'aperçue, son grand lit blanc, peu avant mon départ, au moment où elle m'avait si joliment rappelé. J'en rêvais maintenant. J'aurais aimé qu'elle devint ma Lilith.

Ce fut ma dernière visite.

6

La conjuration de mes démons, désenvoûtement, purification

Pour accepter cette fin de non-recevoir, je n'eus d'autre solution que de me jouer la comédie du fou qui s'entête. J'écrivis une saynète (je n'étais pas à une près) :

Oui, nous l'aurons notre nuit câline, pas besoin d'aller jusqu'en Chine, dans ma forêt d'Ardenne, nous nous aimerons. Ma Lili, je vous imagine, dans mes bras pelotonnée, nue avec envie, je vous contemple, délicatement je vous embrasse, votre beauté est irrésistible, l'une de vos mains repose sur mon cœur, l'autre l'accompagne dans un petit concert improvisé. Mais elle est curieuse, elle s'aventure. Elle joue avec notre désir. Hier, ma Lili, j'ai aimé votre ivresse, vous étiez sereine, princesse, bientôt reine. Hier, nos bras ont parlé. Maintenant nous savons. Allons, nous méritons nos caresses. Je n'aurai de cesse jusqu'au matin. En ce lendemain, le souvenir de ma main, sur votre sein caché, de mes lèvres sur son voisin titillé, ravive mon désir d'être en vous, longuement. Votre bouche encore sera gourmande. Nos jambes, nos bras vont s'aimer. Vous étiez merveilleuse quand vous vous êtes donnée, si peu, à votre fou. Que sera-ce lorsque vous m'offrirez tout ? Baisers illimités. Puis, seul dans ma chambrette, je poussai la chansonnette :

Bonsoir ma LILI,

Y'a d'la joie !

Je pense à Vous

Et Vous

Vous pensez à moi.

Y'a d'la joie !

Où ? Dîtes-moi ...

Mais dans mon cœur pardi !

Soyez ravie ma Lili!

Allez!
 Vous allez m'aimer,
 Un peu, peut-être beaucoup,
 Vous allez vous pendre à mon cou.
 Partout
 On se volera des baisers

7

Lili et ses petits chats: La Lumière et Les Raisins

Un matin, Lili m'annonça une grande nouvelle. Elle avait adopté des petits chats. Elle en parla avec tant d'amour que sa tendresse me bouleversa. Je n'étais pas jaloux, je voulais simplement ma petite part au plus profond d'elle-même, comme un petit morceau de musique ou de clafoutis aux cerises. Oui, elle m'aimera. Je ne doutai pas de sa capacité à déverser en moi des flots de douceur, de la chaleur amante, à me rendre ce que j'avais perdu depuis si longtemps : le plaisir d'aimer et d'être aimé. Il me fallait cette coïncidence. Sur le champ de Marguerite, dans un roseau cueilli près d'un chêne, j'écrivis un petit poème. Je l'expédiai à Lili accroché sur une touffe folâtre de chèvrefeuille sauvage empruntée à Flaubert:

Dis-moi, coeur vagabond,
 Où vas-tu ?

D'un bond,
 Vois-tu,

Je vais où bon ...
 Me semble, turlututu, chapeau pointu

Pour de bon ?
 Que fais-tu ?

Que t'en semble ?
Reposons-nous sous ce tremble,

Là-bas, il fait si bon,
Je te conterai mon amour pour Dame Vertu

Qui est-elle ?
C'est Lili, ma tendre et belle,

Ah! bon ?
Elle t'est tombée des nues ?

Ce serait si bon,
La posséder nue,

Tu sais comme je la désire,
N'est-ce pas ?

Eh! bien, elle ne me cède pas.
Elle est de cire ?

Non, c'est une grande amoureuse,
D'amour chaleureuse,

Tu la décris comme une reine...
Elle est une sirène.

Tu connais ses desseins ?
Elle m'inonde de lumière. Elle m'offre des raisins.

Elle t'aime ?
Je l'espère, je la respire, je la veux dans mes bras.

Alors, il faut que tu sèmes.
Je veux être l'un de ses petits chats.

Pour de bon ?
Da Dou Ron Ron ...

Dès réception, Lili me convia à un dîner en tête-à-tête. Elle me demanda d'apporter trente-six chandelles.

Une phrase du *Capitaine Fracasse* me revint en mémoire : « *La journée s'écoula sans autre incident, et l'on arriva vers les quatre heures au lieu de la dînée et de la couchée* ».

Aux Vieux Moulins, les narcisses sont tardives. J'avais donc quelques jours devant moi. Pour tuer mon impatience, je décidai de me rendre chez ma Dulcinée sur l'un des chariots de Thespis. Je trouverais toujours à le louer. En chemin et en surplace, le cœur léger, je mêlai le chant et la danse, puis je reposai sans fard mon front sur ma vieille hacquebute amoureuse. J'alternai les positions longues (-) et légères (U).

Qu'il ferait bon câliner Lili après la dînée.
Que la couchée serait douce.

Lili avait préparé l'un de nos plats préférés, une purée de pois cassés aux lardons et aux carottes.

8

Échec de la conjuration

J'étais donc résolu à me faire accroire, par un effort surhumain, à ma conversion-résurrection, je deviendrais le martyr de ma passion pour Lili. S'il le fallait, je rentrerais dans les ordres, je prendrais une cabine de coton et une robe de bure, je partagerais mes jours seul avec moi-même, face à face avec la mer,

comme un lama au Pérou, abîmé dans la prière, avec pour unique compagnon un bouquet de liliacées, et, la nuit, mes pensées narcissiques cueilleraient les premières jonquilles printanières dans le champ de Marguerite aux Vieux-Moulins de Thilay. Mais, tout à coup, alors que je mettais la dernière main à mon programme de survie psychologique, Lili m'adressa une lettre.

À lire les mots de Lili, mon sang ne fit qu'un tour, mon désir en fit plusieurs. Je tergiversai. Je répondis tout d'abord : « Merci Lili, pour ces mots merveilleux. Je les relis, les yeux mi-clos. Ils sont beaux, simples, ils semblent anodins mais ils m'ont rendu des illusions vitales. Vous êtes la plus belle fleur de votre jardin. À vous aimer ma plainte s'éloigne, mon amour satané m'empoigne. Vous êtes aimée. Vous le niez ? Accueillez-moi, ne serait-ce que quelques instants, dans vos bras. Accptez un baiser. »

Enfin, j'écrivis à Lili ma déclaration, confiance, déballage pudique, respectueux, gourmand :

Bonsoir Lili d'Amour,

Fantaisie pour celle qui suscite mon désir

Si j'étais un enfant du siècle
 Et que je vous fisse une confession
 Je vous dirais, espiègle,
 Que je ne reçois plus de lettres,
 Ou même de messages, si joliment rédigés.
 Vous seule savez encore
 Caresser l'esprit.
 C'est là mon désir de Vous.
 Notre corps à corps,
 Je le nomme câlin.
 Si j'obtenais votre accord,
 Après un clafoutis aux cerises douces, elles aussi,

Nous serions tout à coup enlacés, unis, dans un grand lit,
Je serais sage, je vous l'ai promis.

Avouez, belle Lili,

Ô combien ce serait merveilleux !

Le mot n'est pas exagéré,

Oui, ce serait formidable.

Savez-vous à quel point j'ai besoin de tendresse ?

Aussi, portée par votre élégance,

La vôtre me serait une aubaine, un prodige.

Pensez seulement à ce moment unique,

Je prendrais soin de ne pas vous blesser !

Je vous cajolerais.

Ma recette :

Des bisous à profusion, rapides comme il se doit.

Quelques baisers, lents, bien sûr.

Des caresses, pudiques, car je vous obéi.

Peu de paroles, des petits je t'aime cependant,

Prononcés avec mes yeux

Amoureux des vôtres, si noirs.

Enfin, quelques étreintes involontaires, mutualisées cependant.

Rien de plus, ce serait tellement, déjà.

Je me souviens de notre première rencontre.

Je me suis dit, tu viens de converser avec une jolie femme,

Elle mérite cent fois d'être courtisée.

Mais toi, chenapan, es-tu digne de t'y hasarder ?

Avec les années d'amitié qui nous unissent maintenant,

Avec cette connivence qui nous réchauffe si bien vous et moi,

Je crois pouvoir dire oui, aujourd'hui.

C'eût été folie que de ne pas oser :

Oser vous dire que vous êtes une magnifique artiste, femme surprenante, épata-
tante, consentez à mes desseins.

Oser vous piquer quelques instants de volupté.

Votre corps est passible de louanges.

Unissez-le au mien, en esprit seulement. Je veux vous rassurer.
Pas de caresses, adorées des amoureux, mais j'y pense en catimini.
Frôlements réciproques. Frémissements.

Voilà ce que votre lettre digitale m'a inspiré, joli poison, comme une empreinte
indélébile chantée par Goldman.

Voilà pourquoi je réclame un câlin : si, un jour, vous m'autorisez à vous reparler
d'amour, mes sens vous ferons mille et trois confidences.

Ma Lili, femme jusqu'au bout des ongles, grande amoureuse,
Offrez-moi, un jour bientôt, une mignardise, l'après-midi d'un faune,
Votre voix pour l'accompagner, musicalité.

Vous me trouverez, sans défense, tout à vous, mal armé.
Ce soir, je vous quitte et vous dis : "je vous aime".

J'attendis quelques jours. Je pris mon amour en patience. J'envoyai un autre
poème. Je me jurai que ce serait le dernier :

Poème pour dire, une fois pour toute, je t'aime

Ma chère Lili,
Chère et tendre,
Lorsque je songe à vous,
Je suis ébloui.
Je suis las d'attendre,
Je vous ...
Rejoins.
J'ai besoin ...
De vous écrire
De vous décrire.
Vous m'êtes devenue,
Indispensable.
Je vous rêve nue.
Impensable,

Me direz-vous ?
Non, je vous en prie,
Il faut m'en croire.
C'est un rêve fou,
Une envie de vie,
Une soif de vous revoir,
Un désir de vous.
Votre belle sensibilité, ma mie,
Douce moire,
Ne fait-elle point de vous
Cette femme amie
Aux yeux noirs,
Tabous,
Infinis ?
Je veux boire,
La sève qui est en vous.
Dîtes-moi,
Que vous comprenez,
Autorisez-moi,
À vous aimer.
Si je ne suis pas sage,
Ne le regrettez pas,
Ne soyez plus en cage,
Pas à pas,
Avec votre belle pudeur,
Encouragez-moi,
Jusqu'à l'émoi
Faites-moi cadeau de ce bonheur
Suprême
Au nom de cet ultime poème
Bohème,
Dîtes-moi : « Moi aussi, je t'aime »

C'est ainsi que je pris congé de celle qui, je le comprenais maintenant, avait fait partie de ma vie dès notre première conversation. Pour moi, elle avait accepté de peindre. Pour elle, j'alignais des mots. Je les voulais tendres, taquins, souvent gourmands, parfois coquins. Adieu pomme d'amour, nuque blanche, Vieux Moulins de Thilay, le champ de Marguerite, les jonquilles, chapeau de paille, charrettes de foin, marionnettes, oiseau et chats. Adieu Gagarine. Tous les tableaux de Lili défilèrent devant mes yeux émerveillés.

J'étais triste comme Jules Laforgue :

*Je contemple mon feu. J'étouffe un bâillement.
Le vent pleure. La pluie à ma vitre ruisselle.
Un piano voisin joue une ritournelle.*

Je m'enfuis goûter les fruits du XVIII^{ème} Siècle révolutionnaire.

TABLEAU IV Deuxième Intermède

« J'ai l'honneur d'accueillir maintenant sur notre plateau enchanté du Théâtre de la Jeunesse Amoureuse, un artiste qui, avec une rare dextérité et un trop-plein d'intérêt pour la poésie, a su manier la plume et le pinceau.

« J'ai nommé ... Théophile Gautier ! »

Notre romancier se présente habillé en Capitaine Fracasse.
Longs applaudissements.

« Mesdames, Messieurs,

« Je quitte à l'instant George et Frédéric occupés tout le jour de leur amour. Comme je les envie. Mais, ne nous apitoyons pas :

« L'artifice de l'écrivain a cette infériorité sur celui du peintre, qu'il ne peut montrer les objets que successivement. Un coup d'œil suffirait à saisir dans un tableau où l'artiste les aurait groupées autour de la table, les diverses figures dont le dessin vient d'être donné ; on les y verrait avec les ombres, les lumières, les attitudes contrastées, le coloris propre à chacun et une infinité de détails d'ajustements qui manquent à cette description, cependant déjà trop longue, bien qu'on ait tâché de la faire la plus brève possible ; mais il fallait vous faire lier connaissance avec cette troupe comique tombée si inopinément dans la solitude du manoir de Sigognac. »

Théophile Gautier

« Un petit commentaire et je repars :

« Je n'ai pas connu la technique du dessin animé, mais j'aurais aimé que mes dessins fussent un jour vivifiés par *Les Studios Dis-moi-le-secret-pour-être-un-homme*. Mes longues descriptions ont pour but de planter convenablement le décor, comme un arboriculteur prend soin d'un arbre qu'il pique et repique.

« Je vous laisse donc maintenant poursuivre votre lecture en compagnie d'une héroïne dont je n'aurai pas le temps de publier la biographie. Elle se prénomme Colorine-pleine-de-vie. Elle était la maquilleuse incognito de la troupe tragi-comique d'Hérode.

31

Esther-Sarah, Pénélope et Mélisande

« Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent »

La Rochefoucauld

J'alternais périodes de méditation et d'action amoureuse. Mon attirance pour Lili venait de nourrir mon imagination. Il me fallait me méfier de moi-même. Je pris donc l'habitude de voyager en train, ce qui est une forme d'action comme une autre. Pour optimiser mes choix, chaque lundi, je tapais une destination au hasard sur mon application *Oui, j'y vais et je reviens*.

Un mardi, je partis pour Bruxelles au matin et en revins par le dernier TGV du même jour.

Elles étaient trois. Elles étaient belles. Forcément. La discrète Pénélope, une jolie brunette, cheveux courts. Devant elle, retournée en permanence, - pour pouvoir mieux parler -, l'incroyable Sarah. Ou était ce Esther ? Ses cheveux étaient longs. Pas trop. Épais. Avec des reflets. Châtains rouges. Des yeux d'une profondeur immense. Ils étaient une invitation au bavardage. Ils étaient noirs. Sarah avait des lèvres que je caressais du regard. J'y aurais fait sautiller les miennes avec plaisir. Oui, déjà. Elle ne semblait pas, - pas encore -, avoir remarqué l'intérêt que je lui portais. Elle me rappelait l'Esther de Chassériau. Sauf que ses cheveux n'étaient pas blonds. Ils étaient foncés. Leur coiffure était différente. Elle n'avait pas de chignon. Pour moi, elle en ferait un, comme sur le tableau du peintre. Puis je le déferais. Esther Sarah finit par se rendre compte que l'homme qui était assis en face d'elle, en l'occurrence moi, cet homme l'écoutait. Elle n'en prit pas ombrage. À ma décharge, il était quasi

impossible de ne pas entendre leur conversation. Si tel eût été le cas, je ne lui en aurais pas voulu. Elle ne se doutait pas que j'écrivais un poème. À propos d'elle. À son adresse. Mélisande, la troisième femme, plus calme, était assise à une place couloir, juste à la droite de Pénélope, et, par conséquent, juste un peu en retrait d'Esther Sarah. La topographie du lieu ne gênait pas le discours des jeunes dames. Rien ne gêne vraiment à cet âge. Disposition d'esprits ? Mélisande portait des lunettes. Avec élégance, circonspection. Ses cheveux, à peine frisés, étaient coiffés à l'ancienne. Mélisande semblait s'être échappée du XX^{ème} siècle de Marcel Proust. Le train roulait à grande vitesse. Elles avaient, toutes les trois, vingt-cinq ans. Mon imagination continuait à gambader, à caresser du regard les lèvres d'Esther Sarah. Je me demandai si, en octobre prochain, elles allaient coiffer Sainte Catherine. Je l'espérai. Au bal je me rendrais. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau de femme ? Avaient-elles choisi leurs robes pour aller danser ? Blanches, volantes, sur un pont, ceintures légères ? Je m'inscrivis sur leurs carnets respectifs.

Pour le moment, Esther Sarah était superbement ajustée dans une jupe couleur-lumière. Un ornement de fils tressés frangeait cette jupe et accentuait la féminité de la conférencière. Lorsque, dans un mouvement rapide, - seule une femme sait l'esquisser -, elle retira sa veste de coton noir, elle permit à son observateur attentif, admiratif, que j'étais, de découvrir un top, noir lui aussi. Pendant quelques secondes je ne vis plus que ses magnifiques épaules. Mon regard descendit vers ses seins. En cette fin d'été, des nu-pieds de ville complétaient la parure d'Esther Sarah. Ils achevaient de dire combien cette jeune femme exquise aimait la vie et ses couleurs, ses bruits aussi. C'était certainement l'une des raisons du tapage diurne des trois collègues assemblées avec grâce. Pas méchantes. Bavardes. Jeunes, la sève de vie les animait. Dur pour un observateur réduit au silence ? Non. À titre exceptionnel, l'homme curieux que j'ai toujours été avait fait le choix de se taire.

Revenons vers Pénélope. De façon tranchée, elle était vêtue d'une jupe noire, classique, d'un corsage rouge coquelicot qui la laissait libre dans ses entournares. En elle, on soupçonnait un besoin d'ordre. Ses mocassins aussi étaient noirs. Quant à Mélisande, à un jet, elle portait un pantalon charbon. Décidément, le noir était de mode. Quoi qu'il en fût, cette couleur leur allait si bien. Il ne manquait plus que des

torches fuligineuses pour éclairer cette scène orientale. Elles avaient toutes trois le sens du contraste, le chemisier de Mélisande était blanc, à manches courtes. Elle avait choisi des chaussures de sport pour la ville, beiges. Tout le monde semblait content.

Je contemplais ces beautés à peine arrachées aux écoles, surtout l'une d'entre elles. Je levai la tête derechef. Mes yeux se heurtèrent au charme, presque juvénile encore, d'Esther Sarah. Depuis longtemps, la femme devait être présente en esprit, et dans le corps, de la jeune séductrice. On eût dit une actrice le soir de la générale.

La discussion allait bon train. Apparemment, ces dames travaillaient dans la communication. Elles savaient tout sur tout. Dans ce wagon du retour, après un départ très matinal, la fatigue nerveuse passée, les langues se déliaient. Adieu somnolence. Les critiques étaient rapides, sévères. Avec une discrétion imparfaite, rêveur aux jeunes femmes en fleurs, je continuais à dévorer des yeux les lèvres d'Esther Sarah. Je finis par me régaler de ce magnifique babillage. Parfois, la forme est supérieure au fond. Esther Sarah affirmait avec toute la fougue de la catherinette :

- Ça n'est pas la même chose de faire un logo, une icône ou un schéma. Ça dépend du mec (sic). Et puis, elle ajouta, pour les initiées présentes, « Ça dépend aussi combien on le paie. » Sous le sous-entendu, la critique pointait.
- Chez nous, on paie avec un lance-pierres, renchérit Pénélope.
- Quand on paie... acheva Mélisande.

Et toutes trois de partir d'un grand rire.

Il était assez facile de reconstituer le contexte de travail des trois jeunes diplômées. Elles étaient prêtes à refaire le monde des affaires. Surtout celles des autres. C'est probablement ce qu'aurait pensé un témoin distrait. Méchantes ? Non. Bavardes. Tigresses ? Non. Cadresses plutôt bien formatées, je n'ose dire bien roulées. C'était un échange classique. Elles étaient jeunes. Pour compenser, elles n'avaient point d'agenda électronique, elles étaient bien trop rapides. Les agendas électroniques nous feraient-ils vieillir ? En fait, seule la très grande vitesse semble arrêter le temps.

Comme pour éviter qu'Esther Sarah ne s'égarât dans les méandres de la méditation, aguiché, j'attendis le moment propice :

- Vous aimez le parfum ? interrompis-je, lui présentant un petit flacon.

La belle avait compris. La frivolité de ses paroles ne gâcherait pas plus longtemps sa beauté. Comparable à cette héroïne tragique aimée par Néron, de ses yeux, où l'apparition soudaine de la douceur avait révélé la timide tendresse, elle sembla me dire merci pour la fragrance, mais aussi pour l'attention jugée délicate que je lui avais prêtée au cours de ce trop court trajet entre Bruxelles et Paris.

Il y avait dans son regard, au plus profond de ses yeux, une réserve immense de gentillesse. À l'avenir, les hasards et les vents de la vie se montreraient favorables, Esther Sarah continuerait à réjouir les amateurs de jupons enjoués. Comme une jolie fleur fatale, dessinée par un poète, ce jour-là, le destin l'avait négligemment jetée dans mon champ étoilé, j'ai toujours aimé la gentillesse. Je venais de succomber à la beauté. Je les aime encore.

Le train arriva en retard. À défaut de devoir observer le protocole de la tendresse, tous les passagers furent invités à remplir un formulaire. Je fis un vœu. Je demandai encore une faveur au hasard : je voulais, un jour, revoir Esther Sarah, la recroiser, bientôt. Ce miracle se produirait à Paris, rue des Ravioli.

32

Féminine

Un autre TGV, un jour sans grève.

Le visage de Féminine était grâce, huile essentielle pour un massage infini.

Lorsque, pour la première fois, Féminine m'offrit sa joue gauche – innocemment –, elle avait immédiatement envoyé vers tous mes centres amoureux, - et Dieu sait s'ils étaient nombreux -, mille et trois messages.

Absolument maîtresse de soi, elle déroula une échelle de soie. *Dépêche-toi, je suis affamée*, me chuchota-t-elle.

Justement, puisque l'on vient d'évoquer le Tout-Puissant, une telle douceur ne pouvait-elle s'apprécier que dans un monde inhumain ? Était-elle divine, Féminine ? Diabolique ? Ou bien, Dieu avait-il dû, - une fois n'est pas coutume -, pactiser avec le Diable ? Quoi qu'il en fût, curieux, n'écoutant que mon devoir d'amoureux, je me précipitai sur la joue droite proposée par Féminine. Impatient.

Je n'osai imaginer les inépuisables réserves de chatteries que devait receler le corps proche, proche de la perfection, de la belle.

Incapable de résister plus longtemps à pareille invitation, porteur de babillards, je chuchotai instantanément à l'oreille de Féminine le petit poème de circonstance qui se composait automatiquement dans la partie encore physique de mon esprit (on ne peut pas demander à tous les hommes d'être des saints de glace, surtout au mois de mai lorsque l'on fait ce qu'il te plaît). (La poésie n'a peut-être rien à voir avec la sainteté, mais elle rapproche parfois les hommes et les femmes. C'est son côté divin.) Voici, en exclusivité, le petit billet chuchoté dans le train :

« Féminine, je veux effleurer de mes lèvres ta joue câline. Je devine des trésors infinis. Tu joues à cache-cache. Ce que tu caches en toi, bientôt tu me révéleras ? »

Ma hardiesse surprit Féminine.

Elle se dit qu'après avoir, pendant plusieurs mois, refusé le moindre petit morceau de baiser, elle s'était peut-être exposée, volontairement ou pas, à des développements compromettants. Les voyages sont propices au changement de comportement des femmes hésitantes.

Il convient de préciser cependant: complices de longue date, nous nous fleuretions depuis belle lurette. Certains jours, de mâtime à complices, nous ne cessions de nous écrire.

Alors, sans qu'elle sût pourquoi, la porte du wagon-lit loquetée, le contrôleur déjà passé, elle présenta son oreille aux tendres assauts de mes lèvres gourmandes. Délectation. Délicatement, de mes dents, je la débordai. Ma langue parcourut un à un les contours de l'organe, objet de ma convoitise. J'en appréciai la haute sensibilité. Mon instinct ne m'avait pas trompé.

À ce même moment je pris aussi l'initiative de caresser les cheveux noirs de celle qui avait jusque-là subtilement résisté à mes désirs. Des cheveux, ma main glissa vers l'autre pavillon secret de Féminine. Et, tout à coup, celle-ci décida qu'un jeu moins anecdotique devait remplacer celui des subtilités. Elle accepta le défi et me livra ses trésors, ceux qu'elle avait si longtemps jalousement protégés.

J'aimai lentement, follement, le corps voluptueux de Féminine dont j'avais attendu l'éphémère possession. Je n'avais, à ce jour, jamais rencontré une telle amabilité. Féminine le sentait. Elle était heureuse de se donner. Elle aussi avait été patiente. Le train se retenait de siffler.

Il n'est pas possible de rapporter ici, par les mots, ce plaisir suprême, alors même que mon amante réclamait d'autres caresses.

Après ce bonheur des corps, pour celle qui avait bien voulu m'aimer, je couchai sur le papier le second poème en prose que j'avais composé :

« Féminine, pour te voler un baiser, mes lèvres, impatientes, ont couru vers toi. C'est vers toi, Féminine, qu'à nouveau, ce soir, mes pensées s'envolent. Tu ne t'es pas échappée. Tu m'as révélé. Regards profonds, sourire enchanteur. Tu t'es blottie. Tu m'as offert l'agilité de ton corps. À chacun de tes gestes, je t'ai découverte, au-dedans de toi. Ta jolie tête, je la revois danser. J'entends encore ton rire délicieux. À toi mon cœur ! Course folle, il aime ta rencontre. Il est fou. Il comprend tout. »

Patiemment, gentiment, à petits pas, mon cœur sollicita celui de Féminine. Puis il le forlança. Il le supplia. Il n'y eut aucun cessez-de-flamme. J'usai du téléphone. J'abusai du courrier électronique. La féminitude de la belle me fut amoureusement révélée.

33

Ripoline

« Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue,
 Sur un banc de gazon mollement étendue »
 André Chénier

Ripoline m'avait été présentée aux grands magasins de La Samaritaine. De fait, c'est moi qui l'avais baptisée de ce prénom pittoresque. Pour moi, elle devint fontaine bienfaisante, nappe phréatique. Yeux bleus, cheveux courts, auburn, c'était ma seconde Audrey, sauf qu'elle n'était pas tête folle et que je pouvais lui parler. Le samedi, jour de foule, je trouvais le temps cependant, entre deux clients, de lui écrire des mini poèmes grâce auxquels je comptais bien récolter ses fruits défendus. Je voulais être accueilli dans le paradis de Ripoline, nymphe, elle me hantait. M'eût-elle cédé, jamais je n'aurais su m'éloigner, tout au plus me décaler, de quelques décasyllabes, afin que la distance continuât à nous rapprocher. Énée, sur ordre des dieux de l'Olympe avait quitté Didon. Moi, façon Ulysse, je ne les écouterai pas. Un peu de cire dans chacune de mes oreilles et la douleur du partir, la tentation du martyr amoureux de Ripoline s'évanouirait. Quoique je fis, me baigner dans les eaux du lac d'Oô, me promener dans ma forêt d'Ardenne, ou grimper, hors d'haleine, sur l'une des sept collines de Paris, Ripoline m'accompagnerait.

Au début de ma tentative de conquête, je passais mes fins de semaines à rêver : mes poésies allaient convaincre Ripoline d'accepter un rendez-vous, déjà inscrit dans l'agenda surbooké de la belle. Elle devait me donner ma chance, c'est moi qui, page à page, deviendrais son unique serviteur.

Mais, la semaine suivante, ma collègue de lundi, Eugénie, me rendait la plupart de mes petits papiers non brûlés, négligemment oubliés par Ripoline à l'heure de la sortie. Aveuglé par ma passion racinienne, je pensais : « c'est un oubli, bien pardonnable ». On sait aussi que les amoureux, transis ou presque, sont sourds aux arguments de la logique.

Un jour de canicule, le magasin était désert. Un désert sur la Terre ? Pas pour moi, car j'étais seul au monde avec Ripoline, je la contemplais, le sourire aux lèvres, le rire à pleines dents. Confortablement assis sur une tinoire de peinture, je pris tout mon temps pour composer un texte relativement court, en octosyllabes. Bien sûr, je n'oubliai pas le merveilleux. Qui sait, en cochant la case gagnante, je finirais peut-être par décrocher le premier prix, le miraculeux voyage de l'amour.

Privée de clients, Ripoline lut devant moi le conte aux huit pieds. Elle souriait. Pas ironique, gentille. Je buvais du petit lait. Elle poussa même la récompense jusqu'à penser me donner un baiser. Elle hésita cependant. Sur le nez ou sur la joue ? La joue eut sa préférence. Elle me mit donc en joue. Nouveau dilemme, quelle joue choisir ? Pour finir, son baiser faillit atterrir sur mes lèvres assoiffées de poète incapable de ne vivre qu'avec de l'eau fraîche. Il faillit seulement.

Nous en sommes restés là.

34

Frédéline

Par une belle journée du mois de mai, je découvris Frédéline. Elle était l'amie de Ripoline. À mon corps défendant, implorant pourtant, je n'étais pas devenu l'amant de Ripoline.

Dessinée au beau milieu de ses cheveux blond cendré, Frédéline était insouciant. Émerveillé par ses yeux bleu tonnerre de Dieu, comment aurais-je pu ne pas lui écrire ?

« De blonds cheveux, des yeux joli bleu, des lèvres nuages, comme un soleil dans le ciel. Frédéline est arrivée. Petit gâteau de charmes avec une cerise sur le dessus, je veux chanter ton sourire, ta vie déclosée, ton désir avoué de femme, tes caresses, ta tendresse. »

À ces mots, Frédéline, pourtant fine corneille, ne ressentit aucune joie.
Elle s'envola.

Aussitôt, optimiste impénitent, je me mis à chanter :

« Elle reviendra. Elle m'annoncera l'arrivée du printemps. J'aime son rire lorsqu'il s'envole, il frôle mes regards. Comme un chanteur qui n'a rien compris, j'attends le jour comme un retour »

- Je t'offre une soirée, une seule, - me lança-t-elle.

Je nous revois, après une séance animée au cinéma, descendre le Boulevard Saint-Michel, *bras dessus, bras dessous, joue contre joue, gais comme deux moineaux sur la même branche, gais comme deux écoliers le jour des vacances*. En bons compagnons, *nous n'en demanderions pas plus*. Souvenir unique.

35

Fugitive

*« Fugitive beauté,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! »*

Charles Baudelaire

Non loin de Fugitive, je m'arrêtai. Elle chantait. Dans la rue. Badaud, je ne voulais pas gêner l'artiste, je me tins à distance, j'occupai cependant une position stratégique.

Fugitive semblait y être née, dans la rue, Édith Piaf aux pieds nus. Pourtant, avec sa faucille d'or, jetée sur une ceinture de laine, perdue au milieu des joncs, ou dans le champ des étoiles montantes, elle me rappelait Jeanneton.

À la manière de Jeanneton donc, nulle sur maneton, pour accompagner son chant, Fugitive actionnait un orgue de Barbara. Au pied de l'instrument, un petit singe dansait. Près de sa sèbile en argile, une réplique miniature de *La Fable* du Greco. Cette couple d'objets non reproductible était posée sur le toit de l'orgue.

J'observai le petit tableau, flatté par la voix chaude, suave de Fugitive.

Quand elle eut fini ce qui paraissait devoir être sa dernière interprétation du jour, je m'approchai, je la saluai d'un discret mouvement de tête, d'un timide sourire, et, le singe ayant abandonné son tambourin et sa trompette d'eau sucrée, sans savoir quelle serait sa réponse, voire, sa simple réaction, j'invitai Fugitive à dîner pour le soir même. Elle accepta.

Longtemps nous parlâmes des vagues et de l'âme. Tiens ! cela sonne comme une chanson, on dirait.

Entre deux échanges, improvisant quelques notes, Fugitive répétait, comme pour me prévenir : « Je vais te faire une offre, mais sache que je ne me laisserai jamais attraper par un lutin. »

Énigme : étais-je un lutin ?

J'écoutai la proposition, je la devinai. Fugitive ne dévoila aucun secret.

Un matin, elle disparut de ma vie, *en chantant*. Comme elle était venue. *Encore un matin*. Avant qu'elle ne s'effaçât de ma mémoire, - pour toujours ? -, je retins un dernier son de voix, celui de Maurane sur son prélude.

Les jours passaient. Point d'appel. Elle n'avait rien promis.
Des matins pour rien ?

Inattendu, pire, inespéré, un poème me monta aux lèvres.

- Je n'en ferai rien, - me persuadai-je.

Agir ? Attendre la chance ?

J'entendais la voix cristalline de Barbara : « *Dîtes-le moi du bout des lèvres* ». Peut-être l'entendrait-elle du bout du cœur ?

Je ne pus tenir ma promesse à moi-même. Je récitai, rien que pour elle, mon poème, tout petit. Une femme au piano l'entendit. Je me rendis à sa suggestion. Je me fis chanteur de rue. Peu de temps après, Boulevard Saint-Germain, je vis passer, accompagnée de son air songeur, Fugitive, longue dame brune. Elle me reconnut. Pour quelques courts moments seulement je la kidnappai. Que c'est beau la vision de la vie affublé du chapeau du clown amoureux.

À une passante, à une femme, on ne doit prendre que ce qu'elle veut bien sacrifier. Je bénéficiai d'un second « À Dieu », non prévu. Ni par moi, ni par elle, programmé sur un grand ordinateur au nombre infini de Go.

Seconde rencontre, autre type. Fugitive garda ses nouveaux secrets, ceux qui avaient dû naître pendant sa fugue. Elle était femme. Elle eut un geste rare. Jusqu'au bout de la féminité. Alors le papier révéla la dernière image animée par le geste de Fugitive :

« Je t'avais perdue, chimère. Je t'ai retrouvée, timide sourire, colombe. Tes grands yeux noirs, ta main, tes doigts, ils se posent, furtivement, comme un petit oiseau, téméraire, un tantinet hésitant, sur ma nuque, au moment de l'adieu, et puis notre baiser. »

Je ne revis jamais Fugitive. Elle prit un train pour ailleurs. Jamais plus elle ne lira mes poèmes. Absente. Évanescence. Présente. Pas oubliée.

36
Illumine

Elle illuminait le musée. C'était un dimanche. Elle était venue de Lille en une heure.

Le simple fait d'être une femme conférait un pouvoir exorbitant à la nouvelle inconnue. En outre, elle semblait exercer, sur moi, un empire étrange : elle pouvait faire miroiter dans mes yeux les couleurs de l'arc-en-ciel.

Amandes sont tes yeux
Parfois ils sont bleus
Parfois couleur de braise.

J'aime tes lèvres
À croquer
Comme un bonbon coquelicot.

Douce est ta peau ébène, comme tes cheveux.
Tu es rose rouge
Je voudrais reproduire
Tes couleurs et le trait.

Tu es source et lumière
Je découvre,
Au fond de tes yeux
Mille et trois caractères.

Si j'étais peintre, pour déifier la femme, j'utiliserais l'infinie palette de Belle-tu-m'illumines. Je ferai son portrait.

Au musée, de notre bref tête-à-tête, à la croisée de Paris, naquit un souvenir : le Louvre aux mille et trois couleurs.

La peinture de la femme est une énigme, un trompe-l'œil, une photographie unique, une caresse, un regard médusé, une invitation, une danse, une souffrance, une délivrance. Le plus grand des bonheurs.

Aujourd'hui, j'éprouve la mélancolie de Baudelaire face aux femmes d'Alger, décrites et peintes par Delacroix, *ces femmes juives les plus piquantes du monde et d'une beauté charmante*.

37 Jacobine

« Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides, cède sans coup férir aux rudesses du sort »

Alfred de Vigny

J'ai toujours aimé l'Histoire. Par un heureux hasard que j'affectionnai particulièrement, je vis passer dans les couloirs de la Sorbonne vénérable une jolie brune, cheveux courts. Je pensai : elle est nouvelle. Pourvu qu'elle ne soit pas déplacée, j'en serais très affecté.

Voyant mon émoi, l'un de mes camarades, bon petit prince amusé me souffla : « cette irrésistible enseignante à l'air candide, vêtue d'un élégant tailleur de lin blanc qui la moule si bien, se prénomme Jacobine. Elle donnera cette année un cours magistral. En moi, une révolution se produisit. Je partis je ne sais où, au quart de tour. Mon cœur tenta une révolte pour me calmer : « tu ne pourras pas, dès Vendémiaire, récolter les fruits de cette passion instantanée qui vient de débarquer. » Palpitant, je dis à mon cœur de surveiller sa propre révolution. Pour mieux me pendre, je courus aussitôt m'inscrire au cours de Jacobine. Chanceux, chancelant, je bénéficiai d'une inscription.

Effectivement, Jacobine était professeure d'histoire, spécialiste de la Révolution Française. Beauté à couper le souffle, elle détournait bien des regards. Elle

me rappelait Grignotemine, ma brune. La belle allait muter rapidement pour se transformer en carrousel, biplace, mon manège à moi. Ou, peut-être serait-ce moi qui deviendrais son intrigue.

Le bicentenaire approchait. J'avais prévu tout un programme de lecture. Des rééditions de livres rares, écrits par de grands spécialistes de cette période mouvementée étaient à nouveau disponibles.

Dès la première leçon, Jacobine s'exprima avec esprit. Elle possédait deux sortes d'humour : le noir et le rouge. Elle débuta par une homélie, - car l'on pouvait qualifier son allocution de véritable harangue religieuse, comme un poisson que l'on sort de sa boîte de conserve. Elle fit un discours sur le bonnet phrygien. Au bout d'un quart d'heure, elle se coiffa d'un ravissant modèle du couvre-chef de la liberté. Elle avait apporté cet accessoire histoire de joindre révolutionnairement le geste à la parole. Elle était magnifique ! Imaginez madame Récamier portant la célèbre coiffe. J'hallucinai en imaginant ses seins libérateurs, libérés sur la toile. Je fis le signe de la Croix.

Même si j'écoutais notre bavolette de charme d'une oreille distraite, je ne perdais rien de son mouvement de lèvres.

Jacobine avait trente ans. Bien qu'elle fût assez extrémiste dans les idées qu'elle professait, elle n'en apparaissait pas moins totalement radieuse. Je cessai un moment de prendre des notes pour mieux l'admirer. Je la dessinai. Je la croquai en Esmeralda. Je me dis aussi : « si, jamais, demain, elle traitait de contes gothiques, ou de Notre-Dame de Paris, je suis sûr qu'elle serait tout aussi rayonnante.

Jacobine était une excellente professeuse, elle n'en était pas moins femme. Elle l'était d'autant plus. Elle finit par remarquer l'intérêt qu'elle suscitait. Le mot intérêt est d'ailleurs assez faible pour rendre l'insistance des regards que je lui décochais, malgré moi en permanence, depuis le premier rang. Éternel étudiant, j'entraî dans ma vingt-neuvième année.

Partiel. Je mis un point d'honneur à rendre la meilleure copie possible. J'essayai de prouver mes qualités d'écoute, au moins égales à mon acuité visuelle corrigée, orientée. Je trouvai aussi le temps d'illustrer mon travail d'une façon inhabituelle. Je me voulais discret, bien sûr, je frôlai l'ésotérisme. Je joignis donc à mon devoir, un hors-texte, sorte de longue annexe, en fait, un poème plutôt inédit à mes sens. Il y avait de quoi faire tourner la tête à toute femme, même épanouie, surtout épanouie. Du moins, j'aimai à le croire. Bien entendu, j'utilisai le « tu », non pas intime, mais citoyen, celui des Temps Modernes. Comme un perturbateur, deux cents ans après, du mât de la Montagne, lors de mon apostrophe, je bousculai un certain nombre de lois et de règles :

‘Le jardin que je veux cultiver désormais, Citoyenne, c'est celui de ton cœur. J'y ai déjà cueilli, à ton insu quelques fleurs. Ton parfum de femme, que j'aime et qui m'aime, ne me quitte plus (était-ce de l'audace ? – me questionnai-je), il me tourne la tête (de l'audace, encore de l'audace ?? – m'inquiétai-je). Je veux, chaque jour, chaque nuit, avec toi, découvrir mille et trois couleurs de la révolution que tu fomentes au fond de tes yeux. Depuis quelques semaines, en secret, je suis près de toi, je respire grâce à toi. Tu es La Lumière, un siècle à toi seule. Ton esprit, ton souffle libèrent mon énergie. Aujourd'hui, j'ai compris l'insensé de la vie. Je ne suis venu sur cette Terre, tu le sais maintenant, que pour te rencontrer. J'ai aperçu une faucille d'or dans tes yeux. Cela m'a rendu complètement marteau. La Révolution, un jour, prochain, je la partagerai avec toi. J'attends Je veux J'espère ton désir, ta flamme, ton corps (de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ??? – conclus-je in petto, conscient de mon ridicule, au bord d'un déluge de larmes.)

Je me dis qu'une telle adresse en direction de Jacobine, peut-être une maladresse, était tout de même osée. À la lecture de cet addendum, Jacobine serait-elle surprise ? Elle trouverait probablement mon empressement dithyrambique. Je me demandai si elle allait supporter l'audace littéraire dantesque popularisée par Danton. Je découvris plus tard que, réfugiée dans sa citadelle intérieure, elle avait approuvé. Elle fut intriguée, flattée, charmée, révolutionnée, et finalement embrigadée – me confierait-elle. Mais, avant cet aveu, rien ne transparut, elle distribua les copies en silence. Elle omit la mienne, façon à elle de me rendre la monnaie de ma pièce

de théâtre de boulevard ? Ma feuille d'automne, elle me la remettrait sans note chiffrée lors d'un dîner aux chandelles qu'elle organisa, chez elle, et auquel elle me convia par un petit billet à la Beaumarchais déposé avec ma copie, dans mon casier étudiant, au soir de la remise.

Au cours du repas, ponctué de chants contestataires inspirés des plus belles chansons de Fugitive et de Georges Brassens, sans coup férir, inspiré par la Croix d'Eugène, Jacobine coiffa son bonnet phrygien, abaissa sa robe de voile, chemise légère, jusqu'au-dessous de ses seins magnifiques et se mit à déclamer :

'Mon Amour, Ma vie, J'ai tant de choses à te dire, à te faire découvrir, à t'avouer. J'ouvrirai pour toi tous les livres de ma révolution, ceux de mon enfance, mes livres d'images. J'écrirai, pour toi, des milliers de poèmes. Si ce monde ne peut laisser grandir notre amour, vers les étoiles, j'enverrai des messages galactiques. Je créerai pour nous une voie lactée bio'

Après une dernière déclaration des droits de la femme, Jacobine rendit son tablier. Elle l'avait jusque-là conservé pour couvrir sa robe légère, déjà décrite, et protéger les formes délicieuses de son bas-ventre que je distinguais. Elle pendit son devantier au crochet de la radio, puis, à mon cou elle s'attacha. Nous fîmes dans nos cœurs une révolution sœur, une révolution de plus. Elle durerait au moins mille et trois ans. Nous rêvâmes d'avoir beaucoup d'enfants à qui nous apprendrions à danser la carmagnole.

J'avais eu raison d'écouter Napoléon : « Sachez oser ! »

38

Libertine

Elle courait dans les bois pendant que le loup n'y était pas. De sa vie, elle n'était pas embarrassée, comme l'air de ne pas y toucher, elle était libre. Il la rattrapa. Qui-il ? Pas le loup, puisqu'il n'y était pas. Oui, mais alors, qui-il ? Un admirateur,

je suppose. Devinez qui ? Elle s'arrêta, me regarda, d'un air amusé, sans mot dire, sans parole sortir. Je dus improviser :

- Je voulais simplement connaître votre prénom.
- J'adore mon prénom, répliqua-t-elle.
- Mais encore ?
- Je ne porte pas de collier.
- Oui, votre chevelure est une parure qui vaut amplement capture.

Elle ne répondit pas.

Moi, j'adorais son allure, libertaire, provocante avec beaucoup d'élégance. Elle était attirante. Une invitation à la danse ? Un petit tourbillon de faveurs ? Ma libertaire fit un clin d'œil. Puis, comme dans un dessin de Walt Disney, elle m'emporta dans un grand tourbillon, ingénu, fou en criant : « Je me nomme Libertine ».

Ce premier tourbillon dura quelques jours. Libertine s'éloignait à la vitesse des tempêtes de Shakespeare. Mais elle revenait bien vite. Elle conservait indépendance et vibration. Cela me ravissait. Les femmes libres déclenchent toujours un trouble. C'était d'abord agitation légère, frémissement. Puis elle donnait une nouvelle impulsion à son corps. Elle frissonnait, se découvrait, flottait, naviguait. Elle envoyait des ondes amoureuses. Enfin, comme une houle forte elle m'entraînait, me faisait chavirer, stoppait mon élan. Elle devenait turbulente, elle frétillait. Elle m'initiait comme amant.

La dernière bourrasque essuyée, elle me fit un ultime clin d'œil, elle me confia son secret :

Je vais courir seule dans les bois pendant que le loup n'y est pas : je suis nymphe, je suis la cousine d'Adrénaline.

J'avais soif, je penchai alors mon front vers l'eau.

39

Logistine

Logistine aimait les mathématiques, la physique, l'astrophysique, les nombres et leur magie, le mouvement des électrons, la danse des planètes. Et l'infini. Elle aimait le jeu, l'amour, le hasard. Elle avait calculé des milliers de probabilités : quand rencontrerai-je un prince, charmant ? Il m'aimera ? je l'aimerai ? Nous nous marierons ? Aurons-nous beaucoup de filles ? Quelques garçons ?

Outre leur incontestable valeur scientifique, les probabilités pouvaient par ailleurs, selon Logistine, rendre plus facile la compréhension d'une partie de la théorie du rêve. Tous ses calculs n'étaient pas seulement intéressés. Ils étaient intéressants.

Chaque fois qu'elle lui rendait visite, sa cousine, Alcine, était enchantée à la vue de tous ces nombres. Ils étaient inscrits, d'une belle écriture, sur un grand tableau noir où Logistine résolvait des milliers d'équations à plusieurs inconnus, ses prétendants imaginés.

Enfin, ses calculs aboutirent chez son voisin le soir où elle osa frapper à sa porte. Sa chandelle n'était pas morte, peut-être un peu vacillante.

Le voisin en question s'était montré sous un jour conteur, à fable, il lui avait offert à dîner : pâtes italiennes, Veuve Cliquot rosé. C'était le seul plat qu'il savait préparer.

Le dit voisin était également attiré par les nombres, surtout le nombre pi qui lui permettait de tourner en rond. Mais sa motivation la plus forte devint sa voisine, si l'on peut assimiler une jolie jeune femme à lunettes à une motivation. On peut tout au moins l'y associer. Logistine lui fit part de ses recherches.

Soudain, par plaisanterie, pensa-t-elle d'abord, il lui proposa de devenir son prince charmant. Comme dans un film américain, - pardonnons ce cliché au narrateur -, il défit le chignon de Logistine et lui retira ses lunettes.

Après avoir réalisé tant de calculs, elle voulut vérifier un point virtuel. Ouf ! elle se trouvait mathématiquement disponible. Dans sa longue course aux étoiles, facilitée par son grand tableau noir, elle se devait de faire une pause, dans les bras d'une personne pas comme elle. Ils jouirent donc de cette pause ensemble.

C'est ainsi que la mathématicienne passionnée de probabilités devint la complice amoureuse de son voisin. Ah ! oui, j'oubliais, où avais-je la tête, son voisin, c'était moi. J'habitais la mansarde déjà mentionnée, rue des Ravioli, où je cachais toujours mes trésors, sous mon matelas, dans un bas de laine bleue. Pour mon petit-déjeuner, je prenais, encore et toujours, un café noir et deux croissants, à la brasserie des Halles. Il me tardait d'y inviter, un matin de son choix, Logistine.

Lors de ce premier soir, nous échangeâmes des politesses, des amabilités, des baisers innocents. Puis, la nuit venue, nos corps, rapprochés à leur insu, ne formèrent plus qu'un seul ensemble. La mathématicienne passionnée de l'amour devint chaque soir mon invitée à dîner, énigmatique. Elle devint une maîtresse passionnante. Elle m'enseignait les paradoxes de l'amour.

Chaque matin, après m'avoir quitté, mais seulement pour la journée, elle me proposait un lot de propositions amoureuses et contradictoires à résoudre. Elle glissait sous ma porte un petit papier-exposant qui me présentait ses problèmes, ses espérances, ses doutes au quotidien. En échange, je lui faisais parvenir, sur un autre petit papier, le menu dégustation du soir même. Précisons que, pour éviter toute monotonie, toujours préjudiciable si elle vient à s'installer entre deux êtres qui aiment la vie pour ce qu'elle offre de diversité, cuisinier en herbe, j'avais progressivement élargi la gamme de mes recettes culinaires réussies.

Avant d'évoquer les paradoxes de l'amour, au cours de la nuit, elle serait folle, nous avions parfois recours à la fonction logarithme pour résoudre l'équation de nos rapports, à chaque instant plus exponentiels. En effet, le nombre et le rythme de nos corrélations augmentaient de façon notable. Logistine m'abreuvait de problèmes indéchiffrables, me gavait d'un nombre astronomique de baisers. Par symétrie et réciprocité mathématique, je lui rendais le même nombre de baisers

exaltés. Je poussais alors notre identité remarquable jusqu'au lyrisme et bombardait ma mathématicienne préférée d'un nombre de poèmes énigmatiques égal à celui des singularités proposées.

Un matin, au lieu du paradoxe de l'aube, je reçus un message émouvant de ma compagne redevenue ma voisine. Avait-elle épuisé toutes les contradictions ? Non pas. Elle m'envoyait simplement une déclaration d'amitié amoureuse. Je suspectai l'imminence d'une pause relationnelle. Cependant, petite consolation, l'ambiguïté des sentiments exprimés par Logistine alimentait déjà un nouveau désir commun : poursuivre pour longtemps nos correspondances physiques au travers de cours particuliers réguliers, bien au-delà des barrières, des contingences, que la société ne manquerait pas, un jour, de nous imposer. C'était une forme d'amour libre que j'acceptai avec empressement.

À propos de pause bien méritée avec les vieux chiffres, un nouveau millénaire allait commencer. J'aimais toujours les magnifiques bizarreries de Logistine. Devenue ma Rosine, dans un conte moderne, je lui faisais tenir un message sous un format d'échange graphique: grâce à mon ami Steve, sur une musique rossinienne et les paroles Figaro-ci-Figaro-là, un papillon rouge passion indécis virevoltait, un autre, tout aussi animé, le poursuivait. Pour le faire blanchir d'émotion, le second lui lançait des flèches aux pointes en forme de cœur. Logistine cliqua deux fois sur le GIF, l'application '*Demandez la dernière édition*' s'ouvrit sans mot de passe. À la page *Figaro Littéraire*, elle put lire :

Pour achever un siècle et un millénaire, je t'adresse un petit sms.

Tant pis pour toi, il te faudra, une fois encore supporter mon bavardage.

Voici poindre le doux feu qui se consume en moi pour toi ce matin :

Bien sûr que j'ai rougi en découvrant ton message.
Bien sûr que déjà des milliers d'images m'assaillent.
Je relis tes mots. Bien sûr que je t'écrirai toujours.

C'est ainsi. Encore aujourd'hui, j'écris souvent à Logistine. Selon toute probabilité, nous nous poursuivrons longtemps. Je crois savoir qu'elle ne m'oublie pas. Simplement, elle prépare un doctorat sur la probabilité d'épouser un voisin-avenir. Or, l'avenir dure longtemps, c'est comme l'éternité. Alors, gageons que Logistine ne fera pas languir à coups de calculs logarithmiques son voisin-moi.

40

Christine

Ou l'amour par Sms



« *Qu'il est difficile d'aimer...* : paroles et musique écrites en la Belle Province 🎵 »

« *S'il suffisait d'aimer...* : paroles de l'apôtre Jacques, musique de Saint Jean Chrysostome ? 🎵 ...

« Aimer à perdre la raison... : cette idée est née en Aragon 🎵 ...

« Impossibles *amours* : à l'impossible nous sommes tous tenus 🎵 »



« Cette deuxième partie s'achève bientôt. Méditation de Thaïs ?

Elle ne serait pas complète sans l'histoire de Christine.

Bien qu'un observateur superficiel ne décèlerait pas en ce couple les émotions contenues mais réciproques, c'est une histoire peu commune. Voilà comment tout se déroula... Ne soyez pas surpris, gentils spectateurs, cette relation que je vais vous décrire, bien que numérique, prouvera sa solidité au fil des lignes téléphonées ou internetisées. Elle grandit sans contrainte. C'est étonnant comme on peut aimer sans oser le trop crier. La femme ici courtisée garde sa pudeur par devers la soie qui couvre son corps. Elle réagit par touches, elle produit des demi-tons agréables, jamais aguichants, non provocants, enivrants seulement, comme après l'absorption

d'un certain nombre de flûtes de champagne. Ce jeu, installé dans nos têtes sans console, je le nomme Le jeu des touchettes. Il est ma consolation. Onc ne voulus blesser Christine, je la désire cependant. Donc, voici le récit de notre aventure à peine murmurée. Ah ! oui, avant de commencer, voici la définition de l'amour que Christine et moi partageons. Nous la devons à Teilhard du Chardin :

« L'amour est la plus universelle, la plus formidable, la plus mystérieuse des énergies cosmiques »

Pendant notre phase initiale, époque idéale, Christine et moi, nous échangeâmes un grand nombre de lettres, en veux-tu, en voilà. Surgissant de nulle part, portées par une aigle blanche, chaque jour du service des courts-métrages, nos dépêches nous tenaient en alerte affective. En fait, je courtais Christine à coups de sms. J'aimais la noblesse de ses réponses.

Durant cette période de ma vie, la solitude semblait devoir ne jamais finir. Chose qu'il ne faut absolument pas faire, je m'apitoyai sur mon sort, enfin, pas longtemps, - je suis un optimiste invétéré, sans recours à l'alcool -, je maudissais celui que m'avait jeté, dès le berceau, la fée Carabosse : *« Jamais, tu ne trouveras âme sœur ! »* m'avait-elle crié.

Deux barres parallèles, à la croisée de ma fenêtre close sous les toits, en étaient la parfaite illustration. Pour comble d'infortune, alors qu'un grenier m'eût parfaitement convenu, j'en fus réduit à attendre un miracle à l'intérieur d'un cagibi fourré au fond d'une mansarde, pauvre galetas. Ça n'était pas un confortable trou de hobbit. Ma dame et moi, nous ne pourrions jamais nous rejoindre. Je décidai de confier mon âme en peine à Tante Jacqueline, ma belle marraine en Ardennes. Bonne fée, bonne mère, elle atténua le sortilège : *« À défaut de sœur, tu rencontreras des âmes cousines, germaines, proches, éloignées... »*

1

À la recherche du premier baiser

Par une journée lumineuse, Christine m'apparut comme l'une de mes cousines éloignées. Je les voulais proches. Annoncées tantôt par Tantine, silencieusement, on leur signalait mon appel par un cri (modéré) d'alarme, l'une d'elles allait-elle me rejoindre ?

Christine, presque ma Tine, entra dans ma vie avec pudeur, pétulance. Les deux attitudes sont compatibles. À ce jour, je ne l'ai revue qu'une fois. Mais, dès que nous eûmes entrechoqué nos flûtes, je sus qu'entre nous, ce serait pour longtemps. Une sorte d'énergie durable nous unissait.

Le temps, - celui du Ciel -, venait tout juste de s'accrocher à la barre fixe du Soleil. J'en profitai pour faire quelques exercices. Christine semblait toute quiétude, ce qui ne l'empêcha pas de m'attraper au vol, comme on fait d'une mouche importune une prisonnière. Avec mes mots, - bien souvent je n'ai qu'eux -, je l'avais étourdie. Elle ne fut pas rancunière. En retour, elle m'offrit l'un des rayons du Soleil du jour, elle fit merveille. Depuis ses yeux noirs et doux, et tout et tout, elle se projeta sur moi. Je n'avais plus qu'à me taire, Christine devint une amante rêvée ... Elle me prit tout d'abord par le bras, je ne sais trop comment. Soudain, parce que c'était elle, attaché, je devins sa prise. Alors que j'attendais sa main, elle saisit ma taille. Mes reins s'en souviennent encore. C'est ainsi qu'elle fit renaître la vraie vie dans mon univers assombri :

Il faut que tu viennes. Il ne faut pas que tu t'en ailles. J'aime ta caresse. Je la trouve toujours dans ton regard. Dis-moi qu'un jour tu m'inviteras là-bas, où tu veux, au fond de tes yeux, puis sur tes lèvres roses. Oui, il faut que l'on ose, toi et moi, un premier baiser.

Le matin suivant, je lui sonnai matines en vers mêlés, j'essayai d'éviter le méli-mélo. Contre toute attente, je reçus une réponse par retour. Je m'empressai auprès d'elle :

Ce matin, mon premier rayon de soleil, mon doux réveil, ce fut toi Christine. J'ai reçu ton câlin, avec, en guise de signature, un cœur. Y'avait même un baiser émoji iPhone, envolée divine. Voilà ce que c'est que d'aimer. Entends-tu mon cœur en sourdine ? C'est toi qui le fais s'affoler. Tu es comptine. Dis, c'est quand notre premier baiser sur les lèvres, sur la bouche, comme disent les enfants en s'esclaffant ?

Les jours passèrent. Ne voyant rien venir de ma chagrine, n'y tenant plus, je finis par lui faire tenir un sonnet compact :

Sur cette photo, Tu es ravissante, Chut ! Un ange me hante, Il passe là-haut ... Je contemple ta bouche ... On dirait que tu vas me dire ... Oui, oui ! Ou pire ... Tu touches mon cœur avec un petit bonheur. Pour moi, tu vas l'inventer ? Eh ! quoi ? J'attends encore mon premier baiser.

Toujours rien de rien. Nouveau sonnet photogénique :

J'aime tes photographies. Tu les sèmes à l'envie. J'aime ton visage. Et quand j'aime, je ne suis pas sage. Alors, Christine, Sois mon ange, imagine, un jour, je te volerai un baiser, tu me le donneras... Et voilà.

2

Les vacances de Christine

Tu pars en vacances ? Tu pars où ?
 Pour moi, ce sera nostalgie, vide, vacance, vide-grenier,
 Dans lequel j'ai déjà caché plein de souvenirs.
 Pendant ton absence, surtout oublie tout, sauf moi, seul sous mon toit.
 Eh ! Attends, il y a un train en partance ...
 Tu vas sur la plateforme 9 ³/₄, Gare de King Cross.
 Tu ne peux pas ne pas la voir, pars, pars ...
 C'est chouette ! On se retrouve là-bas ? Tu ne peux pas me manquer !
 Je suis tombé sur la tête. J'ai une petite bosse. Aller branle-bas !

J'emporterai une baguette magique toute neuve. Nous volerons jusqu'à Moulin-sart, nous irons voir Le Capitaine Haddock, Tintin, Milou.
Bientôt, à nouveau, je te dirai : Bonjour !

3

Retour de vacances

Christine était de retour. Je me dis : « Comment l'accueillir ? » Choisir une ritournelle. Enfant, je chantais Mouloudji. Je repérai le microphone de mon iPhone puis j'enregistrai un couplet :

*Enfant, je chantais Mouloudji
« Un jour, tu verras, on se rencontrera,
Quelque part, n'importe où, guidés par le hasard,
Nous nous regarderons et nous nous sourirons,
Et, la main dans la main, par les rues nous irons. »*

Un jour toi et moi, on s'est rencontrés, téléguidés par le hasard, nous avons franchi la première étape, si ce n'est un cap. Mille milliards de mille et trois sabords, ça, ça vaut de l'or. Comme dans la chanson, tu es mon p'tit coquelicot, C'est tout joli, C'est tout beau. Promenons-nous dans les bois, toi et moi. Profitons-en. Prenons le temps, je te donnerai le mien, tu m'offriras un petit rien du tien, car on s'est trouvés, on n'a pas le droit de ne pas semer, des « il était une fois ... »

4

Comptine

Christine est une comptine à elle seule. Ses mots, je les écoute avant de m'endormir. Parfois je crois que c'est elle qui me les lit, toutes ces histoires pour du rire ou pour des larmes, des petites aventures. Bon augure, je rêve de les vivre à toute allure avec Christine à l'envol.

5

Envol lyrique

« Christine, je t'envoie mes pensées, comme des fleurs qui prendraient la direction de ton cœur. Elles ont poussé dans mon pré au grand bonheur, à l'envi, dans le préau de mon école. Depuis longtemps elles te sont destinées, elles sont tes couleurs de la vie, pour toi mon aimée. Je ne veux pas te perdre dans les airs, seulement me perdre dans tes pensées. Chut ! On décolle tantôt. J'en profite pour oser une prose.

« Christine, voici un petit poème, pour te dire je t'aime, pas forcément en sourdine. Tes messages, doux massages, chantent comme Racine. Ils cousinent mon âme. Tu files ta laine, on dirait du Verlaine. À tue-tête je voudrais te chanter, et finalement te l'avouer, c'est toi qui me fascines »

Je continue avec quatre quatrains accolés :

Christine,
Comme Toi,
Parfois,
J'écoute en sourdine

Je voudrais tout comprendre,
Toutes les gouttes,
Je les ajoute,
Un jour, je voudrais passer te prendre,

On ferait un petit tour,
S'apprendre,
Dans un pays où il y a de l'amour,
À revendre

Dans tes yeux,
 Nous deux,
 Christine,
 Je nous devine, adieu sourdine.

Je te poursuis, en cinq tercets:

Christine, tu es fleur
 Je te porte en moi, surmoi,
 À ma boutonnière.

Tendre est ton cœur.
 Dans ma vie, parfois,
 Tu es apparition, saisonnière.

Alors mon âme s'éveille
 Mon esprit s'agite
 Vite

Dis, tu reviendras, dis ?
 Un jour, une nuit
 Sans bruit

Alors, en secret
 Je t'aimerai,
 Oui, en secret.

6

Un jour à Roissy

Christine, tu sais quoi ? Je me souviens de toi, en capeline, à Roissy, sans bruit, là-bas, ton bras, il m'enlace, tu me fais grâce, il t'en souvient ? De joie je frissonnais. Déjà j'aurais voulu être à toi. Depuis, chaque jour, sur une feuille d'arbre, mes lignes

décollent, puis elles s'alignent et elles s'envolent. Pendant que tu sommeilles, sur mes lèvres elles murmurent à ton oreille, comme un autre je t'aime. Je les sème à l'infini, un jour de soleil, comme un réveil, sur cette piste où je m'envole, à Roissy.

7

Christine et moi

« Souvent, Christine et moi, on joue à toi et moi, j'écoute ses questions, elle entend mes réponses, dans le vent, parce que le vent, personne ne l'attrape, on ne peut le sauvegarder, il n'a pas le temps.

« Avec un p'tit émoi, Christine et moi, on badine, un p'tit peu, à qui mieux mieux, juste parce que tous les deux, de la vie, on est amoureux.

« Christine, je te veux libre, je t'aime mâtine, dans le vent, à toi, si tu le peux, d'aimer ma vie, de temps en temps ... sinon tant pis ... »

8

Jusqu'à plus soif

« Un jour, à la campagne, dans un verre en cristal de Sèvres, sur tes lèvres, je boirai des bulles. J'en choisirai une. Je m'y réfugierai. Pour qu'ils ne soient plus nuls, tu seras la compagne de mes jours. Nous boirons une couple de bouteilles.

« Christine, belle âme, crois m'en, la vie est aussi un croissant, chaud, à déguster dès le potron-jacquet, avec une amie, une amante de la vie. Avec un café. Comme moi, toi tu es triste, parfois. Oui, on ne peut pas tout oublier. Mais, ne trouves-tu pas, il est bon de vivre. C'est parce que j'ai croisé ton sourire, ce joli rideau noir, que j'aime t'écrire. Derrière ce voile mystérieux, chaque soir, un avion s'envole dans tes yeux. J'essaie de l'apercevoir, de partir avec toi, ne pas te décevoir. Je vois des lueurs. Je te parle depuis mon cœur. Tu te méfies. Tu as raison. Mais la raison, moi je m'en méfie. Carpe Diem. Ne serait-ce que pendant quelques secondes. Ce serait notre conte, un verre de champagne, à deux, et même deux, et des vers pour toi,

des coupes et des couplets, et la tendresse pour caresse, et ton âme, et mon âme, déjà amies, elles deviennent amantes. Voilà, je ne veux rien te voler, si ce n'est un baiser. Mes mots t'expriment. Je te les sème. Ma seule amie est la poésie. En peu de mots elle fleurit. Toi, tu es Amour. Méfie-toi, je suis avide, affamé, cupide de baisers, de tes étreintes, rêvées. Je veux faire voler mes doigts dans tes cheveux, effleurer tes lèvres, t'effeuiller toute entière. »

9

Poème allongé comme un café

Sonnets, Contes de fées, Sonnez-les, les mâtines !

À Christine,
Grâce à Dieu retrouvée,

Je me disais, Ah ! Si Christine m'envoyait un petit message, rien qu'un petit mot, tout changerait, j'aurais un matin tout neuf.

Alors, le Soleil parut à sa fenêtre, Christine m'envoya un billet, un baiser sucré, sur le bord d'une tasse remplie de café noir, la couleur de ses yeux.

Une nuit de printemps, nous avions faim. Nue, elle me régala, son fruit ne m'était plus défendu.

Au réveil, je murmurais à son oreille : « *pour nous ce matin, pour toi ces fleurs* »

« C'est folie douce que notre chant. Pourquoi tous ces mots-là ? Ils se bousculent, Ils volent jusqu'à ta bouche, Tu les effleures, Et la réponse est dans tes yeux, Donne-moi les cieus, Rien qu'une nuit, Sur ta couche ouverte, Notre matin sera gagnant, Comme le mistral de la chanson, Je t'ai rencontrée, Je ne veux pas te perdre, Je veux te faire quitter ta tristesse même si elle est jolie. Dans ma vie, Chaque jour, Tu pénètres un peu plus, J'en fais mon recueil.

« Si en toi, tu ne peux m'accueillir, à tes pieds je dormirai, avec des baisers inventés pour toi je les taquinerai, avec mes doigts je jouerai, avec mes mains je les chaufferai, reviens ma bergeronnette, que je te conte fleurette, ne reste pas muette, donne-nous le printemps, souris-moi, pardonne-moi, moi le vent, je vais t'aimer, comme la nuit. »

10

Voilà,

« Voilà, Cela me reprend, Christine, J'ai besoin de t'écrire, Oui, t'écrire ... Tout de suite, dès matines, un poème ... Une suite de je t'aime ... Je sais, tu ne veux pas, Alors, jouons à la brisque, Sur l'une de tes manches, je serai ton galon, Sur l'une de tes joues, je pourrais devenir ton galant. De ce pas, Je vais t'écrire tout un jour, Et, La nuit venue, Je te rêverai à mes côtés, nue »

« Voilà, je ne lui enverrai pas mon poème, elle serait fâchée, ma Christine, ne sois pas si bête aurait chanté Françoise Hardy, moi je te poétise, et puisqu'il faut que je le dise, ne sois pas si dure, toi non plus tu n'en es pas sûre. Parce que je sème tes grains de beauté dans l'argile de ma vie, je vais garder mes mots ici. »

« Oups ! Sans crier gare, ma poésie s'est envolée, vers toi, c'est ouf !

Tant pis, Christine, tu connaîtras mon cœur au cœur de la nuit, tu le connais déjà, demain, tu seras mon bonheur du jour, ce joli meuble inventé au siècle des bougies pour épouser le corps des femmes. Voilà ! »

11

Il était une fois un amoureux

« Interrogateur, ton regard me pénètre, il m'invite à ta fenêtre, regard d'une fleur. De-ci, de-là, épanouie, discrète, à travers ton sourire enjôleur, tu m'éblouis. Tu me caresses ... »

12

Épilogue bancal

Chez certains, l'amour est un puissant affect. Il fournit au propriétaire du cœur une quantité d'énergie inépuisable mais aucune réponse sur sa capacité à trouver l'âme sœur. C'est un phénomène incroyable, toutes les sources d'énergie finissent par se tarir. Mais, paradoxalement, un amour peut s'arrêter, soit parce qu'il a été consommé, surconsommé, soit parce qu'il ne l'a pas été. Les lois de la physique amoureuse peuvent bien sûr influencer le débat soutenu avant les ébats, par les deux amants, intérieurement ou l'un vers l'autre. On croit pouvoir s'aimer pour la vie, mais on a trop attendu. Pas accompli, même pas à complies, malgré l'été ? Pas du tout ? Croyez-vous que je sois jaloux ? À nouveau 'Pas du tout'. Un amour peut se poursuivre, des décennies durant. Il se consume à pas de loup ou à petit feu dans l'âtre des hivers. Jamais il n'abdique. Il suffit de se rappeler Madame de Rênal, Madame Arnoux.

Quant à moi, je trouvai notre amour sous-consommé.

Et voilà, tout à coup, plus de sms.

Alors je repris l'initiative.

Christine était prêtresse en séduction. Je me confessai sur cour :

« Ce matin, comme tous les matins, en chantant, j'ai longuement regardé tes photographies, c'est un don, un désir de toi. »

Sa réponse fut immédiate. Elle me fusilla d'un sourire jusqu'ici farouchement gardé dans son arsenal privé. Nouvelle attaque.

Cette simple image allait me fasciner à haut degré. À la hussarde, je me précipitai vers *À tout lire*, la librairie que j'aimais entre toutes, pour sa grande liberté de pensée et sa haute culture. Sans délais, je devais me procurer *La chambre claire* de Roland Barthes. Je savais pouvoir trouver dans ce livre une explication. Elle apaiserait mon excitation. Je jouais avec les mots. Je voulais relativiser. Pour cette rencontre du troisième type, j'étais dans un état second, c'était comme si tout

recommençait, je rentrais dans la quatrième dimension. Le cinquième élément rôdait, il m'attendait. Vite, la sixième symphonie de Beethoven ! À nous le septième ciel ! Je m'arrête là, ou je vous envoie la note ultime ?

Je visualisai à nouveau la photographie que Christine venait de m'envoyer, telle qu'en elle-même, rare profondeur, intensité introuvable ailleurs, plaisir augmenté. J'espérai caresser son âme. Son image montrait la puissance amoureuse d'un ciel. Je la dévore depuis qu'elle est exposée sur notre compte commun *C'est-Ki-toi* ? Et mon désir d'amour n'a de cesse. Je redécouvre l'incroyable beauté exprimée par la femme, je suis tout simplement fasciné par la prédatrice, délire silencieux, je suis son butin, qu'elle me butine. Pendant de longs moments, je restai émerveillé, cloué à son bon vouloir. Christine posta une seconde photo. Magnétisme sensuel. Elle en use à son insu, mélange de féminité fragile et de pouvoir sensuel. Dans ma tête, en sourdine, ton joli prénom je répète. Christine, J'aime mon obsession. Imagine ... Je viens vers Toi et Toi, à l'envie tu me souris.

Christine et moi, nous échangeâmes un grand nombre de lettres, en veux-tu, en voilà.

TROISIÈME PARTIE

LES FILLES DU FEU DU DIABLE

Dans cette troisième partie, l'amour est folie ...

«L'amour est fou, c'est son génie »

Marilyn

*« Toi ma petite folie,
Mon petit grain de fantaisie »*

Bob Merrill

*« Une à une
Les feuilles tombent
Une par une,
Mes histoires se racontent »*

Enya

TABLEAU V

Flashback

Lors de la transcription numérique du *Manuscrit*, il me vint une idée. C'était au soir d'une bataille napoléonienne que je venais de mener tout un jour, à la husarde, avec ou contre des mots. L'issue n'était pas connue. Nous étions à la fin de l'hiver, le vent retardait l'arrivée du printemps, à peine sortions-nous. Mécontent, je brocardai tout à trac, d'un trait de plume, et à coups de tirets, le mois d'avril naissant. Je l'étiquetai « *Ne-te-découvre-pas-d'un-fil* ».

Pour des raisons d'ordre personnel, et pour faire bon poids, bonne mesure, en cette fin de journée, moi l'insensé, je célébrai, seul, le 18 Germinal de l'an 103. Mais ceci est une autre histoire que je conterai plus tard. Précisons la démarche :

Il me vint donc une idée, disais-je. Je levai mon verre à Germinal en général. Un vin de messe épicé accompagnait mes pensées, un peu comme un vieil amant fête dans son cœur sa compagne de toujours, il regarde la vieille dame, elle fut une demoiselle délicieuse, aujourd'hui, elle met des cerises sur son chapeau, son amant n'est toujours pas rassasié, Victoria lui rappelle leurs années de jeun.

En mon for intérieur, devenu Citadelle, je m'écriai : « Et si je profitais de cette retranscription, de cette révélation manuscrite des passions de l'âme, pour partir dès tout de suite à la recherche de l'amour encore vivant en moi, une sorte d'ancien volcan que je croirais trop vieux, qu'une chanson ferait renaître, rendrait éternel ? » Cette année-là, avril était glacial, mais mon feu était inextinguible. Pour sûr, à l'été de la Saint-Martin, mes blés seraient dorés. Cette idée ne me quittait pas.

Oui, j'aurais, une fois de plus, recours aux forêts. Pérégrin, j'emprunterais mille et trois chemins, je pénétrerais à nouveau dans le jardin luxuriant de la femme.

41

Juliette, Viola, Violetta

« *La gloire de l'amour, c'est la femme* »

Shakespeare

- Juliette, je t'aime !
- Plaît-il ?
- Je la voudrais ma reine.
- Qui sait ? « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie ».
- Cet adage est de François Ier ?
- Non, mais il paraît qu'il le fit graver à sa fenêtre, à Chambord. Plus tard, Victor Hugo le reprend dans *Le Roi s'amuse*.
- On ne peut y souscrire, pas vrai ?
- Bien sûr que non, c'est l'amour qui est fou.
- On ne peut donc se soumettre à l'amour ?
- Il ne faut pas s'y réfugier, il faut combattre pour aimer, mais surtout, accepter la folie, temporaire, celle de Nina. C'est elle qui crée le charme. Nietzsche dit que l'amour non encore partagé est indispensable à l'amant.
- Oui, mais les amants ont besoin de certitude.
- Fi donc ! La certitude tue le marché de l'amour. Elle empêche sa croissance. Ce marché a besoin d'innovation pour se développer.
- Comme tous les marchés.
- Conserver les valeurs mais varier le discours. C'est mon côté romanesque. Juliette, je t'aime !
- Toi, tu n'en changes guère. Je dirais même plus : tu te répètes. Si tu veux qu'elle soit ta reine, il te faut devenir un vrai roi. Pour y parvenir, relis la pièce de Victor Hugo, prends acte. Un drame peut en cacher un autre, Notre-Dame, puis Chambord. Les héroïnes romantiques ne sont pas gâtées par l'amour. Moi, je les choisis romanesques. Pourquoi dis-tu que Juliette ne meurt pas ?
- Chez moi, les héroïnes ne meurent pas. Elles ne se rendent pas non plus. Juliette est ressuscitée là-haut.

- Là-haut, là-haut, sur la Montagne ?
- Oui, c'est Mahalia, qui le chante.
- Et Viola ?
- Viola la naufragée ? Elle domine son sujet. Elle est romanesque à tous points de vue. Je l'aperçois depuis le Phare du Bout du Monde. Point de perdition. Elle vivra.
- Et Violetta ?
- Avec elle, « *Buvons, buvons, joyeusement !* » Elle renaîtra.

42

Hermia, Hélène

*« Et son frémissement de hanches vous aurait fait chanter latin
À l'été, à l'été de la Saint-Martin »*

Jean Ferrat

- Il n'y a pas plus belle messagère de l'amour que la belle Hermia.

L'autre pensif :

- Si tu le dis ...
- À quoi songes-tu ?
- Je trouve dommage pour nous qu'elle soit seulement un personnage de fiction.
- Hermès est son dieu.
- Et que fais-tu d'Hélène ?
- Elle est un éclat du Soleil. Le lutin m'a dit : « Hélène est assise sur le trône de l'amour. »
- Ne vas-tu pas la comparer à Marie ?
- Elle n'est pas Marie, elle est Hélène. On ne peut comparer l'amour divin et l'amour humain. Ce dernier naît dans nos cœurs.
- Et le divin ?
- Dans l'esprit.

- Dans le cœur aussi.
- Les disputes perturbent le climat, cessons-là !
- Tu as raison, avec quelques fées, une paire de farfadets, taquins et malicieux, tout est bien qui finit bien, à Florence ou à Paris.

43

Esmeralda

Diaboline s'était définitivement transformée en Esmeralda.

Allez !

Je commence par un baiser

Vous savez ?

Celui que je vais bientôt vous voler !

J'aime inventer cette image, vous et moi,

Lorsque, ma foi,

Sur invitation, je me faufile dans vos draps, à vos côtés.

Tout d'abord, dans votre cou, un baiser.

Avouez que ce serait belle jouissance,

Poursuivie comme vous l'êtes,

Depuis tant d'années à Marnes-la-Coquette,

Par mes assiduités coquines, j'aime notre connivence.

Dans un mystérieux poème,

Vous êtes ma créatrice,

Génitrice

D'un autre je t'aime

Vous souvient-il lequel ?

J'évoquai des draps amoureux, les vôtres.

Vous me direz : bagatelle ?
 Vous êtes ma dame, je deviendrai votre apôtre

À Villeneuve l'Étang,
 Votre route nous suivrons,
 Dîtes, on s'étend ?
 Près d'un buisson...

Sous cette douce tiretaine
 Rayée blanche et bleue,
 Esmeralda sereine,
 Vous me prendrez pour amoureux.

44

Lou

«Piano, piano, par un léger murmure»

Le Barbier de Séville

Je n'avais jamais rencontré Lou. Mais j'avais une faim de Lou. Je l'avais découverte cachée dans un livre. Aussitôt, je me demandai si elle pouvait exister en dehors de ce livre, en dehors de mes livres. Sur le champ, Lou se mit à vivre dans mon imagination. Elle entra, carrément, en circonférence, dans mon champ de vision. Je n'étais pas le premier à la courtiser mais j'étais capable d'attendre afin d'être le dernier. À moins qu'elle ne tirât à la courte paille. Je finis par obtenir un rendez-vous digital, sur Zoro. Je tentai alors de l'appivoiser. Je me faufilai à pas de loup jusqu'à mon écran. Immédiatement, il s'éclaira. Je pris ce réveil lumineux pour un signe encourageant, positif. En moi, toujours, l'éternel optimiste sommeillait. Il ne s'agissait pas d'un rêve bleu béat. Lou m'apparut. Elle flânait dans la rue. Je tentais de suivre ses pas, de découvrir, à travers sa démarche, quelques secrets, pas tous. Je chuchotai : « Lou ? Y es-tu ? » Elle me répondit : « Tout doux mon loup, un baiser, ou deux, ce sera tout. » J'acceptai sa réponse et les baisers, puis dans un

léger murmure, pas un soupir, en tête de station, elle sauta dans un taxi, je pris le second. Le sien semblait se diriger vers un petit aéroport, je demandai à mon chauffeur de la poursuivre. Il comprit que c'était une histoire d'amour dont l'issue dépendait aussi de lui. Nous entendîmes bientôt le vrombissement d'un bimoteur. Par sa course folle, dans une débauche d'énergie, Lou allait m'échapper. On eût dit une aventure de Tintin. Et pourtant, son âme ne m'était déjà plus étrangère. Chacun de ses baisers m'avaient révélé un secret désir. Certes, le collier virtuel qui m'attachait à Lou désormais pouvait se desserrer à tout moment, mais comme celui d'un chien de ferme, presque domestiqué, mon cou allait garder la trace des baisers que Lou m'avait accordés en rafale sans un message. Un peu plus tard, elle m'écrivit. Non pas une lettre, mais sur une ligne téléphonique qu'elle avait empruntée au Mont Parnasse, ou sur un autre réseau privé, le chroniqueur n'est pas précis : « *Je suis partie rejoindre le Diable et sa Mère-Grand. C'est mon combat pour Dieu* » Plutôt que digital, nos échanges allaient-ils devenir littéraires, liturgiques ?

D'abord surpris, la déception partie, en partie seulement, je trouvai le message de Lou, non plus sibyllin, plutôt clair.

45

Anaïs

Un air me trottait dans la tête, souvenir musical du Barbier de Séville.

Quand je lui écrivis ma première lettre, je n'avais pas encore coudoyé Fantaisine. C'était un peu comme avec Lou. Un jour, je finirai par penser que je suis le champion des rencontres immatérielles, histoires affabulées. Après tout, il y a bien des nombres imaginaires.

En fait, nous nous étions seulement parlé par téléphone. Une voix grave, dans mon souvenir, une basse à l'opéra comique, et la voix vive, pétillante, de Fantaisine se combinèrent pour m'inspirer le petit texte qu'on va lire :

« Ce fut *d'abord rumeur légère* : ta voix, sur un bel accord. Je me suis fié au malin désir, et puis ton rire, discret, *piano, piano, comme un léger murmure* inventé par une révolution naissante annonça pour moi la promesse d'un sourire espiègle, un autre joli piège. Aujourd'hui, Fantaisine, c'est une rencontre, notre rencontre, enfin ton visage, mutin. *Ton sourire s'élançait vers moi, il tourbillonne, étend son vol, éclate et tonne* silencieusement. Alors, pardonne-moi, Fantaisine, si j'ai voulu fêter ce premier jour avec un poème, comme un timide 'Je t'aime' :

« *Parfois, On rencontre une voix. On l'aime. On lui écrit un poème.
On écoute un rire. On devine un sourire. On réclame davantage.
On découvre un visage.* »

Fantaisine ne découvrit pas son visage. Elle devait garder le masque. Je lui demandai un lot de consolation, son vrai prénom. Elle répondit :

« Anaïs ».

Anaïs, voici un poème pour toi :

Anaïs,
Tes cheveux sont comme un épi de maïs.
Jeune femme adorable,
Presque inimaginable,
Tant tu es rare,
Chaque jour la nature te pare,
D'un nouveau rire,
D'un beau sourire,
Ils me font oublier les larmes
Comment ne pas être sous ce charme ?

Question :

Que t'en semble Lectrice, Lecteur : après Lou, l'histoire se répéterait-elle avec Fantaisine ?

Je n'ai jamais rencontré Lou.

Lectrice, Lecteur, C'est pour toi aussi que j'écris, attends-toi à la parade.

46

Marie-Line-Line

« Le temps était sombre, la brise molle, et la houle battait lourdement les écueils à quelques encâblures du vaisseau »

Chateaubriand

« Entrer dans le cœur d'une personne n'est pas une conquête mais une opportunité extraordinaire »

Marilyn Monroe

1

Une journée à la mer

Lecteur, tu te dis peut-être qu'il n'y a que dans les contes de fées, ou sur grand écran, que des rencontres du troisième type sont possibles, que tout ça n'est qu'une fable... Qui t'a dit qu'amour n'est pas fable ? *À tout lire*, on finit par trouver.

Lectrice, je te sais l'imagination encline à l'amour fou, aussi ce qui va suivre ne te surprendra pas. Un poète surréaliste ne vous a-t-il pas souhaité, à vous les femmes, *d'être aimées follement* ? Je veux être ce poète, ne serait-ce que pendant le court moment d'évasion que je te propose.

La journée fut belle. Sur des plages immenses, lumineuses, je rejoignis, dès potron-minet, celle que je nommais d'instinct Marie-Line-Line. Elle y avait débarqué incognito. Bien plus tôt, depuis l'Île du jour d'avant, bastinguée sur un grand océan belliqueux, elle avait appareillé son bonnet marin, puis levé l'ancre.

Sur le rivage, triste était le souvenir des héros disparus. Quand la bise glaciale fut venue, nous parlâmes du jour le plus long. Le nôtre serait court.

- Je peux vous appeler Marie-Line-Line ?
- Pourquoi ?
- J'ai une passion pour la blonde Marilyn et pour les brunes. Vos cheveux sont noirs. Les plus belles synthèses sont divines.
- Je saisis.
- Vous acceptez ?
- Je suis païenne. C'est la première fois que l'on me baptise.

Tout le reste du jour, nous échangeâmes peu de mots, nous étions d'accord. Nous avions pour compagnon le vent. Il modifiait le silence, alternait les dièses et les bécarres.

Alors que l'après-midi tirait sans peine à sa fin, nous sentions devoir nous quitter. La bise allait tomber. Je m'attardai, fasciné par cette rencontre inespérée.

Elle devait rentrer au Vietnam. Déjà son bateau reprenait la mer. Comme souvenir, elle acheta un petit drapeau américain, en vente chez tous les kiosques agréés de la plage, et chez votre marchand de journaux habituel. Je promis de lui écrire chaque jour. Je le fis. Mes élégies se succédaient. Elle avait juré de les lire. Elles nous enchaînaient. Elle et moi. Elle à moi. La douleur du partir, que ce soit en Aragon ou depuis le Cap Ferrat, c'est la croix pour l'ombre. C'est l'heure où les amoureux se font les plus beaux serments.

Un taxi l'emporta. Il se mit à neiger.

Quelques jours plus tard, un sms m'informa de son retour à Ho Chi Minh Ville.

Avec la régularité du métronome, elle me remerciait pour mes poèmes. Je réclamais des photographies. Elle les envoyait. Mon Dieu, qu'elle était belle.

Un jour d'abandon - ou était-ce une nuit ? elle cessa de répondre. Je ne savais que faire. Je persistai avec mes bouts de chants. Rien n'y fit. Elle restait muette. Notre balancier lyrique s'arrêta. Onc ne pris ce qu'on ne pouvait me donner. Mon vide était immense, mon chagrin démesuré, même un grand bleu n'aurait su aller au terme du calcul. Que cachait Marie-Line-Line ? Une tristesse indéfinissable. Elle l'avait contractée à l'âge de sept ans. Comme son musicien préféré, Chopin.

L'attachement à la terre natale arrêta l'envol du temps. L'amour pouvait fuir à son tour, mais une passion véritable ne s'éteint jamais.

Les années passèrent.

2

Le travail du temps

Après la grève désertée, le cœur de Marie-Line-Line s'endormit, longtemps. *L'amour offre l'éternité à la plage ensoleillée*, chantait Marie. Les doux songes et mauvais rêves alternaient. Chaque année, me confiera-t-elle plus tard, le jour anniversaire de notre rencontre, elle écoutait une polonaise.

Une journée à la mer. Était-ce tout ce qui resterait de notre rendez-vous ? une dernière valse dansée par Mireille et Matthieu, images d'une foule instable, de la houle qui fait et défait, le temps d'une chanson, un couple enlacé ? La fille à Mathurin, dans une ritournelle, jeu de danse, se laisse bécoter, ou pas. Le mystère Marie-Line-Line restait entier. La Bête amoureuse semblait morte. Elle sommeillait seulement.

Deux mille et vingt-deux jours allaient passer. Comme sur l'eau on voit fuir l'écume. Nous jouions à Colin-Maillard avec Boris Vian. Drôle de rêve. Ou bien notre séparation était-elle un signe des temps modernes ? Ma Marie-Line-Line écoutait Chopin.

Je cherchais un refuge au milieu des photographies que je lui avais volées, celui de son sourire, perdu dans la musique de Bach, dans la philosophie de Spinoza.

À chaque anniversaire je pensais à elle. Mais je n'osais. Aujourd'hui nous ne savons toujours pas pourquoi nous ne sommes pas parvenus à renouer *les fils de soi*, pourquoi nous ne courûmes pas cent fois l'un vers l'autre. Pour du vrai, elle m'aurait ouvert les bras. Les années n'ont pas livré leur secret. En fait, au moment où je reprends ma plume pour elle, le temps qui nous est imparti dans mon histoire, ce temps ne s'est pas écoulé. C'est étonnant comme les mots peuvent voler. Si je n'y prends garde, ils atteindront la vitesse de la lumière. Évitions la mort subite de cet amour renaissant, il naquit pareillement entre Amantine Aurore Lucile et Frédéric.

3

Le défi

Marie-Line-Line reviendrait. Voici ce qu'elle me conta lorsque nous nous rejoignîmes la seconde fois :

« Un matin, - ou était-ce une nuit ?- (*), dans ma chambre, à Ho Chi Minh Ville, mon miroir-de-vénus me fit signe d'approcher. Je l'appelais Faust. Il appartenait à un temps où les miroirs étaient proches des amoureux, ils les comprenaient. J'obtempérai. Dans la glace je vis tout d'abord une flèche décochée par un dieu, puis j'aperçus tout à coup un angelot qui s'enfuyait vers l'ouest.

(*). *Cette imprécision à répétition s'explique par le fait que l'amour trouble les souvenirs.*

« Le lendemain, jour de l'indépendance américaine, faisant appel à des réminiscences hugoliennes, face aux treize étoiles du petit drapeau que j'avais acheté près de toi, sur l'une des plages du Débarquement, je me déclarai tout net, comme un défi : « *Je suis brune, mais je serai Marilyn ou rien...* ». C'est ainsi que la Belle ou la Bête recommença à se manifester en moi.

- Recommença ? lui demandai-je.

- Oui, je ressentis à nouveau les sensations qui m'avaient poussée vers toi.

Elle poursuivit sa confidence :

« J’acceptai alors pleinement le prénom francisé que tu m’avais donné : Marie-Line-Line... J’avais du mal à trouver le sommeil. Toutes les nuits, je me retournais dans mon lit, je te cherchais pour vérifier que tu n’étais pas venu sans prévenir. Mes multiples oreillers d’herbes semblaient murmurer tes haïkus, je respirais avec peine.

« Restée trop longtemps solitaire, je ne voulais pas devenir poussière de carbone sans avoir connu l’éclat du diamant. C’était le jour des Cendres. Je ne jouerais pas avec le feu des trentenaires mal avancés, - me dis-je. Je priais ardemment, jusqu’à l’hystérie, je te voulais pour compagnon de jeu, bien à moi, près de moi, tout à moi, rien qu’à moi. Je voulais m’approprier nos corps, je m’autorisais des jeux de mains, des caresses, nous étions à Villaines-sous-Ma-Licorne, tu me l’avais promis lors de mon premier voyage en France. Là-bas, tu m’aimais. J’étais sûre qu’à nouveau tu serais fou, tu chanterais, tu proposerais mille et trois destinations. Je n’en pouvais plus de t’attendre, sous la charmille brûlante de mon imagination, longtemps retenue prisonnière.

« Tu étais mon prince charmant, charmeur, charmé, voyant, voyageur, dévoyé, pirate, gourmand de ma gourquette.

« Ne plus mener cette vie sans toi. Je me répétais, avec des accents brésiliens plutôt que brillants, « *une autre fortune ou mourir* » puis, avec acharnement, sans trêve, jusqu’à l’épuisement : « *Je serai sa Marilyn ou rien...* »

4

La lumière subite

« Après l’euphorie du défi, le doute me reprit. Quand lâcherait-il prise ? Dès que le bonheur faisait mine de rentrer par la fenêtre ouverte de mes yeux implorants, dès qu’il se dirigeait vers mon âme avide de vie, l’incertitude, le tâtonnement, resurgissaient. Peut-être était-ce la folie qui frappait à l’une de mes neuf portes ? Soudain l’idée de me faire exorciser m’effleura, quelques nanosecondes tout au plus... Mais la lumière subite fusa alors sous la forme d’une pensée coquine, attirante : le dessein de laisser enfin mes seins être caressés... Un jour d’hiver, bientôt, l’homme éveillé de ma vie reviendra. *Vade retro Le Flottement...* Cela fera bientôt sept ans que je

J'ai rencontré, les cartes ont approuvé, mieux elles m'ont indiqué le chemin. Et ce qui semblait une illusion, une entreprise vouée au froid, devint réalité. Nous nous sommes trouvés, tenus par la main sur une plage, l'espace d'un court week-end. »

Le désir d'aller chercher l'autre, le promis, le voyageur, l'emporta enfin. Merci la lumière subite. Lorsqu'elle retrouva son calme, à la force du poignet, à force de volonté veux-je insinuer, Marie-Line-Line ne boudait plus ses pensers infinis piochés chez Hugo, ces « pensements » avec un « e » ou un « a », décrits par Ronsard. Peut-être la lecture innocente de contes pour la jeunesse, celle sensuelle de *La Religieuse* de Diderot ou celle, plus accentuée, plus coupable aussi, à la faire se pâmer, des *Contes Gothiques* du Marquis de Sade avaient-elles eu une influence hardie sur l'avenir de ses goûts. Mères, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche, vos filles vous échappent, vous le faites naguère. Les anciens avaient bien raison de mettre en garde contre la lecture des romans. Elle pervertissait l'âme la moins curieuse (*).

() Un triste exemple, édifiant, nous est fourni par Madame Bovary. Je ne sais si le livre d'Emma et son portrait dessiné par mon imagination me firent la croiser un beau jour de vacances scolaires, dans un train sifflant en partance pour Charleville. Rassure-toi lectrice, l'auteur ne sombre pas dans un moralisme désuet, réducteur, issu des meilleurs cépages du dix-neuvième siècle. Michelet n'a pas écrit en vain l'Amour, la Femme, la Sorcière. Non, tes sœurs n'ont pas lutté pour rien. Je déclare, avec ou sans Aragon et Ferrat, que c'est aux hommes d'être féministes. C'est leur rôle, ce sera leur plaisir. J'aurais aimé être l'élu d'un des cœurs d'Amantine. Fin de la remarque (*).*

Quoi qu'il en fût, je croyais deviner l'errance de Marie-Line-Line. Je me remis à lui écrire jusqu'au jour de son réveil. J'écrivis de partout, de toutes parts. Mais elle s'était refermée sur elle-même, inexorablement, de façon incompréhensible, moi qui n'étais pas à elle. Elle non plus ne savait pas ce qui l'enchaînait à son rocher, nouvelle Angélique, ce qui lui dévorait le cœur. Dans sa coquille, peinte par Botticelli, elle était repartie. Elle s'entrebâillait. Alors seulement je pouvais la respirer.

Sept longues années sans le moindre petit morceau de contact. Bien sûr, sur le disque dur de notre idylle, rien ne s'était effacé, elle en était sûre. Sur le nuage blanc, sur fond bleu, sur mobiles@me.com, toutes les dates étaient intactes. Des ondes s'envolaient vers elle, pas vers moi.

5

Le rêve américain, Châteaubriand en Amérique

« *L'Amérique, vue d'en haut c'est grand comme une flaque d'eau* »
Chanson entendue à la radio, une seule fois, par un gosse idiot.

Lorsque je l'avais accueillie, lors de son premier voyage en France, Marie-Line-Line était une jeune femme en quête d'un homme, rêvé sur fond de frissons, pourquoi pas moi ? décidée à posséder un cœur palpitant, incontrôlable, net de tout soupçon, elle méditait sur le sens, sur le prix de la vie, sur l'amour.

Religieusement, dès son retour au Vietnam, elle avait placé sur un meuble encombré de bibelots le petit drapeau américain. Elle l'avait exposé, légèrement décalé, sur la gauche d'une couple de photographies de la blonde Marylin, acquise à sa cause sous les arcades Rivoli.

Marilyn se penchait par-dessus le bastingage d'un transatlantique, perdue dans une folie amoureuse, elle chantait l'air de Nina : « *Quand le bien-aimé reviendra* ». Sur l'autre cliché, Dean Martin, en voiture *Astome*, lui répondait par un baiser, le tout mis en scène par Beauvoir dans les Mandarins : « - *Regardez comme c'est joli : le ciel et la terre qui se mélangent dans l'eau.* »

Un lien, bien que ténu, péché d'internet, fit réfléchir Marie-Line-Line. Sur la table de cuisine de son enfance, la bâche numérique avait remplacé la toile cirée. Véritable tableau enchanté, elle y suivait à bâtons rompus les aventures de Tintin et Milou dans les méandres d'un fleuve sur fond de pays exotiques. Ses souvenirs remontèrent vers la Bretagne, jusqu'à Châteaubriand avec un 'd'. Il lui revint en mémoire que le vicomte, François-René pour les intimes, avait entrepris une grande traversée vers l'Amérique. Peut-être était-il parti à la recherche d'un frère jumeau, avec un 't' ? Elle imaginait sans peine le vicomte sanguin accroché à la proue du vaisseau, fouetté sur la face par un vent venu du manoir seigneurial, scrutant dans la tempête, dès l'aurore, l'horizon sonore, à la recherche de l'Autre, cette sœur en écriture sainte.

Quel rapport cela pouvait-il avoir avec Marie-Line-Line ? Le lien était pourtant évident : elle partirait, elle aussi, loin, elle qui n'avait emprunté jusqu'ici que des chemins de traverse pour aller de sa prison dorée à Rome, sur l'échiquier d'un jeu de Monopoly imprimé au Vietnam. Là-bas, en Amérique, elle suivrait les voies non ferrées du Seigneur de Combray. Ils la conduiraient à Marylin, cette sœur blonde à qui elle voulait maintenant ressembler, une sœur jumelle de théâtre, Amantine, Lucile... Dans les rues de New York elle achèterait des posters hollywoodiens. Elle monterait sur une scénette de Broadway, tirerait sur sa chevillette, ferait la java sur la quarante-deuxième rue, un verre de bourbon à portée de lèvres. Sans plus attendre, histoire de se préparer au dur labeur qui l'attendait, et, qui plus est, la faim l'ayant surprise à l'orée du bois, elle se cuisina un steak châteaubriant avec un 't'. Elle deviendrait Marie avec un 'e' et Line-Line avec deux 'e'.

Les rêves modestes et fous d'Aragon et de François-René faisaient écho chez Marie-Line-Line.

6

La prémonition

À la suite de son rêve, elle scruta les deux photographies qu'elle possédait de Marilyn, elle admira le nez rond, les fossettes de l'étoile morte. Excitée par un songe racinien conté par sa cousine Oenone (*), plus que jamais curieuse de son corps, elle décida de se coucher nue, ce qui, avant cette nuit-là, ne lui était jamais arrivé, ce qui, à vrai dire, ne lui avait même jamais traversé l'esprit. Elle en avait le frisson.

Pour accompagner ce premier comportement de star, elle inonda son corps en abondance. Elle usa d'une eau de toilette rare, cinquième élément d'une série mythique. Ce fut comme un second baptême. L'eau bénite, parfumée, offerte par sa marraine, était conservée dans une corne dont la forme avait été copiée sur celle d'Amalthée. Elle était en train de vivre et d'écrire, dans sa tête, une histoire d'amour. Elle serait bientôt prête à s'offrir. Comme Juliette Récamier, elle découvrirait son corps, enfin nu, bien avant l'année de ses quarante ans, à l'élu de son cœur, enfin libre. L'élu du cœur de La Belle était un impudent, parleur, il clamait

son admiration passéiste pour Marylin Monroe mais avait une prédilection pour les brunes. J'endossai mon costume de scène.

() On notera au passage que l'auteur aime à rappeler fréquemment ce rêve-désir dans ses écrits : on pourrait d'ailleurs lui en faire le reproche... Mais on ne le fera pas.*

7

Confidences à propos de l'invisible étincelle

Marie-Line-Line m'avoua que ce fut après mon évocation à voix haute, de ma fascination pour Marilyn, qu'elle avait été prise en amour. Elle en fut avertie par un profond soupir. Elle traversait un petit pont vénitien qui enjambait une rivière insolente. Ouvre ton lit, - lui cria une voix ♪.

Après une journée à la mer, en pays normand, après des regards échangés, l' élu voyageur que j'étais, candidat malheureux aux affinités électives d'une femme, dévoyé, pirate, gourmand de son sourire, de ses lèvres, des nombreux avantages de son beau sexe, cet homme bien vivant, bien vif, et de chair aussi, cet homme, comme il l'avait promis, lui avait adressé tant de poèmes charmeurs, qu'elle en fut charmée, bien qu'elle eût gardé un profond silence.

Aussi, c'était son tour maintenant. Elle devait l'inviter à Ho Chi Minh Ville. Il viendrait dans sa ville natale. Il prendrait le premier vol, elle le convierait à déjeuner. Au restaurant ils se parleraient. Si les mots venaient à manquer, leurs regards ouvriraient les cœurs.

8

Le réveil

Chaque nuit, elle dormait nue, elle aimait le contact de la lingerie échauffée sur son corps souple. Mais une poupée intérieure continuait à dire non.

Un soir, avant le sommeil, une onde de choc plus rapide que les précédentes, l'atteignit enfin. Elle repoussa les draps en criant :

« Mon isolement, notre séparation, doivent prendre fin !

« C'est mon vœu, un ordre divin, mais il ne le sait pas »

Aussi, ce même soir, elle osa. Envoyer un courrier électronique ? Oui, tout de suite, sait-on jamais... Aussitôt dit, aussitôt cliqué. Las, son mail lui revint avec le message « N'habite plus à l'adresse indiquée ». Parti sans laisser de traces ? Peut-être que son numéro de téléphone était toujours le même ? Les numéros de portables sont très fidèles. Si elle avait le courage de lui téléphoner, il répondrait ? Mais elle n'osait pas l'appeler. Alors elle tenta le tout pour le rien, parce qu'un petit rien c'est déjà beaucoup. Elle lui fit parvenir un texto.

Cette fois-ci, la chance nous sourit, je dis « nous » parce que mon récit redevient interactif. Bientôt, un petit coup de klaxon, cette bagatelle d'une chronique annoncée, me claironna l'arrivée d'un message sur mon iPhone 7fois12. Il résonna rapidement à mon oreille. Je n'eus pas le temps de raisonner. Cette sonnerie, je l'avais réservée à vie, à vive Marie-Line Line. Il était 23h00. À 23h01, nouvelle naissance, des mots doux, incroyables, ceux d'un vœu qui s'exauce, je relus le plus court, le plus beau sms-haïku que j'eusse jamais reçu :

« Bonsoir, c'est Marie-Line-Line, au Vietnam...Te rappelles-tu de moi ? »

Il venait de quitter le train qui l'avait ramené à Paris. Un train peut cacher un avion. Je voulus prendre le premier vol pour Ho Chi Min Ville. Une nouvelle grève débutait ce soir-là. Alors répondre, tout de suite !

Banni depuis si longtemps, loin de mon exilée, je l'imaginai, la désirais aussitôt, les années n'avaient rien effacé : « ♪ Et pourtant, pourtant, je n'aime que toi... ♪ », chantais-je à tue-tête dans la gare.

9

Coucou, c'est nous

« *Dis seulement une parole et je serai guéri* »
Parole d'évangile

« C'était lui ! Cela ne pouvait être que lui... « C'est sa réaction, immédiate, irréfléchie », remarqua Marie-Line-Line. « Il n'a pas changé, il bondit au moindre signe »

Oui, c'était moi. Ce petit éclat de musique, celui que nous nous étions réservé, - la valse du petit chien -, était porteur d'un heureux présage.

À des milliers de kilomètres, apeurée, au point de ne plus pouvoir bouger, mais décidée à poursuivre sa chance, leur chance, négligée, gaspillée trop de fois, elle n'hésita plus, elle cliqua sur la bulle des sms, pour découvrir le retour tant espéré.

Métro *Gare de l'Est*, direction Italie, immobile sur le quai, j'attendais la prochaine rame et un deuxième message de Marie-Line-Line en réponse au mien.

Oui, c'était nous.

Les dieux, les fées, les farfadets allaient favoriser nos desseins.

10

L'extase

Après ces appels subits, depuis la mystérieuse forêt, l'extase. Déjà des mots tendres, des texto, des haïkus. Elle n'avait pu renoncer à notre idylle. Je réclamai une photographie.

Enfin, je l'appelai.

Le téléphone de Marie-Line-Line vibra, il poussait des rugissements. Sans regarder le cadran, elle devina :

« Ce ne peut être que lui. Vite décrocher, écouter, ne pas paraître troublée ! »

- Hello, Marie-Line-Line ?
- Bonjour ...
- Bonjour ! Je te dérange ?
- Non, tu ne me déranges jamais.

Puis, nous nous mîmes à parler tous deux en même temps. Je laissai passer plusieurs trains. C'était un dialogue fou, mais nous nous comprenions, nous nous aimions.

Quand nous fûmes à peine rassasiés, nous nous accordâmes. Dans un délai de dix jours, je volerais vers Ho Chi Minh Ville. Dix jours, une éternité. Ce serait long, surtout vers la fin.

Nous venions de nous parler comme jamais avant, comme si de rien n'était, comme si tout commençait pour du vrai.

Marie-Line-Line était aux anges. À sa fenêtre, elle vit un arc-en-ciel, sept couleurs inversées, sept ans après.

11

Vol 1985 pour Ho Chi Minh Ville

Je n'y tins plus. J'achetai un billet d'avion dans une agence où les vols étaient gratuits. Les beaux contes font les bons amis. (Le nom et les coordonnées de cette agence unique ne peuvent pas être divulgués ici. Il ne s'agit pas d'un secret défense, mais la source pourrait se tarir rapidement. On sait que rien n'est éternel, à part, certains l'affirment, les diamants et certaines neiges de haute tenue. Et l'amour ? Consultons Lamartine : « *Bien sûr que l'amour est infini, dans ses vœux et dans sa nature, parole et méditations d'homme.* » N'en doutons donc plus, même si nous sommes tous des enfants de Bohème.)

J'allais enfin rejoindre mon amour, ma rédemptrice, ma brune, ses yeux chocolat, ses lèvres à déguster.

Muni de mon billet, d'une mappemonde de poche (en forme de taille-crayon), et de ma carte de crédit préférée (je ne sortais jamais sans elle, allez, je suis sûr que vous la connaissez) j'attrapai le dernier taxi qui s'était oublié dans une station parisienne. Arrivé à l'aéroport, le vol était annoncé surbooké. Curieux ! Je dus livrer bataille. Je me pris pour un roi, je gagnai. Rien n'arrête les amoureux. J'achetai des petits cadeaux dans mille et trois endroits, au milieu des boutiques hors taxes.

Je n'acquittai aucun impôt. Une fois n'est pas coutume. Le vol fut retardé. Tiens donc ! Mon impatience augmentait. Mon désir de la revoir était inqualifiable. Maintenant. Tout de suite. Enfin, je fus assis sur un siège couloir que j'aurais voulu éjectable directement vers sa ville extrême, au Vietnam, là où le soleil se lève et où toutes les espérances avaient remplacé le désespoir.

L'avion décolla pour Ho Chi Minh City. Je ne pouvais pas me présenter devant Marie-Line-Line, uniquement avec des cadeaux hors taxes. Je devais ajouter une gerbe, un faisceau, des poèmes. Je commandai à ma plume de courir sur le papier.

À ma descente d'avion, je remettrai ma littérature aérienne à Marie-Line-Line. J'espérai sentir poindre un baiser, le premier, sur ses lèvres vermeilles.

12

Face à face

Inspiré par mes hautes résolutions, l'avion qui m'accompagnait dans le monde virtuel fabriqué pour Marie-Line-Line et moi, traversa les nuages. « Début de descente » annonça le pilote. » Comme convenu, Marie-Line-Line approcha son visage du hublot. Elle souriait, je surpris l'un de ses regards, il se figea, capté par l'objectif de l'une des caméras de bord. Marie-Line-Line posa son front sur mon épaule, sa joue vint caresser ma main, mes doigts tracèrent sur son front deux cœurs enlacés.

Oui, ce fut une extase, un saut dans l'inconnu, je me souviens du halo de lumière qui enveloppait le matin suivant la jolie tête de Marie-Line-Line endormie au milieu de ses cheveux noirs. Le soleil finit par venir à bout de son sommeil. Aux rayons de l'aurore, elle entendit chanter le coucou sur son oreiller d'herbes... N'assumer que ce saut... c'est qui ? - demanda mon enfant, ma sœur. Poussé par Baudelaire, à son oreille, je murmurai :

« *Songe à la douceur* », elle m'enchaîna en me poursuivant : « *Oui, allons là-bas vivre ensemble !* », « *Au pays qui nous ressemble ?* »

« *J'étais une chatte. Je n'avais pas encore de nom. Tu m'as appelée Marie-Line-Line. Je n'ai aucune idée du lieu où, avec toi, je vais renaître.* »

13

Ton sourire

« Marie-Line-Line, doux sourire infranchissable, tu es venue, je t'ai regardée, tu m'as séduit. À chacune de nos retrouvailles, tu déclenches en moi une frénésie, vite, te prendre dans mes bras. Te voici, agneline, magique, désir. Pardonne-moi, Marie-Line-Line, je t'acoquine, plaisir magnétique. Tu es câline, impossible à décrire, force, fragilité, beauté intenable. Oui, c'est ton sourire qui chaque jour me fabrique, il habite en moi, inexplicable. Puisque Dieu le veut, je pense à toi. Je t'aime, heureuse. En Toi, je me sème. T'es trop belle au dehors, au-dedans, joli cœur, jolie même. Si je m'écoutais, je continuerais à t'écrire, ad vitam, ad aeternam, au Vietnam. Je te vois, radieuse, je m'y suis fait, je m'y suis accroché. Je reçois tes ondes, elles me caressent. Tes mains, tes gestes, tout ça, c'est tendresse. Tu es tous ces lendemains que je n'arrive plus à chanter. »

14

La nuit

« *Sur Ho Chi Minh Ville la nuit tombe, tu n'étais pas au rendez-vous, mais un faible sourire illumine encore mes yeux. Telle une bombe, tu es partie. Je suis abandonné, non, tu es là-bas, dans mon souvenir. Tu restes le charmant pied de nez de ma vie.*

À chacune de nos rencontres inopinées, dorénavant virtuelles, par jeu, tu rallumes un grand feu, il nous réchauffe. Je suis heureux de t'aimer, comme ça, pour rien. Allez, on ne se quittera jamais, toi que j'ai aimée dès le premier jour. Reste enjouée, femme. Je perds la tête et j'aime ça. Fleur des quatre saisons, tes couleurs effacent la grisaille de mon cœur. Tu me fais oublier le monde, toi ma petite sœur. J'entends la voix d'Adamo : « la nuit tu m'apparais immense ... » Pourtant tu m'as dit : « Moi aussi je t'aime »

Pour adoucir le partir, de son joli pied, Marie-Line-Line ôta son soulier de vair. Elle se pencha, légèrement, s'appuya sur mon épaule, me tendit le chausson, puis elle disparut, éclipse lunaire.

Au moment du départ, l'aéroport semblait triste lui aussi.

Lorsque, à nouveau, je survolai les nuages, déjà loin de Marie-Line-Line, je la sentais encore blottie contre mon cœur, je lui volai un dernier baiser, nos mains toujours mêlées.

47

Barbara chante ma belle au bois dormant

« Moi, Tintin, je cherchais Sylvine. »

« Décision inopinée, en pleine nuit, partir conquérir Sylvine. »

Depuis si longtemps, j'attendais le retour de Sylvine. Tu sais quoi, lecteur ? elle est revenue, au beau milieu d'une chanson.

Sylvine, quelle bonne surprise que ton message,
Rassure-toi, je ne le prends pas pour un présage,
Il est trop plein de la délicatesse qui te ressemble,
De celle qui nous assemble,
Il me surprend alors que j'écoute la voix de Barbara,

Inoubliable appassionata,
 Tes mots,
 Si beaux,
 Je les ai lus,
 Je les ai relus,
 C'est tout toi,
 C'est toi et moi.
 Pour moi, du bout des lèvres
 Barbara chante ton prénom,
 Elle me redonne la fièvre,
 Rendez-vous à la Gare de Lyon,
 Ou Quai des Orfèvres,
 Comme un lièvre,
 Je cours,
 Toujours,
 Moi aussi, tu vois
 Je me souviens de toi,
 Tu me hantes,
 À mon tour je chante
 Non, c'est pour la rime
 Pas pour la frime,
 Je me planque,
 Tu me manques,
 Et c'est déjà beaucoup,
 J'aime Tintin
 Et Milou,
 Tintin,
 C'est l'amitié !
 Barbara chante perlimpinpin
 Elle chante sans fin,
 L'amour et l'amitié,
 J'aime ses cantates,
 Ses airs de chatte,

Sur un toit,
Comme toi,
Elle est la longue dame brune,
Celle qui me comprend sous la Lune,
Toi,
Tu pourrais même m'enseigner
Sous la pluie,
Et puis,
Toi, ce n'est pas pareil,
Tu es mon éveil,
Toi, tu sais aimer
Voilà ce que mon cœur
A besoin de dire,
Ce ne sont pas des pleurs,
C'est la joie de t'écrire,
Pas plus, mais pas moins !
Oui, je t'écris, je prends soin,
De ne pas te faire peur,
De ne pas gâcher notre bonheur,
De nous sentir proche, à nouveau,
Il y a eu le cou blanc de Lili,
Tout chaud
Les regards de Sylvie,
Barbara poursuit pour moi son récital de poésie,
Quel bonheur aussi,
Un grand merci,
Et surtout plus de silence !
Seulement la joie d'échanger de jolies stances.
J'écris toujours,
Tu es dans tous mes rêves,
Tu peux lire sur mes lèvres,
Je cours,
C'est bête,

Je voyage sans toi, dans ma tête,
 Je suis tien,
 Je suis heureux quand tu vas bien.
 Manou me manque terriblement,
 Pourtant de là-haut,
 Elle nous soutient,
 Elle est notre fée,
 Viens, enchante ma soirée,
 Allons, viens, continuons notre jeu de hasard,
 Un lit nous sépare.
 Dans un grand livre,
 Nous devons nous poursuivre,
 Dis, quand me reviendras-tu ?
 Au moins, si je le savais,
 Ce serait,
 Jour de salut,
 C'est parce que tu m'aimes
 Que tu préfères t'en aller ?
 Laisse-moi chanter,
 Comme Barbara, si, tant de fois, j'ai dit : « Je t'aime »
 Ma plus belle histoire d'amour, c'est toi.
 Dans ma vie sans toi,
 Je te sème,
 Là-bas,
 À Göttingen, dans les bois de Seine, où tu voudras.
 Au bout de tes lèvres, mon cœur te rêve, il t'aime.

48

Mérodine

Mérodine glorifiait la musique sacrée. Comme son unique amie, *Dansonslacapucine*, la musique ne l'avait jamais trahie.

J'ai toujours eu une passion pour la musique de Bach, celle de Vivaldi. Mes amis m'accusent d'être baroque. Je suis tout aussi fasciné par la modernité des valse de Chopin.

Je découvris Mérodine à la station Saint-Germain-des-Prés. J'étais assis en face d'elle au milieu de la rame. Ses cheveux étaient noirs, ses grands yeux étaient noirs, ses lèvres roses, comme un déshabillez-moi affolant. Mais pas trop vite.

Dans cette rame, tout à coup, des musiciens ambulants étaient apparus. Ils saluèrent les voyageurs de l'hiver à Paris. Puis ils se mirent à jouer. Un vieux rock n'roll.

Aussitôt, comme une giboulée de mars, des larmes jaillirent dans les yeux sombres de Mérodine. Elle n'était pas toute nue sous son pull. Et pourtant, son rimmel foutait le camp. Son maquillage prenait congé de ses yeux ?

Pour admirer – et consoler ? – mon inconnue du jour, je n'avais que ses yeux, sans rimmel. Les miens, comme à l'accoutumée, en présence d'une femme, n'étaient pas dans ma poche. Surtout si la femme était en pleurs. J'avais cependant une plume que je laissai infuser dans l'encrier des larmes de Mérodine. Ainsi naquit le poème de l'apaisement amoureux. Je l'intitulai : « *Pour que Ta Joie revienne !* »

Timidement, je fis présent, à la jeune femme absente, de mon poème de la sérénité retrouvée, griffonné sur l'un de mes petits papiers blancs préférés. Nos descendîmes à la station Saint-Germain-des-Prés.

Mérodine me dit un jour : « Viens ! Je t'emmène écouter le Requiem de Mozart.

Nous nous rendîmes à l'église de la Madeleine. Nos mains se frôlèrent. Doucement. Puis nos doigts s'entrecroisèrent. Forcément.

Après le concert de la Madeleine, j'invitai Mélodine à l'Opéra-Comique. Là, tout n'était que désordre et beauté, dans des décors aux couleurs vives, nous savourâmes les calmes intrigues et la volupté amoureuse de l'incorrigible Rossini. Je chantonnai : « Mais enfin rien ne l'arrête ... » « c'est la foudre, la tempête ». Jamais je ne chercherais à savoir pourquoi Mélodine avait pleuré en entendant ce très vieux rock n'roll.

Nous écoutâmes, tous les deux, dans un calme avant tempête, ce que des hommes ont écrit pour adoucir les peines de leurs semblables. Parfois Mélodine réclamait un poème. Avec malice, de ses yeux elle suppliait. Doucement, elle s'agitait.

Parfois, je surprénais Mélodine en sanglots. Je la prenais dans mes bras. Blottie, elle pleurait, mais c'était les larmes de la joie de vivre.

49

Météo

Météo est mon amie. Entre nous, il s'agit peut-être d'une amitié amoureuse. Mais je ne souhaite pas sortir de cette ambiguïté. Cela ne présente aucun intérêt. À vrai dire, personne n'en saura jamais rien. Il est des semaines où les poèmes pleuvent sur Météo. Elle oublie son parapluie. Parfois, je ressens les duretés de ce que j'appelle un coup de froid. J'attends alors le retour du printemps de nos sentiments. Je m'abstiens de pénétrer dans la bulle ou dans l'igloo. Ceci étant, aucune période vraiment glaciale n'est à redouter entre nos deux êtres aux signes de feu et de connivence. Nous avons laissé le mindel, le riss et le würm à des années sans lumière. Quand Météo ne m'échappe pas, lorsqu'elle se dérobe, hier encore, accompagnée de son sourire, inimitable, inexplicable, elle m'apparaît nue, sous son pull, le pull s'est envolé. Si elle s'enfuit, comme le vent, je lui crie : « T'es partie où ? dis ? » Mais bien vite, je me reprends. Sans précipitation, je lui

écris des fantaisies à base d'amourettes :

*« Un petit baiser coquin s'est envolé de tes lèvres. Je l'ai attrapé au vol. Il est reparti.
Pas bien loin.
Comme un petit oiseau de toutes les couleurs.
Sur mes lèvres, il est revenu.
Je t'ai réclamé un second baiser, son petit frère, coquin lui aussi.
J'avoue, je suis gourmand. »*

50

Modéline

*« Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone »*

Charles Baudelaire

J'étais tombé sur le sourire de Modéline dans un magazine où la beauté surgissait à tout moment. Depuis toujours, je collectionnais les visages féminins rencontrés au détour des pages. Modéline était vêtue comme une sauvageonne, à la perfection. Point de maquillage. Elle semblait être une femme-pirate. Je gardai cette image cachée dans le livre de mes souvenirs. Au printemps, à l'automne, aux défilés de Modéline, je fus invité. Pour moi elle devint Ballerine. Devant mes yeux, spectacle merveilleux, elle se fit Mutine, Câlino, Divine. Lorsque j'avais découvert Modéline, dans un magazine, je ne pensais pas avoir tourné une page d'amour.

TABLEAU VI
Troisième Intermède
Légendes, Songes de la Saint-Martin, Tentation de Saint-Antoine

Chère lectrice, cher lecteur,

« Te voici rendu à l'orée de la fin de partie, comme qui dira, à la manière de Pernelle, au coeur d'un joli petit bois où, peut-être, une femme que le héros espère croiser, porte une ceinture d'or, métal si précieux, à la magique puissance.

« Dans la plupart des pays, dans de nombreux films, les histoires, même celles à dormir debout, se terminent par une, deux ou plusieurs chansons.

Cela dépend du nombre de rappels. Mieux vaut être vacciné. Les opérettes commencent et finissent sur des chœurs légers. Ma narration est remplie de chansons, réminiscence vive des tragédies grecques.

« Charles Trenet a bien voulu nous faire l'honneur de sa présence, donnons-lui la parole :

*« Un rien me fait chanter !
 Hélas, quand il pleut, j'aime la pluie »*

« Dans la suite de mes confidences, - si mon histoire vous intéresse plus avant, j'ai inclus quelques épisodes. Dans ces chapitres, d'abord quelques dialogues, - certains sont versifiés -, puis quelques chants, sous la pluie, au soleil ou dans cet arc-en-ciel qui renaît toujours, quand la joie et les espoirs reviennent divertir le cœur des amants. Pour soutenir l'écrivain, une chorale invisible, uniquement à des moments précis, tentera de mieux cerner la personnalité de l'amoureux malgré lui. Le chant principal de la chorale sera le chant du cœur. Tôt, ou plus tard, des vers seront scandés à l'intérieur d'épilogues qui n'en sont peut-être pas.

Comme dans une vieille tragédie, il y aura trois acteurs, le protagoniste (ou écrivain narratif, naïf), le deuxième protagoniste (la dame bien-aimée, très belle) et le tiers (l'âme de l'écrivain à la recherche de son âme sœur, sa dame). La force vitale de l'écrivain sera également soutenue par le chœur et sa coryphée. Enfin, l'âme du protagoniste masculin sera impliquée dans toutes les intrigues concoctées par l'écrivain – son partenaire. L'âme est à la fois acteur et témoin, parfois malgré elle. Dans les voies respiratoires, elle est la plaque tournante de l'histoire, elle est aussi une sorte d'airbag au cas où le voyageur conduirait ou volerait trop vite. Un agent de voyages peut croiser de nombreuses personnes dans un hub, mais la vie intérieure limite généralement ses contacts à celles qu'il aime.

Ô mon âme, ma chère amie (*), je sais que tu ne peux pas tout rejouer et me supporter en permanence. Cependant, je sais que tu vas aller interférer et partager la tribulation des deux interprètes, la femme bien-aimée qui voulait être danseuse et son amant qui voulait être chanteur.

(Une âme peut être un ange, son genre est généralement neutre. Cependant, notre forgeron a décidé que, dans son livre actuel, à partir de maintenant, le genre de « l'âme » ne serait pas neutre mais féminin. Comme on le sait, en anglais, en ce qui concerne le genre, il y a quelques exceptions à la règle : un bateau c'est « elle », un chat c'est « elle » et ma chérie, elle est merveilleuse. En modelant des mots, on peut devenir forgeron, le magicien de sa bienaimée.*

Enfin, pour respecter la tradition grecque, dans ce qui pourrait être considéré comme une pièce de théâtre, une tragédie moderne ou peut-être une comédie, à côté de nos deux héros, l'auteur n'a pas cru bon d'ajouter d'autres acteurs. S'il était amené à faire des exceptions, ces surnuméraires resteraient presque silencieux, immobiles et muets, sauf – ce sont les exceptions au sein de l'exception -, quelques gentilles hôtesse plus bavardes que l'auteur. Nous les rencontrerons dans des chapitres volants.

On notera, ici et là, quelques interférences. Haut dans le ciel, la Lune pourrait rester immobile, muette, mais elle sourira. Les étoiles filantes vont accélérer, car un philosophe nous a dit qu'un ciel constellé révèle aux astrologues le destin des hommes et des femmes.

Une voix céleste peut également intervenir :

- Hé ! L'auteur, tu viens de dire que l'intrigue pourrait être comparée à celle d'une vieille tragédie, et maintenant tu nous dis que c'est une tragédie moderne ... Cela semble contradictoire.
- À ceci, je répondrai qu'un autre philosophe a qualifié le théâtre de « plus grande machine jamais inventée pour absorber les contradictions. » Aussi, « vieux », dans « vieille tragédie », ne signifie pas « séculaire », mais veut dire « tragédies anciennes » de l'époque grecque, « pièces antiques ». Ces textes n'en demeurent pas moins modernes, tout comme peuvent l'être les musiques de Chopin et Tchaïkovski.
- As-tu l'intention de représenter quelqu'un ?
- Pas vraiment, disons plutôt que je cherche juste quelqu'un. Maintenant, permets-moi d'écrire une dernière note : bien que la chanson stationnaire, dans une tragédie, soit généralement liée à des émotions, des sentiments et des événements, ici je l'ai omise, car mes deux héros adorent danser. Ils ne peuvent pas rester longtemps sans bouger, je veux dire, sans danser.
- Dans ce cas, pourquoi n'écris-tu pas une comédie musicale ?
- Un troisième philosophe a dit que la comédie est la forme supérieure du théâtre, mais je conseillerais de prendre mon histoire comme un simple divertissement.

51

Monastine

Monastine avait peur de l'amour. Elle aimait cependant la vie avec une ferveur toute religieuse. Quand je voulus l'enlever, des larmes jaillirent dans ses yeux, ils se révélèrent encore plus beaux. Elle avait besoin de temps pour comprendre, disait-elle. Je me demandai si la poésie serait notre Sauveur. Moi aussi, j'étais perdu. Je m'éloignai. Pouvais-je l'aimer ? J'écrivis. C'est dans l'écriture que j'espérai retrouver la sérénité, ou tout au moins, quelques rares moments de félicité, on en

découvre parfois dans la musique de Bach. J'adressai ce que je croyais être mon ultime poésie à Monastine :

« C'est parce que ton amour pour Dieu est pur, c'est parce que tes yeux sont angéliques que j'ai cru l'amour enfin trouvé. Sais-tu que, sur notre Terre qui est aux cieux ce que tes yeux sont pour moi, le bonheur existe ? N'aie pas peur ! Quand l'amour étourdit, haut les cœurs ! Quand il va trop vite, c'est toujours un joli conte de fées, c'est une histoire qui finit bien. N'aie pas peur ! Je vais t'emporter. Loin, là où le rêve et la vie sont unis. C'est parce que j'ai entendu tes larmes que je veux dévoiler ton amour. Tu sais ? Seul, maintenant, je n'oublie pas ton corps blotti l'autre matin contre mon cœur. »

Je ne reçus jamais de réponse. Je ne la revis jamais. Sauf dans mes rêves. Mais j'entendis la Providence, je compris. Un matin, elle avait quitté le voile. Elle était sortie par une porte dérobée. Comme son esprit, la place, rouge du soleil couchant, était vide. Seuls, trois coups de cloche martelèrent mon cœur.

Le ciel était-il plus grand que son cœur ?

Les yeux lumineux de Monastine m'avaient séduit. Ses larmes m'avaient bouleversé. Je revoyais son visage. Sur le sable, chaque jour, je le dessinais. Je l'imaginai. Les vaguelettes de son âme l'effaçaient. Mon cœur avait été volage mais je n'oublierai jamais les larmes de Monastine.

52

Moustique, sa musique et moi

On eût dit un carrousel à elle toute seule.

Tout commença lorsque je me heurtai à un moustique mystique. Moustique femelle, elle me piqua au vif. Dans son infinie bonté, qui n'est plus à démontrer, le Seigneur me fit une grâce, une de plus. Je l'accueillis.

Incapable de faire du mal à une mouche, - c'est mon côté Tartuffe -, je voulus bien donner à la moustique une goutte de mon sang. J'écartai ma moustiquaire. Elle semblait assoiffée. On eût dit une orante. Pour me rejoindre, elle vola à la vitesse de mille et trois battements de cœur par seconde. Jamais je n'avais connu un tel empressement à mon égard. Elle finit par se poser sur mon avant-bras gauche. Au lieu de chercher à piquer-pomper, implorante, elle tendit ses six pattes vers moi, ses yeux firent maintes fois le tour de ma tête. On eût dit une chatte gourmande. J'ai du mal à repousser la prière. Grâce à Dieu, il ne s'agissait pas d'une moustique religieuse, cousine de la mante verte. Si cela avait été le cas, j'aurais pu utiliser un ou plusieurs mantras pour me protéger. Car ces outils magiques accompagnent parfaitement mes efforts de construction mentale, comme un vin sacré ajoute sa touche de plaisir à une extase recherchée. Ici, il me faut l'avouer, ma quête de l'extase amoureuse, sans être permanente, fait preuve d'une certaine constance. C'est pourquoi ma ferveur naissante envers cette femelle moustique, à la beauté peu commune, cette ferveur s'accrut. La transfusion sanguine se passa au mieux. J'avais préparé une collation postopératoire pour récompenser ma donation. Repue de mon sang, Moustique vint à s'assoupir, non pas dans mes bras, mais sur mon biceps gauche. Sa tête reposait. Je la contemplai.

Ma réflexion devint platonique, je me dis tout à coup que ma Moustique ferait une maîtresse charmante, une amante de cœur. Mais comment s'y prendre ? Le cas était plus complexe que celui du petit oiseau et du poisson qui s'aimaient d'amour tendre. Au moins, ces deux amoureux étaient du même calibre. Quant à la grenouille, éprise de la taille du bœuf, on sait ce qu'il en advint. Seul un miracle pourrait faire, non pas grossir, mais grandir l'objet de mon désir. Je me mis à prier. J'avais toujours eu de la sympathie pour les cultures animistes, c'était mon côté animal, peaufiné par des années d'addiction au rock n'roll, caractérisé par une sorte de sentiment protecteur des animaux. Aussi, chaque jour, je priai de plus belle. Je découvris un oratoire toute à ma mesure : trois petites notes de musique ...

Mais, quelle ne fût pas ma surprise lorsque j'entrai, la première fois, dans ce lieu consacré à la prière. C'était l'heure tranquille où les lions hugoliens vont se désaltérer, mais, plutôt qu'un rugissement de satisfaction, inférieur en intensité au

souffle d'une jolie femme (proverbe kurde), j'entendis voler un diptère (j'avais croisé ce terme savant sur une grille de mots des Éditions Cuvier). Étant donné qu'on recense près de 3.500 espèces de ces insectes, je fus incapable d'identifier celui qui volait. Mâle ou femelle ? Ma moustique, que je nourrissais chaque jour, m'avait-elle suivi ? Suspectait-elle mon désir ? Le partageait-elle parce que je lui offrais mon sang quotidiennement ?

Quoi qu'il en fût, j'acceptais uniquement d'être mangé, voire dévoré, par ma moustique préférée. Grâce à la mélodie de ses ailes vers moi déployées, je la reconnus enfin. Je décidai illico de la baptiser. Désormais je l'appellerais *Samsara*.

Je quittai le temple animiste le cœur rempli d'espoir.

De retour chez moi, pour me convaincre qu'un miracle inversé pût se produire, je relus *La Métamorphose* de Kafka. Par un processus positif, mon insecte bienaimé devait se transformer en une charmante jeune femme, prête à recevoir un peu, beaucoup d'amour, jusqu'à la passion, mais surtout pas, pas du tout. Elle deviendrait mon petit beignet kazakh, et, pour tous les deux, ce serait une renaissance. J'étais sorti de ma chambre mansardée, attiré par la musique des ailes de Samsara. On eût dit un air de violon sur le toit. Je pris l'escalier qui menait à la terrasse de l'immeuble. La nuit étoilée semblait avoir été dessinée par les studios de Walt Disney. En fait de violon, c'était un air de bandonéon joué par Tony accompagné par la mandoline de Joe. Le miracle serait-il hétéromorphe ?

Moustique se précipita, je découvris mon biceps gauche. La pauvre meurt de faim, - pensai-je.

Tout à coup, elle disparut. (*)

Pendant au moins une nanoseconde, je fus au désespoir.

Mais un frais parfum d'asphodèle blanc se répandit autour de moi. Au moyen de son bâton royal, Merlin fit apparaître ma sorcière bien adorée, Samsara sauta dans mes bras. Nous eûmes trois filles et un garçon.

Vaut-il mieux être mystique ou moustique ?

(*) *C'est un scénario courant dans les histoires d'amour romanesques.*

53

Nicotine

J'avais rejoint Nicotine au-dessus d'un nuage de fumée. J'aimais la forme de son corps, semblable à un cumulonimbus. Son visage était chargé de larmes. Il neigeait. Je me rappelle encore la robe verte qu'elle portait, moment de grâce, près de l'abat-jour. Nous avons décidé ce voyage, cette escapade montagnarde, trois jours plus tôt. Jusqu'alors, ensemble, nous avons seulement fréquenté les mêmes pistes de danse.

Le vert espoir et la laine caressaient sa peau. Innocemment, ou presque, je risquai un premier baiser. J'en rêvai. Comme une excuse, un garde-fou, je conclus : « *Tu ne devrais pas jeter tant de charmes, tant de sorts.* »

J'adorais les nuages, ils frôlaient les Grandes Jorasses, où nous occupions un refuge. Je n'aimais pas la fumée. Dans un Jumbo, on survolait des cirrus. Dans un petit avion, on voyageait au milieu des cumulus, on écoutait mille et trois notes variables en compagnie des stratus. Quai des brumes, au milieu de la nue et des péniches, on pouvait respirer. Au bord de la mer, on humait les embruns éparpillés par le vent. Dans la fumée, j'étouffais. Point de rêve à travers la fumée. La fumée encerclait.

Aussi, je proposai à Nicotine d'aller consommer un vin chaud au glacier du village italien le plus proche. Ses yeux étaient insondables, mais surtout, ils étaient beaux. Ils avaient la douceur inventée par les peintres, sans le dire, pour fixer le

sourire des anges, des femmes amoureuses aussi. On ne regardait pas Nicotine, on l'admirait. Chez Nicotine, c'est ce mélange subtil de tendresse et de force incontournables qui m'avait séduit, de la face Sud à la face Nord. Le nuage avait été plus fort que la fumée.

Au retour, dans nos cerveaux, le vin chaud avait remplacé la fumée. Lorsque Nicotine ôta sa robe-pull moulante, ses dessous s'envolèrent en fumée. Au petit matin, avec nonchalance, elle cacha ses atours dans un déshabillé blanc. Elle avait faim. Avant le chocolat, avant les croissants, elle nous régala. Au petit-déjeuner, elle avait une grande nouvelle à m'annoncer. Elle se sentait enceinte. Elle jeta son paquet de cigarettes.

Nicotine ne le sait pas mais je conserverai jusqu'au bout de notre voyage le souvenir de notre première nuit et du matin triomphant qui la suivit.

54

Poétine

*« Moi qui sais des lais pour les reines,
Les plaintes de mes années »*

Apollinaire

Poétine aimait la poésie de la vie. Chaque jour, elle y goûtait près un poète coutumier. Elle choisissait un trouvère ou un troubadour. Le Moyen Âge était sa période de prédilection. Latine dans l'âme, elle opposait souvent poésie métrique et poésie rythmique. Sur demande, ou sans requête, l'élú du moment se tenait à ses genoux. Pour elle, il composait des dix-pieds, des alexandrins. Poétine les réunissait. Ses distiques commandaient au cœur du brave chevalier. Maîtresse elle était.

Poétine n'était jamais rassasiée de poésie. Aussi, pour elle, lorsque, à mon tour, je devins son paladin, je cessai mon errance. Elle voulait un sonnet pour son petit déjeuner. À midi, elle réclamait des chansons, une ballade. Pour son goûter, elle

se contentait de quelques lais, des octosyllabes dits sur un air pathétique, joué sur une harpe celtique. Un simple haïku la satisfaisait. Au dîner des stances, « Imite pour moi Malherbe », - me disait-elle. Au souper, une pléiade de vers libres. Sous la pluie, avec l'eau du Ciel pour témoin et un parapluie prêté par Mary Poppins, un rondeau badin, composé par son maraud dans les règles, deux quatrains et un quintil. Au coucher du Soleil, si la Lune était pleine, elle se montrait clémente, elle accueillait une ode à la gloire de l'Amour. Bref, elle voulait de la poésie, en veux-tu, en voilà. Un matin, au premier réveil, galant en retard, pour la faire patienter quelques nanosecondes, j'écrivis :

« Pour Toi, J'écrirai un jour, Mon poème le plus fou. J'inventerai des rimes ultra féminines, des rythmes inconnus. Pour Toi, je composerai, Un petit sonnet, Une ode à ta vie, Le plus bel alexandrin ... »

Debout, Poétine lut ce bout de poème, but son chocolat à l'eau, et, bien sagement, se rendormit dans mes bras. Je crois savoir que, rassurée, elle fit un beau rêve. Inspiré, j'osai un poème supplique à son second réveil :

« Et si, Tout à coup, On décidait de s'aimer à tous bouts de champs poétiques, à tous bouts de chants magnétiques, Toi et moi, Pour de vrai, Comme dans la cour de l'école, Comme dans une histoire qu'on écrirait tous les deux, À petits pas, À coups de petits riens, Sans bruit, Rien que pour nous, Comme des fous. Dis ? Tu dirais quoi ?

Poétine resta coite, ses yeux réclamèrent un doux coït.

Nos affinités physiques semblaient se nourrir d'une poésie éclectique.

Au saut du lit, le lendemain matin, nue elle courut à sa bibliothèque Louis XVI, acajou, me dit-elle pour me faire patienter. Des yeux je suivis le spectacle, la course de son corps, nymphe impudique pour que ma joie demeurât, pour que mon désir grandît à plaisir jusqu'à la porte de la chambre. Pendant quelques minutes elle disparut. Je compris qu'elle était entrée dans son petit boudoir Charles X. De là, elle fit un saut dans la salle de bains, se doucha à l'italienne, se parfuma avec une

essence rare importée en France par Catherine de Médicis puis revint, essoufflée. Elle avait en main une copie rare, *Carmina Burana*.

Encore debout, toujours follement nue, elle me montra la couverture du manuscrit. Éperdue, après avoir repris son haleine à l'anis échappée en si bémol majeur pendant quelques secondes, elle sourit comme La Belle Ferronnière et se déclara : « Voilà, si tu m'aimes, tu auras à cœur de composer, ou de chanter pour moi, successivement, chaque jour de la semaine, d'abord une chanson religieuse, *andantino*, *allegro risoluto*, pour fêter le divin enfant que nous aurons bientôt, un deuxième texte, façon texto, sans morale, *andante*, une pièce satirique joyeuse, à jouer *allegro*, une à boire, *allegro moderato*, une à manger, *allegro ma non troppo*. »

« Et, une chanson d'amour ? » hasardai-je.

« Bien sûr ! Le dimanche nous ferons l'amour, avec supplément, c'est mon jeu préféré, cadence adagio, puis *allegro spiritoso*, *appassionato*, le final con fuoco.

Nous étions dimanche, cela tombait merveilleusement bien pour commencer notre semaine anglaise, ma dame de pique et moi. Ma reine le voulait. Moi, je n'en demandais pas tant. Nous nous mîmes à jouer à Am, Stram, Gram, Pic et Pic et Colégram. « Ça sera toi mon roi ! » conclut Poétine. Depuis, je lui chante l'amour.

55

Guillotine

« Léonard de Vinci inventa l'homme volant monté sur son grand cygne »

Paul Valéry

« Toutes les blancheurs sont des strophes d'amour »

Victor Hugo

Pour moi, Guillotine fut une énigme. Elle fut ma plus belle incertitude, une sorte de fluctuation renaissante qui ne coulait pas de source. Un jour, elle m'apparut

sous les traits d'un cygne à bec rouge et cou noir (je dis bien « sous les traits » non pas sous la forme, car je reçus, comme un signe du destin, un dessin numérique). Le lendemain, sans tête, elle signala sa présence, à grand renfort de trompette, jolis coups aussi charmants que sa nuque, flexible. Je faillis perdre ma bobine. On eût dit les divinités du Styx d'Alceste, version *ministres de la vie*. Il ne manquait qu'un prêtre et la voix de Maria Callas. Compagnon inséparable d'Apollon, mille et trois fois, sur une photographie capturée sur internet, j'avais tenté d'observer les traits de son visage, le mouvement de ses lèvres, de ses fossettes candides, de ses paupières papillons, imperceptibles. Elle devint irrésistible. C'est pourquoi, bien que j'eusse de tous temps préféré le chant du coq au chant du cygne, je remplaçai dans son cœur le premier volatile, coloré, sorte de clarté du jour, triomphant chaque matin, par le second, à la robe immaculée. Je compris que Guillotine tentait de me séduire, ce qui était facile, cœur d'artichaut se laisse aisément tromper. Désir curieux. D'où venait-elle ? Seule la poésie apaiserait mon excitation, elle est une réponse pour l'âme secouée, je m'emparai de quelques bouts-rimés que je postai à l'attention personnelle de Guillotine sur son site bois-de-justice.com:

Te voici mon Ève,
Ma poétesse,
Avec allégresse
Tu te révéles,

De renaître au désir,
Il me sera plaisir
Enfin,
Qu'on nous porte du vin,

Point de tristesse
Mille et trois kermesses,
De la belle vaisselle,
Que la joie ruisselle,

Sur vos traits fins,
 Sans fin,
 Avec envie,
 Je pose mon regard impoli

Je prends votre aile
 Ma belle,
 Et alors, je n'ai de cesse,
 Sous nos caresses,

Ainsi,
 Nous jouerons une partie,
 Avec paresse,
 J'accepterai l'ivresse,

Sur votre bouche sans pareille,
 Sur votre sein,
 Si blanc
 Je boirai à la treille

J'appareille,
 Tendez votre oreille,
 Donnez-moi votre liesse,
 Des baisers sans messe.

Guillotine écouta le poème. Avec une lenteur de cygne qui glisse sur l'étang, elle dit alors : « *Lohengrin, fais-moi un Cygne, puis, aussitôt, disparais !* ». Le couperet venait de tomber. Était-ce un signe avant-coureur ? Je m'exécutai. Sur les conseils du dieu suprême, je me transformai en oiseau chanteur. Le roi des dieux m'aida bien volontiers de ses conseils. Il ne manquait pas d'expériences. C'est ainsi, Didon, - pardon, dit-on -, que naquirent dans ma tête *Utopie et Pseudosigne*, sœurs jumelles, douces et lointaines.

56

Jemmy

Je ne me souviens plus si elle s'appelait Jemmy ou Jenny. Irlandaise, Américaine ?

Après un premier boogie-woogie effréné, je lui avais demandé de me suivre, là où elle me dirait de me rendre à elle ; c'était là mes premières volontés. Je pensais que, de la sorte, nous pourrions vivre heureux tous les deux, lorsque nous danserions. Elle tournait autour de moi, toupie multicolore. Bientôt, moi que l'on n'avait jamais pris en défaut sur une piste de danse, entre deux accords de guitare, je m'arrêtai net et lui confessai que j'avais désormais besoin d'elle à mes côtés. Ce à quoi elle répondit : « Mais, où suis-je en ce moment ? » Sur la Planète du Baiser, répliquai-je. Elle m'embrassa, m'embrasa. Puis elle ajouta : « J'ai faim ».

Au *Tomahawk*, à Hong Kong, nous commandâmes bière allemande et bœuf sur le toit. Jemmy s'esquiva au dessert, comme kidnappée. Mes projets de bonheur tombèrent à l'eau. Je dus revenir, les pieds sur terre.

C'était insupportable. Je pris un siège éjectable dans un grand Boeing bleu de mer. Là-haut, au-dessus des montagnes, c'était royal.

Quelques années plus tard, Jenny réapparut, fille de l'air, aux lèvres de feu. Il ne nous manquait plus que le cinquième élément. « Il faut beaucoup de baisers pour que notre histoire d'amour s'envole » me murmura Jenny.

57

**Octavie, Isis, Corilla, Raquel, Rebecca, Sarah, Paula,
Johanna et moi**

*« Lorsque nous étions encore enfants,
Sur le chemin de bruyère, Tout le long de la rivière,
On cueillait la mirabelle, Sous le nez des tourterelles »*

Marie Laforêt

58

Guillemette*Énigmatique, angélique et blonde*

Je la questionnai du regard :

- Tu te prénommes Carmen ?
- (Non, sembla-t-elle répondre.)

Elle détourna son visage. Mon Dieu, que ses cheveux étaient blonds, fins, indéfinissables.

Ma question silencieuse avait surgi dans mes yeux alors que la belle m'avait jeté une fleur, dans ma prison. Elle n'était pas brune, je l'ai dit, j'étais perdu dans une sorte de brume, impénétrable, c'était le jour de la Saint Valentin. J'aimais les fleurs. J'étais amoureux. Il me fallait offrir un bouquet. Elle semblait ne pas se rendre compte de mon trouble, de son charme. Elle virevoltait. Je tournoyais. Tourmenté. Dans mon cachot. Son parfum me montait à la tête, elle détournait la sienne. Comprenne qui pourra. Fleur blanche elle était. Au milieu d'un parterre de couleurs innombrables, colombe, elle cherchait la paix en son âme. Pourtant, elle restait mutine. Noble sourire. Elle avait débarqué une première fois dans ma bibliothèque, autant dire dans ma vie, un matin de janvier. Juste après le jour des reines. Elle me rappelait Duchesse. Chatte aristocrate, elle était d'une élégance rare, usait de minauderies. Elle était visiblement de bonne famille. Robe de laine marron clair, yeux bleus. J'imaginai pouvoir l'emporter au-delà du quotidien. Pendant quelques jours, elle s'effaça.

Elle revint. À pas feutrés. Plus rien ne comptait. Elle était là. Dans ma prison virtuelle. Je la contemplai. Elle était tout en haut, dans sa tour crénelée. Mentalement je composai une élégie. Pour elle. Je pensai à André Chénier. Elle ne serait pas Lycoris. Des guillotineurs avaient un jour séparé l'âme et le corps du poète amoureux. Si un jour, quelque part, dans l'espace, ou dans l'une des étoiles qui se cachaient au fond de ses yeux, je pouvais la rejoindre, alors, je volerais au temps

ce qu'il m'avait dérobé, ce qu'il ne m'avait pas donné. J'aurais de la chance, de la patience, de la passion, je viendrais nous abriter sous notre bonne étoile.

Elle était ma nouvelle héroïne. Déjà je fermais grand les yeux, j'ouvrai un nouveau conte secret. Je placerais mes rêves non pas dans une chambre-forte mais dans un écrin. Je les conserverais dans un coffre en bois du Moyen-Âge, avec, posée sur un parchemin, une fleur blanche, création aromatique, dévoilée. Je n'osais pas encore chercher mon étoile parmi les milliers qu'elle abritait au fond de ses yeux. Quelle forme d'amour était-ce là ?

Tout à coup, je l'imaginai vêtue différemment, princesse dans son erre, mais pas lointaine. Elle était à la fois, dans mon ciel, un ange élu, et, sur Terre, la plus belle des bergères. Dans mon cœur, elle se promenait. Peut-être parce que l'une des images qui revenaient sans cesse, lorsque je me rendais dans l'arrière-boutique de mon cerveau, réservée aux peintures, c'était le tableau aux glaneuses. Ce qui m'attirait particulièrement, ce qui figeait mes regards, c'était l'habit champêtre, vêtement couleur marron, il se détachait sur fond de paille. Cette robe avait un pouvoir exceptionnel : d'une part, elle habillait son corps de femme en volupté, d'autre part, avec pudeur, elle déshabillait ce corps. Croiser son regard. Elle m'aurait offert des épis rebelles, ils se cachaient sous sa coiffe. J'en étais arrivé à ce point de ma rêverie quand je la découvris, protégée par un fétu de paille. Sans paillettes, elle scintillait sur le sol aux reflets bruns. Alors je pris à nouveau ma plume d'oie, j'écrivis sans fin les mots que je n'oserais jamais lui dire, ces phrases qui se précipitaient sur mes lèvres. À cause d'elle je resterais adolescent, timide, orgueilleux.

Dans ce conte que j'écrivais pour moi, sans elle, à cause d'elle, elle portait chaque jour une toilette différente. Les couleurs et les tons variaient. Comme la lumière dans ses yeux.

Pendant ce temps, à quoi s'occupait-elle ? Elle se promenait, sibylline, parmi les fleurs. De toutes couleurs, elles semblaient avoir été réunies, assemblées, nouées, dénouées, par un peintre, courtois. Au milieu d'elles, elle était souveraine, lumineuse. Mais, ce que je ne savais pas, c'est que la lointaine princesse, Duchesse, s'ennuyait.

Sa beauté l'isolait. J'aurais voulu voir danser beaucoup de vagues dans son âme, les voir s'élever, s'évanouir, ne jamais mourir. Personne ne voyait le dedans, sa noble tête. Tous les hommes, les plus jeunes, s'arrêtaient à sa porte. Ils lui parlaient, ne la faisaient pas rire. Pour ouvrir la fenêtre de ses yeux, ils ne possédaient pas la clef des champs. Je me voudrais poète, on le sait, fleuriste aussi, amateur de jardins sans ours, pourquoi pas prêtre de Flore et de Pomone, mais ce que je ne savais pas, c'est qu'elle désirait, ardemment, le rire, qu'on l'emmenât danser dans les rues, virevolter dans les prés.

Lors de notre troisième rencontre, elle portait une robe d'escapade. La Saint-Valentin approchait, première promesse du printemps. Maintenant, il était impossible qu'elle ne me sût pas amoureux. Très vite, une femme devine. Amoureux je l'étais, il fallait bien l'admettre. Mes désirs tournoyaient. J'étais prêt à mettre le feu à Rome. Ne pas décevoir une femme qui demande à être aimée. Amoureux de son corps. Plutôt que de le prendre, je voulais le surprendre. Pas tout de suite. Apprendre. Sans appréhension. Sa robe continuait à m'intriguer. Elle contenait un message. Comme la jupe de Ninon.

Digression-explication : qu'appelle-t-on jupe de Ninon ? c'est une jupe qui délivre des messages - quand on sait lui parler, elle peut s'envoler, elle est parfois rebelle. Le lecteur qui voudrait en savoir plus, au sujet de la jupe de Ninon, et des robes en général, aura tout avantage à consulter un manuel d'ésotérisme devenu introuvable mais qu'on peut voir apparaître sur un certain nombre de sites féminins, en particulier sur le formidable site robesebase@ninon.rose-sur-le-i-du-verbe-aimer.com. Bons haut-parleurs, lecteurs curieux, à vos baguettes !

Mais revenons à mes moutons. Que dit le billet de 'la robe pour aller virevolter au printemps' ? À priori, il semble confus, brouillé, froissé, même pour l'auteur (voilà ce que c'est, on s'autorise une petite digression, toute petite, et à peine le dos ou l'attention détournés, on est coupé, soi-disant techniquement. En fait, on est séparé de son lecteur (de livre, pas de DVD), coupé de la réalité, privé de la télévision-réalité (ça c'est beaucoup moins grave), stoppé dans son élan d'écrivain amoureux (ça c'est plus grave). Donc, un problème technique, inattendu mais inévitable, est survenu,

le texte n'a pas pu être numérisé, il ne sera pas mémorisé. Nous remercions le lecteur pour sa compréhension (du texte) dans des conditions difficiles. Quand, pratiquement, ça ne fonctionne plus, c'est comme en physique théorique, il faut imaginer. L'expérience viendra peut-être confirmer. Mais, en amour, que vaut l'expérience ? Il faudrait avoir du toupet pour brûler les étapes, ou se rendre au Touquet sans visiter Étapes. Surtout dans le cas présent. Ici, plus qu'ailleurs, l'imagination est nécessaire, elle est propice au développement de l'amour. Nécessaire, dis-je, mais pas suffisante. Que de conditions ne faut-il pas remplir en amour ? Il y a tant de règles. (Alors, on va y venir au message ? Il a peut-être été sauvegardé, pendant quatorze jours, en février, se demandent les lecteurs) (J'y viens, j'y viens...)

Parmi la multitude d'images disponibles dans la mémoire de l'amour, nous supposons que la belle, au moyen de sa robe, magique, et de son sourire, à peine esquissé, énigmatique, veut m'inviter aux doux matins de l'amourette (les femmes n'aiment pas les précipitations, c'est bien connu. S'il leur pleut sur le visage, c'est tout un maquillage à refaire. Elles aiment les larmes du bonheur, elles les retiennent, afin que leurs yeux restent purs, proches des sentiers obliques de l'amour enfin libre.) Bien sûr, un premier sourire, discret, peut en cacher un autre, ravageur. (C'est quoi un sourire ? C'est un mouvement coordonné des yeux et des lèvres. C'est quoi un sourire ravageur ? C'est le second mouvement, plus lent, très féminin, dans un concerto pour violon de Vivaldi.) Ce sourire ravageur invitera le chevalier errant à une promenade, sans mots dire (pour le repos du lecteur qui se substitue à l'auteur pour un petit moment, lequel auteur, étymologie oblige, garantit que ses prochains maux seront exempts de digression. Le petit moment est bien entendu piqué en douce, il est bien agréable d'aimer en écrivant). L'invitation est valable pour deux personnes, les yeux pas forcément dans les yeux, mais main dans la main. Prochaine étape : proposer plus qu'un passe-temps bucolique, un rendez-vous. Si c'est plus qu'une amourette, je risque de perdre mon âme. J'étais peut-être déjà en route pour la prison où je retrouverai la belle Carmen.

Les minutes s'effiloçaient. Le sablier avait été retourné à maintes reprises. Elle était toujours là. Parmi les fleurs. Silencieuse. Sans qu'une seule parole eût été prononcée, nous nous étions confié nos émois. Moi, timide. Mais elle, pourquoi

ne parlait-elle pas ? Elle qui était souveraine. Tout à coup elle s'éclipsa. Lune de miel irréaliste, interrompue. J'encaissai. Des clients étaient entrés dans ma librairie. Fleuriste désenchanté, j'écartai le rêve et, mécaniquement, je fis un bouquet. J'étais absent. Je n'encaissais plus. La belle, surgie du néant, m'entraînait vers l'infini. Je ne pouvais le croire. J'avais raison. Avant que de partir, elle avait laissé tomber quelques épis de blé et un petit papier plié en quatre. Je le récupérai, le dépliai. Il était écrit : « Mon nom est Guillemette, je n'ai pas eu le temps. Un jour je te retrouverai ».

« Un jour... » Qui était-elle ? Je n'avais pas su lui conter fleurette. Je n'avais pas osé lui faire une déclaration complètement folle. Elle n'avait pas voulu me l'imposer. Point de tracasserie amoureuse. À force de se bousculer, les mots doux, colorés, parfumés, ces fleurs de l'âme éprise, avaient été emportés par une foule de syllabes que je n'avais pas eu le temps d'assembler. Dans ma gorge elles étaient restées nouées. Elles s'étaient perdues. Il n'y avait pas eu de bouquet final. Nos yeux avaient beau s'être longuement parlé, il semblait qu'ils avaient laissé passer la chance, l'oiseau volage, jamais sage. Elle avait compris. Mais de moi, elle avait attendu plus. Désormais il me faudrait compter sur l'avenir. Une autre chance ? L'avenir est la seule chose que les maîtres concèdent aux esclaves. Qui était l'esclave de l'autre ? Ni elle, ni moi. Y avait-il un maître ? Oui, le seul acceptable : l'amour. Heureusement l'avenir, comme l'avait affirmé un autre comte, aux nobles pensées, l'avenir dure longtemps.

Plutôt que de laisser passer une ou deux pages de publicité, courtes, mais de plus en plus longues, nous allons sauter une décennie. Que pèsent dix ans au regard des siècles traversés par notre manuscrit ? Ils peuvent mener vers la maturité. Les sentiments amoureux ont besoin de beaucoup de temps pour se concrétiser, stabiliser leurs formes multiples. La ligne droite n'existe pas et, de toute façon, toute droite est une sinusoïde. Si vous en doutez, regardez, sur un écran de télévision, les battements du cœur de Céline quand elle est proche de son homme en or. Dix révolutions spatiales, c'est long, surtout vers la fin. Aussi, nous ferons appel, à titre exceptionnel, aux raccourcis que nous offrent les nouvelles technologies. Nous allons nous projeter dans le temps, faisant fi de l'espace. Pour cela, nous utiliserons un canon à égrainer les nanosecondes, une sorte d'accélérateur de particules temporelles.

Tourner la page est parfois difficile pour un être blessé, mais pas impossible. Je vous invite à retrouver bientôt, dans de nouvelles aventures de rêve, nos héros reposés. L'énigmatique Guillemette me retrouvera peut-être. Donnons le temps au temps.

59

Bonemine

Dans une bande, dessinée à l'intérieur d'un village, non loin d'un camp retranché, je croisai Bonemine. C'était jour de marché. Femme des années quatre-vingt, Bonemine travaillait du chef, voyageait en Absurdie, contrée lointaine perdue dans une chanson.

Femme autoritaire, je l'entends, femme au foyer ardent, l'air hautain, je la comprends. Bien lacée, petite et rondelette, reine du cylindre et de la pâtisserie, incompressible Tante Pim, Jenny de la philo, elle a banni l'amour malgré elle. Peut-être est-ce là une antidote contre les passions destructrices ? Bruyante, elle en devient reposante.

Je me demande ce qu' en aurait pensé George Sand.

Je vais, de ce pas, questionner Amantine.

Je prends le métro. Je descends Rue du Bac.

60

Amantine

« Cette fée à qui Dieu a donné une plume au lieu de baguette »

Alexandre Dumas Père

Boulevard Raspail, un jour de décembre. J'entrai en librairie comme on entre dans les ordres.

Nous avons pris rendez-vous dans l'un de nos rêves communs. Je la reconnus immédiatement. D'un regard, je la suppliai d'ôter son masque assorti à la couleur de ses cheveux châtain. D'autres portaient un casque bleu sans déguisement. Amantine hésita.

Elle garda sa protection de papier coloré mais proposa de me parler à l'oreille. J'acquiesçai. Je quittai mon oreillette.

Nous nous réfugiâmes dans un coin relativement isolé de la librairie. Le prétexte était bon. Il suffisait de paraître occupés, non pas l'un de l'autre, mais de littérature.

Enfin, nous nous abouchâmes. Onc, je n'avais ressenti un tel plaisir d'écoute. Amantine agrémentait ses paroles de sourires ravissants, exquis.

Nous étions convenus qu'Amantine me dirait tout ce qu'elle voulait, qu'elle se donnerait corps et âme en quelque sorte. C'était là sa nature profonde, je le sentais. Mon oreille absorbait ses paroles. Je suivais avec les délices de l'âme et de la chair les moindres mouvements de ses lèvres agiles.

Pour donner le change à ceux qui auraient pu avoir des coups d'œil obliques, ma librairie préférée préleva quelques livres sur les étagères. Elle faisait mine de me les commenter, un à un. En fait, elle me dévoilait les aspects les plus secrets de la vie de George Sand. Grâce à une suite de hasards, elle avait eu connaissance de la correspondance intime envoyée à Chopin par sa maîtresse-femme. Comment avait-elle manœuvré, le saurons-nous jamais ? L'hypothèse la plus probable est que, entre la Pologne et Paris, avant leur retour à son expéditrice, des copies des missives sentimentaux avaient été réalisées, non seulement par Alexandre Dumas Fils, mais aussi par un tiers, inconnu. Bien que les lettres fussent enflammées, Amantine me confia que le feu dont avait brûlé George pour Frédéric n'avait pu consumer totalement leurs écrits. Après cette confidence, une valse fut jouée dans la librairie, Amantine fit trois petits tours sur elle-même, et, sans aboyer, un jeune chien, frénétique, se mit à pourchasser sa queue.

Un autre détail me convint de notre connivence. Après la valse-minute, Amantine ajouta :

« Si Aurore hérita, de sa grand-mère Marie-Aurore, entre autres, du Domaine de Nohant, ce que l'on sait moins, c'est qu'elle reçut du père de sa mère, Antoine, maître paumier et maître oiselier, le Château d'Ohlain-en-Hiver. »

Je devins irraisonnable. À brûle-pourpoint, je risquai le tout pour le tout, je demandai à ma jeune guide ludique et lucide si elle consentirait à m'accompagner, un jeudi, dès potron-minet, à Fresnicourt-le-Dolmen. Là, nous dénicherions une chaumière inhabitée, près de l'Église Notre-Dame, nous y écouterions *La Pastorale*.

Je craignais l'estocade. Amantine accepta.

Il ne s'agissait pas d'une toquade. Afin de parler des modalités de notre escapade, j'invitai mon égérie à prendre un café sous véranda. Nous fonçâmes à la Brasserie Lutetia. Amantine coiffa un béret qu'aurait pu porter Mme Swann. La commande passée, les cafés servis, droit au but, nous choisîmes la semaine des quatre jeudis pour notre exploration du subjectif imparfait. Ainsi nous multiplions nos chances et dispositions de temps pour un séjour réussi. Nous aurions tout loisir. À cette perspective, nous fûmes pris d'une terrible fringale de lecture, ni la foudre, ni la tempête ne semblaient pouvoir nous arrêter, une faim amoureuse en somme. Avant de laisser ma bientôt fugitive retourner à sa librairie, je commandai un autre café et deux croissants. Ses yeux couleur noisette, pétillants, devinrent gourmands. J'aime l'envie d'amour chez une femme. Notre désir devint celui des ardents.

Avec le temps, rien ne s'en irait, je m'étais fait d'Amantine, pas tout à fait inconsciemment, une image inégalable, inénarrable, celle de la fée féconde à la belle faconde. Quelle faim nous avons de respirer la liberté de l'autre !

Nous partîmes tôt de Paris pour Ohlain-Le Château. Nous atteignîmes Fresnicourt le premier jeudi des quatre, dans l'après-midi. Depuis la gare de Béthune, tout couverts de neige, à peine empêchés par nos valises sans roulettes, nous déambulâmes

d'un pas éveillé. Nous atteignîmes l'orée du village. Près de l'étang, notre chaumine enfumée nous attendait. Notre impatience commune bouillonnait. Collectionneur d'images de cette période surprenante du Moyen Âge, je pris moult photographies des environs du château.

Il semblait étonnant, étrange, inconcevable, entouré de ses eaux vernissées par les glaces. Nous imaginâmes sans tarder les jeux bruyants des villageois emportés par le couteau à palette de Jean-Marie Lamare.

J'aime les châteaux du Moyen Âge. Ils sont romanesques. J'aime Ohlain car d'Artagnan y est enterré. On ne sait pas où au juste, mais Alexandre Dumas en a probablement fait la confidence à George Sand lors du dîner où il fut question de Mérimée, cinq pieds, cinq pouces. Il n'y a pas que des '*rendez-vous à moi*' rocambolesques.

J'en viens à l'un des buts inavoués de notre voyage. Nous marchions sans parler comme les chasseurs de Vigny, le gazon était forcément humide puisque la neige ne cessait de tomber. Quant à la bruyère, elle était si épaisse qu'au printemps elle donnerait leur meilleur miel aux abeilles. Cependant nous n'allâmes pas jusqu'à regarder le sable, recouvert d'un hydrométéore déposé sur le chemin par le vent, nous n'allions pas non plus nous y coucher.

Très excités, non pas d'un désir curieux mais par une étrange folie douce, nous décidâmes de nous introduire subrepticement dans le château. Nous devions tout d'abord réfléchir aux détails de l'opération que nous baptisâmes 007. Nous nous rendîmes alors à la Table des fées. Amantine se cacha dans un coffre de pierre sous le dolmen, je fis de même. Les deux pierres, jumelles, tapissées de plaids écossais étaient spacieuses, confortables, chaudes. Nous nous y endormîmes et fîmes les songes usuels d'une nuit d'hiver. Au matin, de concert, nous soulevâmes nos couvercles. Nous retournâmes à notre chaumine enfumée. Là, nous devisâmes. Le grand étang gelé ne pouvait être un obstacle, mais il nous fallait un déguisement, ou mieux.

Passionnée, comme moi, par George Sand, Amantine était certaine que le château était hanté par cette merveilleuse auteure. Elle suggéra une visite discrète. Pour atteindre notre objectif, il n'y avait pas photo, il nous fallait croquer dans la même pomme, ce que nous fîmes, puis j'offris une pêche à Amantine (vous me pardonnez ce hiatus transitoire). Pour compléter, elle mit des cerises sur son béret. Enfin, pour faciliter la suite imminente de notre aventure, plutôt que des accoutrements de comédie, Amantine sortit de dessous sa pèlerine, deux marguerites magiques. Elle avait reçu la première de sa mère-grand, qui la tenait de Bilbo, hobbit de son état, la seconde était un legs de Peter Brady. Grand Seigneur, pardon, Grande Dame, elle me passa au doigt l'un des deux anneaux. « *Mon esprit se croit sur un carrousel ; on tourne, on tourne ; à certains tours on décroche un anneau.* » « Moi j'en ai décroché deux, un pour toi, un pour moi » - me souffla Amantine. Elle passa donc le second à l'annulaire de sa main gauche. Domina dominait Dominus. Nous devînmes immédiatement invisibles pour la communauté. Mais, oh ! miracle de la sorcellerie technologique, nous pouvions nous voir l'un l'autre, elle à demi songeuse, moi rêveur à demi. Amantine conserva une double branche de noisetier, « au cas où les batteries de nos annelets viendraient à se décharger » précisa-t-elle.

Nous avions aussi le soutien d'Alfred. Son bonjour nous avait été transmis par la propriétaire anglaise de la Chaumine, Mrs Bises and Bises.

C'est ainsi que, munis de nos différents tours de passe-passe salutaires, nous pûmes pénétrer incognito dans le château. Une rafale de vent avait ouvert la porte d'entrée et l'avait refermée sur nous.

Dans le vestibule était accroché un portrait de Jeanne d'Arc.

Nous entendîmes alors des voix intérieures et extérieures. Je veux signifier qu'à l'étage supérieur, au haut de l'escalier, des organes sonores se faisaient entendre. Sans trêve, sans bruit, nous montâmes les marches quatre à quatre, main dans la main. Nous fûmes admis dans une pièce qui, par ses dimensions, aurait pu servir de salon de réception. En fait, c'était un très grand boudoir. Les voix se turent alors.

Voici ce que nous vîmes :

Au fond de quasi-ténèbres, un tableau était suspendu à l'un des murs, entre deux fenêtres donnant sur l'étang. Nous reconnûmes *La Tentation de Saint-Antoine* par Pieter Breughel le Jeune. Ce devait être une excellente copie.

Au centre de la salle, Victor Hugo et George Sand, célèbres pour ne s'être jamais rencontrés, faisaient tourner une table, leurs auriculaires se frôlaient seulement. Ils échangèrent des lettres, mais aucun regard, probablement trop accaparés par leurs multiples pensées respectives. Dumas et Gautier, conviés, l'un assis à la droite d'Aurore, l'autre à sa gauche, se taisaient. Flaubert, venu pour lire une version de son conte obsessionnel, debout près de la cheminée, appuyé sur le manteau en bois, n'osait hurler dans son gueuloir. Un bon feu crépitait. Invité surprise, Balzac écrivait à sa Béatrix tout en buvant une tasse de café. Mérimée, dépité, avait quitté le château depuis belle lurette.

Devant ces héros littéraires soudain muets, nous avons écouté le silence, retenant notre haleine, imitant à nouveau, ce faisant, les chasseurs déjà mentionnés lors de notre périple d'arrivée au pays de la neige du Nord.

La table finit par tourner. En réponse à des questions formulées in petto par les participants, - afin de garantir la confidentialité, je suppose -, des *oui* et des *non* alternaient. En effets sonores, des coups se firent régulièrement entendre sous le plateau en bois de la table. Au-dehors, ravi de la neige, un blizzard avait fait le déplacement depuis le manoir de Vigny. Un isard montra sa tête à la fenêtre. Fidèle au poème, élevé bien au-dessus des terres, le vent n'effleurait de ses pieds que les deux tours d'Ohlain.

Cependant, un enchantement était à l'œuvre, le charme inconscient d'Amantine opérait. Trop présente, elle occupait tout mon esprit ... Un éclair illumina le boudoir. Le tonnerre nous gronda, la table et ses occupants s'évanouirent.

Je garde encore aujourd'hui le souvenir du cercle de mes écrivains favoris réunis à Ohlain, dans la grand-salle empruntée à la Conciergerie, une nuit de pleine lune. Pourtant, ce soir-là, c'est Amantine qui me fut proche. Je conçus rapidement un autre château, localisé non pas en Espagne, mais à Arengosse, dans les Landes, dans les hautes brandes. Là, Amantine deviendrait pour moi Solange-Edmonde de Mauprat.

Je me persuadai. Je me dis : « Si quelques galants l'avaient connue, moi, je l'avais reconnue. Je découvrirai son coeur, un jour peut-être je déferais ses cheveux, son corsage aussi, moi l'écolier pas sage de Saint-Germain-des-Prés réfugié dans les bois, je venais de prier à Notre-Dame de Fresnicourt. »

- Tu as raison, il ne faut pas crêper le chignon d'une femme, il faut le défaire pour l'aimer – intervint le fantôme de mon fantasme.

Mon adorable Amantine était tout simplement la réincarnation de George Sand. Je ne pouvais plus en douter. Me prendrait-elle pour amant ? Son prénom me donnait quelque espoir.

Le fantasme me poursuivit :

- Tu aurais dû vivre au XIX^{ème} siècle.
- Je préfère le XVII^{ème}, la première moitié - rétorquai-je.

Tout fantôme qu'il était, il sembla déçu. Alors je m'empressai d'ajouter :

- Mais, pour me restaurer, je peux faire une incursion, intemporelle, disons, entre 1822 et 1848, le temps follet d'aimer George Sand.
- Pourquoi cette fantaisie à la Musset ?
- Ce n'est pas un caprice. Sache qu'Amantine Aurore Lucile était profondément romanesque, pas romantique pour un sou.

Quoi qu'il en fût, je quittai mon écritoire, désormais comparable à la Table aux Fées, mon idylle avec Amantine verrait-elle le jour ?

Un samedi de janvier, je retournai en librairie, je remis mon récit à Amantine. J'espère qu'elle l'aura lu avant que le loup ne soit revenu dans les bois. Quand je repars en voyage, j'ai toujours recours à la danse en forêt.

J'aimerais tant aimer une femme libre, pas celle des années quatre-vingt, pas Bonemine, Amantine, enjouée, toute sourire, aux yeux noisette, aux cheveux couleur automne.

QUATRIÈME PARTIE

SOUVENIRS BIBLIQUES, CINÉMATOGRAPHIQUES

« *Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'éternité* »

Paul Claudel

TABLEAU VII

« *Je trouvais à la fois dans ma création merveilleuse toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence; »*

Chateaubriand

Comprendre une femme, c'est l'aimer. J'ai passé une grande partie, de ma jeunesse, de ma vie, à refaire le monde de la femme à ma façon. J'aime la possession car elle n'est pas propriété, elle est toujours temporaire, ou plus joliment dit, elle doit être éphémère comme la passante de Baudelaire. La propriété d'un bien matériel n'est pas le vol, n'en déplaît à Proudhon. Appliquée à la femme, comme ce fut le cas pendant quarante siècles, la propriété est un viol. On s'en rend compte encore mieux, songez-y, du haut des pyramides d'Égypte. Or, Balzac disait que le mariage ne devait pas commencer par le viol.

Je suis toujours un enfant.

Je voudrais être un amant, à la hauteur de Cléopâtre, tendre et galant aussi. Comme *autrefois* ? Dans *La Vie Parisienne*, Gabrielle semble regretter cet *autrefois*. C'est mon plus beau défi. Que l'on me jette le gant ! *Je l'emporterai*, je le cacherai, le couvrirai de baisers, jusqu'à le dévorer.

Je finis par relire le tome premier des Mémoires d'Outre-Tombe.

61

Judith-Esther

« Comme le langage n'épuise pas le réel, le mythe vient combler la distance qui sépare la finitude humaine de l'illimité de l'énigme »

Jacques Poirier

1

La lumière subite

Fatigué par la recherche ininterrompue de l'enchantement, à bout de souffle, j'aspirai au repos. Peut-être que le dieu des amours s'était lassé et retiré du monde des hommes. Quoi qu'il en fût, je décidai de mettre mes Indes galantes en sommeil. Je quittai le CNRA, le Centre Naturel de la Recherche Amoureuse. Mon cœur s'endormit sur les quais de Seine. Je ne saurais dire combien d'heures, de jours, d'années-lumière dura ma somnolence. Un matin, Judith-Esther m'éveilla. Inattendue, elle caressait mon visage. Ses traits étaient ceux de Sandrine. Je revois la beauté de ses mains. Discrète, elle s'effaça trop tôt, parfois cachée comme une Lune espiègle au crépuscule. Cependant, de retour bientôt, elle jouait avec le Soleil du matin, présente malgré moi.

J'hésite à conter notre idylle.

J'adorais quand elle enlevait son béret.

Pour la rejoindre, j'empruntai des chemins inconnus, des routes inhabituelles. Je traversai la foule. Je quittai la douceur du Comté des Hobbit, des montagnes je gravis, des forêts noires je pénétrai. Je n'en peux douter, c'est Jéhovah qui a permis, encouragé notre union mystique. Elle venait d'une ville qu'on ne trouve sur aucune carte. Elle me dit que son unique amie était Artémise. Elle semblait connaître l'histoire qui débute mon livre. Artémise lui aurait-elle confié notre idylle interrompue. Et si oui, dans quel but ?

Judith-Esther, prénom composé. Deux héroïnes bibliques. Sans nul doute, sa beauté aurait séduit les poètes de Milly-la-Forêt, les peintres sur la Butte, à Montmartre. Ensorcelante, elle avait l'éloquence invisible d'une muse. Prisonnier, je me laissai convaincre, « *l'amour de l'autre est une énigme* » me dit Judith-Esther. « *Je viens à ta rencontre* » ajouta-t-elle. Je balbutiai. Pour le trancher net, j'étais fasciné jusqu'au col. J'aurais aimé la rechercher, à Naples. Pourtant, ce fut elle qui vint à moi.

Le peuple de Béthulie l'aimait, moi je l'adorais. Comme un roi thaumaturge. Sauf que, face à sa baguette magique, je perdais mes pouvoirs. Son ascendant sur mes joies, sur ma vie ne connut plus de limites.

2

L'idée du dîner

Les secondes s'écoulaient, inexorables, je n'osai inviter Judith-Esther à dîner, mais, finalement, j'en eus l'audace, j'ignore quelle force me soutenait. Elle accepta. Je ne pouvais reculer.

Un dîner avec Judith-Esther, mais à tout prendre, que sera-ce ? me demandai-je. Une jolie connivence, en sourdine, qui jamais ne cessera ? Durant notre repas j'engloutis de grandes tartines de tendresse. Quelques mots de ma divine suffirent à redessiner un petit bonheur sur mon cœur. Ce fut une douce ivresse. Mes paroles glissèrent, celles, rares, de Judith-Esther se patinèrent. Puis elles se gravèrent sur ma tête de bois sculptée par Gepetto.

3

Un lendemain qui chante

Le matin suivant, au cours de mon petit-déjeuner, une petite icône apparut sur l'écran de mon iPhone. Il s'agissait d'une enveloppe scellée par un cœur écarlate. Il me fallut plusieurs clics, appuyés par des claques de réveil, avant de pouvoir ouvrir le message qu'elle contenait :

« *Merci beaucoup pour cette savoureuse soirée !! Ce fut un moment divin !!* »

Quoi qu'en dise le dicton, ces paroles ne s'envoleraient jamais. Se fussent-elles échappées, je les aurais retrouvées, transposées sur des petits papiers à ne pas laisser brûler. La musique qui les portait avait été transcrite de la main de Judith-Esther. Je crus que mes verres de contact me jouaient un tour pendable. Cela leur arrivait parfois. Je voulus m'en assurer. Je les retirai, puisqu'ils semblaient mentir. C'est ainsi, qu'habituellement, je punissais mes lentilles si elles se montraient défaillantes ou persistaient dans l'erreur. Oui, je sais, j'avais tort, je n'aurais pas dû en faire tout un plat, d'autant plus, qu'avec ou sans correction, la dépêche était limpide comme un ciel du Midi. J'aurais mieux fait de me montrer philosophe et de polir mes mots. Quoi qu'il en fût, comme j'avais dû m'y résoudre en d'autres circonstances (*), d'un trait, avant de me remettre de ce miracle, je sifflai une flûte de champagne persuasive : je venais bel et bien de recevoir une lettre d'amour de Sandrine. Je dis 'lettre' pour ce court message. Je la lus mille et trois fois.

() Voici la chose : un jour que je m'étais endormi avec mes lentilles dures encore posées sur mes yeux doux, au regard tendre et myope, au réveil, je crus, l'espace d'une nanoseconde, d'une demi-seconde, tout au plus, avoir tout simplement recouvré une vue perçante, ou tout au moins suffisante. Je remerciai immédiatement le Seigneur d'avoir permis ce miracle. Seuls quelques rares privilégiés, Bach en tête, avaient pu bénéficier d'une telle rémission. Jésus, que ma joie demeure ...*

4

Les deux photos

Je reprends le cours de notre récit, donnons voix à ce chapitre qui pourrait s'intituler *Lettre d'Amour*. Après ma centième lecture, par précaution, avant de poursuivre avidement la missive qui venait de me frapper, à la vitesse et avec la puissance d'un missile, je demandai au Seigneur, que ce premier billet ne fût pas le dernier, qu'il ne fût pas construit sur le modèle de "La lettre à Élise". Cette fois, je n'entendais pas ressentir le moindre chagrin mais goûter seulement au plaisir de l'amour, ne fût-ce qu'un moment. Le temps des cerises patienterait sur le chapeau d'une vieille et grande dame, ou sur un gâteau d'anniversaire, ou dans une chanson de Trenet.

Quelques instants plus tard, ma boîte de réception s'ouvrit progressivement sur une photographie. Taquinerie technologique, je trépignai tout d'abord, puis je patientai. C'était Sandrine, en tenue de plage, légère, vêtue de pureté candide.

Un second cliché, rapproché, plus habillé mais tout aussi attractif et inespéré, constitua le troisième élément-événement de ce lendemain de fête. Que dis-je *l'événement* ? L'aventure, la perspective, le coup de théâtre, l'épopée, l'émotion des mots, l'excitation photogénique des sens.

Quatrième point, je me décidai à cajoler notre relation, à la laisser se transformer en amitié, amoureuse. J'avais longtemps résisté à cette tentation repoussée par Saint-Antoine.

À quand le cinquième élément ? Je classai immédiatement la lettre et les phototypes dans un dossier „Secret-Défense“, catégorie : « *C'est incroyable, d'habitude, ça n'arrive que dans les contes pour enfants* ». Sa première lettre, elle avait pris soin de la cacheter de son sceau aux quatre « c » : un petit cœur combattif couleur coquelicot. À Baton Rouge, Janis Joplin avait tenu la main de Bobby McGee. Lors de notre dîner, Sandrine s'était saisie de la mienne. Je sens encore ce serrement, la douceur de l'étreinte. Je fis un serment.

5

Le petit short blanc

Je n'en finissais pas de regarder le premier cliché que Sandrine venait de m'envoyer, photo devenue fétiche, idole. Elle revenait maintenant, à intervalles aléatoires, mais réguliers, sur l'écran de mon iWatch. Judith-Esther venait de me faire un présent magnifique. Comment le transformer en belle idyllique ? Dorénavant, dans notre avenir, je ne serai plus seul. Je sentais mon cœur faire boum, il produisait des sons pour de bon, il émettait des sons que je croyais émis par un trésor, il tentait de s'échapper de ma cage thoracique.

Comme un chanteur préféré des roulez jeunesse, abandonné sur une plage, sur la septième, je questionnai je ne sais qui : « *Vous êtes sûr que la photo n'est pas truquée ?* » Mais je ne me sentais plus seul, il me suffisait de penser à Sandrine pour rebondir avec la vie et aimer en elle Judith-Esther.

C'était la première fois que je recevais une photo de sa main. Je devenais presque intime auprès d'elle. Avant, je voulais l'implorer. Elle était devenue ma pudique Judith, mon Esther délicieuse, femme presque nue à la posture élégante, lascivité à peine ébauchée, Chassériau. Charme puissant, retenue, pureté, pudicité.

Je m'absorbai, maintenant, dans la contemplation délibérée de son petit short blanc. Sacrilège, j'allais même jusqu'à imaginer, sans cesser de fixer ses yeux, qu'elle le retirait, désir inouï, elle m'invitait à sauter les barrières, à forcer la dernière serrure, à ouvrir sa plus belle porte. Ma contemplation devenait obsession, excitation affolante. C'était un regard insistant, presque suppliant, il ordonnait le branlebas de combat non seulement à tous mes sens, mais à mon intelligence. Ce que femme veut.

6

Lettre d'Amour

Sandrine, de vous revoir, il me presse. En fait, nos désirs sont devenus une fête, un désordre accepté, intense, comme un café voulu, un booster. Cette passion, je l'ai conçue pour vous. Il est des jours où, par à-coup, mon esprit la réclame, à tue-tête, il clame, tête-nue, tout bête, qu'il aime Judith, qu'il adore Esther, qu'il ne saurait renoncer à Sandrine.

Depuis, je sème au vent, sur des pages blanches célibataires, des bulles. J'ai déjà dessiné plusieurs planches-destinée. À l'intérieur, à dessein, j'y glisse des cris silencieux, des boutades, des mots d'amour. Toutes mes particules chantent la beauté de Sandrine, elles accélèrent ma vie. Je viens d'écrire deux doubles sonnets assemblés en remue-ménages :

Votre poésie m'affole,
Je sors de ma cage,
Votre musique,
Vos paroles,
Tout est langage,
Biblique.
Alors, je fais le joli cœur, discret.
À mon tour je vous écris,
Je vous prie,
En secret.

Prenez mes mots !
En moi ils demeurent
Si vous les trouvez beaux,
Cachez-les dans votre cœur
Ils sont à vous,
Rien qu'à nous.
Écrire,
Vous décrire.

Faisons la fête,
Dansons sur la tête,
Irrépressibles désirs,
Y répondre, obéir,
Comme à des ordres
À saisir,
Comme un désordre.

Padam, padam ...
Pour une danse avec vous, j'irai à dame.

7

Manille

Je venais d'arriver aux Philippines. À peine débarqué dans ma chambre, le petit klaxon de mon iPhone se mit à claironner joyeusement. Plusieurs signaux sonores, certains tendres, annonçaient des messages en attente. Mon intuition me disait que c'était elle. Sandrine venait de m'envoyer une nouvelle photographie. Je la reçus en plein cœur. La photographie exprimait sa double beauté: Judith-Esther. Beauté physique à couper le souffle, c'était Esther. Beauté lumineuse, à coup sûr, c'était l'âme de Judith, elle sonnait à ma porte. Ce fut irrésistible. La seconde suivante, cette nouvelle étoile de ma fuyante et filante galaxie devenait l'icône de mon iPhone. J'ajustai la lumière, je cliquai. Dès l'ouverture, mon écran afficha le sourire indicible d'Esther-Sarah.

8

Sonnet du Nouvel An

Sandrine ? Il faut que, sans tarder, je lui porte des roses rouges, des blanches aussi. À moi, Ronsard !

En souvenir de cette adorable 'Boîte à la Lettre d'Amour', j'ajoute aujourd'hui ceci :

« Merci pour votre courriel, il me donne des ailes.

Cette année, partout dans les cieux, ce sera merveilleux.

Là-bas, où j'irai pour de vrai, votre sourire m'accompagnera.

Quand votre cœur vous sonnera, envoyez-moi, là-bas, votre douceur. Quant à moi, des fleurs, sans tarder, je vous enverrai, par milliers, dès la rosée. Sans partage, et sur un grand nuage, je les cueillerai. Vers vous je volerai.

Je veillerai à ce que la vie jamais ne nous sépare.

C'est ainsi qu'elle nous répare,

Votre galant servant,

*Je suis devenu pour toujours,
Car de vous parler,
J'ai besoin tout le temps »*

9

Retrouvailles

Après avoir compté les jours, les mois, quelques heures encore, et nous pourrons vivre à nouveau des moments que j'adore.

Sandrine,

Acceptez ma poésie. À vous, ma romanesque,

Si vous êtes triste, réfugiez-vous dans mon cœur. Soyons complices, je serai votre Acis. Portez votre plus belle parure. Partons à l'aventure. Mes mots sont fous de vous. Ils battent plus fort que mon cœur. Ils courent plus vite que ma main. Ils se bousculent, comme mille et trois petits bonheurs. Ils vous crient un respectueux je t'aime. Oui, vous aimer, vous mon miroir, étincelante, riante. Devenir votre parolier. Je me perds dans votre regard. Sur mon bateau, ivre de joie, avec vous c'est toujours il était une fois ... Vous rayonnez, flamboyez. Demain, je cliquerais en direction de votre âme, je décrirai votre beauté, votre visage, il triomphe, m'assujettit, commande, règne, m'emporte, me gouverne, m'asservit, me dépasse, me tyrannise parfois.

10

Un amour clandestin

Sandrine, mon aimée, ma clandestine, de mon cœur affolé, de mon âme en sourdine, vous êtes l'invitée. Sandrine féminine, vous mon héroïne vous m'avez foudroyé, j'en suis encore tout étonné. Princesse de mes comptines, vous êtes apparue. Au fil des années, vous êtes revenue, je ne vous ai plus quittée. Vous êtes Albertine ressuscitée, Edmée, rose sauvage, douce églantine, chaque jour plus adorée. Parfois, dès matines, à peine éveillé, je vois votre image, l'origine de notre monde, votre entrée pas anodine dans ma vie,

brutalement, j'étais fasciné. Cachée derrière ma vitrine, Tchaïkovski vous fait danser. Ballerine, le moindre de vos gestes m'est sacré. Mélodine, vous êtes mon amour enchanté. Sibylline, votre simplicité m'éblouit. Taquine, avec mon cœur je voudrais vous voir jouer. Oui !qu'il dérape, qu'il patine ! Chagrine, plus jamais vous ne serez, adieu grise mine, je saurai vous consoler. À la nuit je vous dessine. Sous ma plume, vers moi, vous volez. Magicienne, nouvelle Alcine, depuis votre île vous me submergez. Je vous imagine. Vous êtes parée de mystérieux atours. Soudain, je vous nomme Diotime, prophétesse de ma légende dorée, philosophe, vous me conviez à votre Banquet. Sublime amie, par vous, mon âme connaît la sérénité, la sagesse intime, la douce éternité, approchons-nous des cimes. En cette nuit divine, dans un rêve insensé, votre corps adorable enfin je câline. Votre beauté vous m'offrez, je la butine. Désormais, chemin faisant, vous contempler, vous aimer, vous, mon incroyable, ma merveilleuse.

Dans ce livre, combien d'amours s'en sont allés ? Grâce à Jéhovah, mon histoire alexandrine de Sandrine ne finira jamais. Elle est monoatomique, rare, elle est poésie, polie par Spinoza. Son temple est monopyle, je n'y adore qu'un visage. Elle emplit ma bibliothèque. C'est ça le véritable amour, celui que notre Dieu inspire, déclenche, développe, protège, encourage.

62

La Goulue, Intermède du Cancan, dira-t-on

« Je m'avouai que mon existence désordonnée touchait à sa fin, qu'il me fallait entrer dans une nouvelle phase: mais laquelle ? Devenir sage ou bête ? »

George Sand

« L'amour, c'est quand l'envie vous prend qu'on ait envie de vous »

Toulouse-Lautrec

« *Tu paies l'champagne ?* »

La Goulue

« *Au milieu du bastringue, plusieurs couples dansaient le cancan à en décrocher les lustres.* »

Pierre Benoit

Je rapporte ci-après un dialogue que j'ai surpris entre deux chiffonniers, chansonniers à Montmartre. Je sais, ça n'est pas bien de rapporter. Mais, c'est le seul moyen pour que cet échange soit colporté. À ceux qui me diraient : « cela part dans tous les sens », je répondrais : « c'est que le sens de la vie m'échappe. »

- Tu sais quoi mon vieux ?
- Dis-moi !
- Mon vœu le plus goulu, c'est La Goulue.
- Pourquoi ?
- Elle est née à Clichy, Route de la Révolte.
- Je comprends.
- Elle est blanchisseuse. Elle emprunte les robes de ses clientes. Faut bien qu'elle s'amuse.
- C'est un modèle de Renoir.
- Elle est un modèle pour tous. Elle est la muse de Lautrec.
- T'as qu'à lui payer l'champagne ! Tu veux que je sois ton émissaire ?
- Y'a des jours où je me ferais bouc pour l'accompagner.

63**Zouhour****1****Étincelle**

Sans tambour, sans trompette, sans allumettes, une femme venait de souffler sur moi sa braise enchanteresse. Elle n'était pas la jolie Sarah que j'avais contemplée dans un manuscrit patriarcal enluminé, puis redécouverte dans une beuglante. Au premier abord, elle semblait tout droit sortie du Moyen Âge, d'une chanson de gestes, galante. Ses mouvements étaient mesurés. Ils avaient la grâce d'une princesse du Maghreb, lorsque le soleil se couche. Nouvelle Kahina aux pouvoirs magiques. Elle était sur le point d'embraser mon âme. Je ne le savais pas. La musique adoucit les mœurs. Je réécoutai la Princesse Arabe de Claire Diterzi. Je risquais de patiner. Au premier coup d'œil, discret, mais aussitôt remarqué par la gazelle sur ses gardes, je ressentis une curieuse excitation. Rapidement, elle prenait racine en moi. Je revis des images de l'été précédent, retour de Tunisie. Pendant ce vol de nuit, peu après le décollage, par le hublot, j'avais aperçu au fond des cieux obscurs, une faucille d'or, semblable à celle qui avait intrigué Ruth la Moabite. Comme une lune annonciatrice, je l'observai quelques instants. Son sourire était celui d'une femme qui prépare un rendez-vous. Pourquoi pas avec moi ? – me dis-je. Le prodige eut lieu l'hiver suivant. Je fis la connaissance de Zouhour. Grande joie, liesse intellectuelle. Invités séparément à visiter une ancienne abbaye, nous finîmes par nous deviner. Dans cette maison du feu de Dieu qui nous accueillait en cette fin du mois de janvier, nous partageâmes un regard interrogateur, puis quelques mots. Avant de nous quitter, ô miracle, une photographie, télécommandée nous réunit. Quand il veut, le hasard fait bien les choses.

En fait, avant cette image de notre couple en gestation, nous avons accepté la règle du silence. Le lieu, les circonstances y incitaient, ils nous l'imposaient. Quoi qu'il en soit, ce fut notre choix. Le clergé régulier n'est-il pas astreint à une vie calme, ordonnée ? Les seules émotions autorisées ne sont-elles pas d'ordre divin ? Mon agitation était splendide. Je me suis souvent demandé si une jolie femme

perçoit immédiatement le trouble, les tempêtes intérieures, qu'elle provoque chez un amateur en état de choc. Je crois aujourd'hui que son instinct ne la trompe jamais, sensation réciproque.

Surpris par mon inconnue, afin de pouvoir analyser mon nouveau casse-tête de séduction, je résolus, dans un premier temps, de le ramener à une équation. Mais, confronté à la riche beauté de la jeune femme, je réalisai soudain que pour trouver la bonne formule, il me fallait tenir compte d'un nombre infini de variables. Je rebroussai chemin. Je renonçai d'autant plus vite à tout approfondissement que les propos édifiants du Colonel Bramble me revenaient en mémoire. Je les résume ici : « *Seul un polytechnicien peut rêver de mettre l'amour en équation* ». Je fus alors secoué par un fort frisson. Pour cacher les petits soubresauts de mon cœur, pour éviter un vertige, j'eus recours à l'écriture. Quand on ne peut parler, il faut écrire. Oralité ou graphisme. Aussitôt, mon iPhone Z répondit présent. Je devais éviter griffonnage et gribouillis. Oui, je sais, c'est un peu cavalier d'en user de la sorte, mais je surgissais à peine de ma nuit. Je décidai de courir vers l'aventure au galop, d'atteindre au plus vite le pays de Zouhour. Je lui enverrais un tribut littéraire. Le réseau montrait quelques faiblesses, j'eus recours au partage poétique de connexion au point G7. Serait-elle de connivence ?

2

Affinité

À Royaumont,
Voici Zouhour.
Le ciel est sans nuage,
Joli présage.
À Royaumont,
De Zouhour,
Je ne vois que les yeux,
Le ciel est bleu.
À Royaumont,
Avec Zouhour

Sur une parabole
Déjà je m'envole.

Cette première connexion était intermittente.
Cependant, je décelai une complicité naissante.
Je cliquai à nouveau sur son cœur.

3

Ressemblance

« C'était un bohème à barbe tressée, avec des anneaux d'argent aux deux bras et les prunelles flamboyantes »

Flaubert

Sur l'écorce d'un arbre, poème sans rimes

J'écrivais
Lorsque, tout à coup,
Ma main s'arrêta.

Contre un arbre voisin,
Je vis une femme,
Appuyée.

Ses cheveux étaient noirs
Comme jais
Ses yeux disaient tout.

Nous étions silencieux.
Depuis longtemps
Je connaissais Zouhour.

Enfin, chemin faisant, sur la piste aux étoiles, une connexion se fit.

4

Casse-tête

« *Le bien et le beau ne se laissent jamais enfermer dans une équation* »

René Huyghe

Dans, ce chapitre, au cas où notre lanterne magique se serait éteinte, comme suite à un problème de pile, nous voudrions pouvoir éclairer la face cachée de l'héroïne, préciser sa nature fascinante.

Zouhour disposait d'une puissance de feu inégalée : le pouvoir de ses yeux. L'intensité électrique de ses formidables regards me survoltait. Ses prunelles s'alimentaient auprès d'une source de lumière sidérale. Plus simple que la résolution d'une équation à multiples inconnues, je me rappelai la formule de physique « $P=UI$ ». Je venais de succomber sous un tir de DCA fortement nourri. Quant au corps de Zouhour, justement, pour le concevoir, le dessiner, l'habiller, le parfumer, Dieu avait dû utiliser un protocole secret, issu peut-être d'un codex : conception au laser, naissance multidimensionnelle, dessin à la plume volage levée par le vent, on eût dit une partition de Bach jouée par Glenn Gould. Zouhour possédait une élégance rare. Elle ne marchait pas, elle se promenait. Avec l'aisance d'un félin, elle aurait su se déplacer sur les toits. Elle avait l'agilité d'une princesse volante, assise sur une soucoupe, une tasse de café à la main. Face à elle, les ovnis et les astres n'avaient aucune chance d'être vus, ni même détectés. À chacune de ses apparitions, je comparai Zouhour à une jeune comète de Haley filmée au ralenti. Son parfum de peau m'ensorcelait. Peut-être aurais-je un jour le bonheur d'y goûter à cœur et à corps. M'imprégner. M'embaumer.

Mais revenons sur les regards envoûtants de Zouhour qui ne nous lâchent pas. Pour ce faire, il faut donc nous appuyer sur la formule $P=UI$ déjà évoquée.

Sa puissance, intensité et tension, la dotait d'un rayonnement intérieur phénoménal que je devinai maîtrisé et modulé par la jeune femme, expansion irradiante, née aux premiers instants de mon nouvel univers. Aussi, qu'on se l'imagine à présent.

(À ce moment-là, une voix intérieure, sans accent, ni hugolien, ni de Marseille, se manifesta sans crier gare à Saint-Charles)

(L'auteur a déjà entendu cette voix. Elle est unique. Donc, elle ne peut être l'une des voix de Jeanne d'Arc, lesquelles étaient multiples)

(Cette voix porte l'arc d'Apollon, - ce qui pourrait faire illusion -, mais en réalité, il s'agit du démon de minuit de l'auteur, lequel l'assimile au démon de Milou, l'inséparable ami de Tintin. Dans leurs dialogues, il l'appelle donc "Mon cher Milou")

(Le démon de Milou apparaît généralement quand celui-ci a bu plus qu'il ne sied. Attention, le voilà ...)

- Tiens ? Eh ! bien l'auteur ? On dirait que tu te mets à emprunter à Balzac, lequel était pourtant couvert de dettes. On pourrait croire à une démarche physiologique de ta part...
- Eh ! bien, lecteur, tu me vois très honoré par ton commentaire ad hoc, merci mon Capitaine !
- Je ne suis pas ton lecteur. Cependant, je ne veux pas interrompre ta narration !
- Rassure-toi, il en faudrait plus pour m'empêcher de rêver à Zouhour. Oui, je te reconnais, tu es une âme damnée.
- Non, je suis un démon.
- C'est la même chose, tu es un ange déchu.
- Non, déçu seulement !
- Comme tu voudras. Donc, je reprends ... Imagine, - disais-je - que la puissance (initiale, objective) des regards de Zouhour, je la note iP, vienne à s'exercer en direction d'un homme à l'esprit romanesque, au hasard, moi-même.
- Oui. Eh! bien?
- Ma tension nerveuse U, pas seulement ajoutée à l'intensité I du regard de Zouhour, mais conjuguée avec elle, fait que la puissance de Zouhour qui me frappe, - je veux dire ses regards -, est exponentielle, peut-être infinie. Je la nomme puissance reçue et la note PR ou iP car elle a la rapidité des ondes fabuleuses de l'iPhone. Elles pourraient me clouer sur place si je ne prenais grand soin de me protéger. Tu comprends maintenant

mon P= UI ? Dans mon cas, la tension est un facteur, multiplicateur de l'intensité. Je reçois et je ressens les regards de Zouhour avec cette force incroyable,

PR = iP = UI. Finalement je la note ZiP.

- ZiP?
- Oui, pour 'Zouhour iP'. Seule Zouhour me procure cette sensation de nirvana promis.
- Tu devrais travailler en physique amoureuse ou dans les relations publiques. Mais pourquoi serais-tu nerveux ?
- Bonne question, tout simplement parce que je sens naître en moi un doux sentiment, une excitation (de là à ressentir un divin ravissement celui du pêcheur de perles de la beauté de Zouhour, il n'y a qu'un pas de ballerine.
- Tu veux dire que Zouhour ne t'est pas indifférente ?
- Belle litote digne de Corneille mon cher Milou ! Tu n'as pas vraiment intégré tous les détails de ma description.
- Et quand Zouhour te sourit, c'est plus qu'un regard ?
- Oui, pour moi, c'est un moment plus fort que lorsque Zohra sourit. C'est inespéré, c'est tout simplement merveilleux.

5

Libération

De poésie en prose, vint le jour où je voulus adresser à Zouhour mes virelais pour elle. Femme jusqu'au bout des doigts, doigts de fée, fais-moi un conte, en quelques mots, ce serait le plus beau des livres, un keepsake romanesque. Je ne voulais pas être raisonnable, je revivais des émotions nées à Djerba, Alexandrie, aux marches d'un palais du désir retrouvé, au fond de la rue du Sucre. Pour calmer mon ardeur je me mis à relire le *Prophète*. Dans le silence de ma chambre, je me recueillis. Je lui écrivis, à Zouhour, pas au Prophète. Il flottait un parfum d'ambre. Oui, lui écrire un poème : « *Pour toi je sème. Jette-moi un sort ... Au vol je l'attraperai. Avec, je m'envolerai. Je le cacherai. Je respire ton parfum, j'emporte ton regard étincelant, l'espérance.* »

6

Le Salon Vol-de-Cœur

Le Salon Vol-de-Cœur était désert. Un mystérieux insecte Gégène traumatisait la planète. On le disait Roi du Pays de La Peur et de Phobie, contrées lointaines. Mais, ce qui faisait paraître le Salon encore plus stérile à mes yeux, c'était l'absence de Zouhour.

Ce matin-là, il m'était venu une idée, comme il en vient parfois aux troubadours en Sardaigne, j'allais la revoir, enfin.

Je présentai, à l'entrée du Salon, ma carte d'embarquement au scanner lumineux et muet. Sur une chaise qui s'ennuyait je posai mon anorak et mon bagage cabine, ils churent de concert. Puis, l'espoir et le diable au corps, je me mis à scruter l'horizon confiné du salon. J'étais prêt à pourchasser ma dame désirée, à cor et à cri. C'eût été inutile, l'espace semblait désert, une vraie Place Rouge en hiver. Justement, je partais à Moscou. Mais pourquoi Zouhour ne m'accompagnerait-elle pas ? Où ça ? Mais à Moscou, pardi ! Une place devait être encore disponible dans l'avion. Je vérifiai. À côté du mien, le siège 4A était vacant, donc libre comme Max. Je m'empressai de le réserver. Je cliquai nerveusement sur mon application *Vole_MonCœur_LeClub*. Il ne me restait plus qu'à retrouver Zouhour.

Quelques images avaient suffi. J'avais composé mes premiers poèmes, petites odes, volontairement courtes, des sonnets. Un recueil n'est pas un livre. Zouhour était poésie, c'était merveille que de la contempler, discrètement, à la dérobee, à la débordée. Elle ressemblait au plus bel été. Bientôt, je le savais, elle deviendrait incomparable. Les lignes de son corps semblaient éternelles. Shakespeare n'était pas loin. Je songeai à écrire 154 poèmes.

Allais-je m'atteler derechef à la recherche de l'amour ? À ce jour, j'avais été suffisamment amoureux. Je voulais marquer une pause. Serait-ce du temps perdu ? Zouhour me rappelait Esmeralda. Elle dansait avec la légèreté des filles du vent comme le faisait mon humeur vagabonde.

Donc, point de pause, je n'étais ni grand ni blond mais je ferais retour vers l'amour. Mon imagination débordait, comme la cuvette instable d'une rivière. Dès lors, à intervalles réguliers, Zouhour passait devant mes yeux, puis elle se figeait pendant quelques secondes, le temps d'une capture d'écran. Aussi, je décidai de quitter mon état de projection. Je cherchai et retrouvai les deux photographies qui représentaient Zouhour à mes côtés, le jour de notre trouvaille, à Royaumont. Ô royaume des cités, cités de la joie, joie soudaine, daigne me pardonner ... Je ressentis une émotion dont je ne me croyais plus capable. Je contemplais les deux photographies. Elles étaient plutôt similaires, mais mon iPhone Z avait eu le temps de les différencier. Sur la première, dans les yeux de Zouhour, il y avait le rêve. Sur l'autre, il me sembla percevoir un plaisir innocent, un plaisir d'enfant, incontrôlable. Tout à coup, ce visage songeur de femme devint serein. Là-bas, en cet instant précis, dans le monde de Zouhour, - un monde féérique -, tout était tendresse, volupté aussi. Baudelaire et Matisse eussent été jaloux. Cette joie contenue était une caresse, à deux. C'est alors que, béat, je découvris un trésor inattendu, caché, le portrait de ma nouvelle amie, Zouhour, sur WhatsApp. Ce fut une élévation. J'aimai tout de suite son chapeau, bleu, foncé. "Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?", - me répétais-je -, surtout s'il est posé sur une jolie tête. Ses cheveux noirs formaient les deux bras d'un fleuve dans lequel je plongeai. Ses lèvres me submergèrent, rose sensuel. Ses cheveux noirs promettaient un parfum, ses lèvres des arômes. Y goûter l'odeur flottante du café.

7

La voix de Zouhour, appel mobile depuis la forêt

« Dans le rapport de possession, le terme fort c'est la chose possédée, je ne suis rien en dehors d'elle qu'un néant, un incomplet, un insuffisant, dont la suffisance et la complétude sont dans cet objet là-bas »

Jean-Paul Sartre

« Tu es trop choux, » m'écrivit un jour ensoleillé Zouhour. Une transcription vocale automatique se fit aussitôt. Je crus entendre sa voix en forêt de Carnelle, un appel depuis son portable. Ce fut comme si tout recommençait, comme dans

une chanson de Jean Ferrat. Je me préparais à moi tout seul un nouveau voyage de l'amour, le vent au creux de mon oreille vint murmurer: « *Zouhour aime le silence, elle est beauté imparable.* » Je n'écoutai pas assez. « *Moi aussi, j'aime son silence indomptable* » pensai-je. Le vent ajouta : « *Mais tu sais, Zouhour, elle aime l'amour, magnifique initiée, elle goûte, elle sait. Comme Toi.* » Avant de se retirer, le vent suggéra : « *Prends une échelle de soie, puis, enlève Zouhour, rien que pour un jour. Ne dis rien. Tout ira bien. Sans bruit, aime-là, là-bas.* »

Un dimanche matin, je me décidai. Nous nous mîmes en route, mon échelle et moi. Zouhour serait mon inspiration, mon Ilham. Je convoquai le Soleil. Mon amante, recherchée depuis que mon cœur batifolait derechef, était bien plus qu'une simple lyre. À elle seule, elle était toutes les poésies, les neuf muses, les neuf portes, elle avait le talent d'être la femme, en complétude. C'était ahurissant.

Sur un meuble en kit de marque Eurêka, j'aperçus une pochette de disque signée Érato. « Voici tout un symbole » espérai-je. L'histoire que j'écrivais pour Zouhour était née, dernier conte des Mille et Trois Nuits, le transcripteur de Shéhérazade l'avait oublié, tout absorbé par son recueillement. Quoi qu'il en fût, je ne me contenterais pas d'un roman symbolique, Zouhour n'était pas une odalisque rêvée, peinte par un artiste à consoler. Elle en avait certes la beauté mais elle était bien réelle. Plus que jamais romanesque, je me sentais un cœur d'éden, aux appétits bien supérieurs à ceux de l'enfer. Mon histoire, *La Montagne de l'Éléphante*, ne devait pas accoucher de Minnie Mouse, ma nouvelle était déjà bouillonnante. Petit pantin écrivant à Zouhour, je me promettais la patience, j'étais amoureux d'une étoile qui s'éloignait, je voulais lui donner ma vie, m'animer, retirer mes ficelles, abandonner mes liens, je contactai Gepetto, lui demandai ses secrets. Pour distraire Zouhour, je ferais jouer tous les ressorts de la comédie amoureuse. Je sentais bien qu'elle était née abeille, reine.

8

Rêve, Prière

*« Je te confie l'invention d'Hermès !
Je te remets l'arme prodigieuse,
La Lyre ! »*

Paul Valéry

Je l'imaginai nue sous une maille tricotée.

Prendre sa main, jouer avec ses doigts.

Tout à coup, romance de Nadir, sa voix sonore résonna à nouveau à mon oreille, ma prière avait-elle été exaucée ? J'avais le souffle d'un pêcheur de perles, je plongerais jusqu'au fond du regard de Zouhour. À l'écoute du message de la belle, je venais de vivre onze secondes d'un p'tit bonheur. Triste comme un Félix qui a perdu son chat, je fredonnai : *« J'prenais mon p'tit bonheur et j'lui disais : « C'est toi ma reine »*. En même temps, je regardais tomber les gouttes de ma tristesse, j'avais besoin de chanter tel un coureur tibétain, je chantonnais seulement. Elle avait envie de danser. Je ne ferais usage d'aucun philtre, j'ai toujours préféré Dieu à Lucifer. Un bon petit diable ne pouvait pas rivaliser avec une passion valsante, bouleversante, tourneboulée. Mais en aurais-je bientôt fini ? Non pas, sans repos, je tournais en rond, je reprenais mon compas et mes vains combats au son de sa voix : *« Pour toi ma belle, je languis, sans cesse je t'écris des poèmes, comme des petits je t'aime, des petits gris-gris, pour te protéger. Mes poésies deviennent ma nouvelle, Zouhour, elles seront belles, comme toi. Avec les jours s'accumulent les pages de mon histoire pour toi, elles sont à ton image. Viens renaître ma gazelle.*

9

Autocritique

Par le truchement de la poésie, j'étais en quelque sorte un psychologue de l'amour à deux balles. J'observais, ressentais, analysais, infatigable et sans

reproches, mais j'avais de la peine. Je me refusais de conclure. Une chanson nous dit que l'amour est enfant de Bohème, donc on ne doit pas le confiner dans une maison de retraite, ce n'est pas un mouroir que je demande, mais une armoire sans miroir, les yeux d'une belle suffisent, et cette belle se prénomme Zouhour. Bonheur-du-jour sans glace, mais grand teint, comme ces draps colorés que j'avais achetés aux magasins de la Samaritaine, du temps où la Samaritaine samaritainait. Je songeai à y accueillir ma gente dame, pas rosière pour un sou, jeune fille en fleur, tout droit échappée d'un roman de Proust ou de Mahfouz. Moi, je me la jouais à la chanteur des années quatre-vingt, je sortais du Grand Meaulnes pour mieux y retourner. J'étais vêtu d'un costume de drap marengo, lorsque, levant la tête, je fis un rêve tout éveillé, Zouhour revenait, elle m'ouvrait pour le moins cent fois les bras, elle me donnait des baisers, ils avaient le goût de la menthe à Tunis et, pour nous deux, tout commençait. Sauf que mon rêve prenait du retard, ou de l'avance, ou de la perspective, question de point de vue. Je reposai mon front sur mon oreiller sans fard.

10

Sur la longue route sinueuse, le soleil se lève avec le démon

- Elle était ma poésie. En ces temps de chagrin, je vivais grâce à son souvenir.
- Eh ! le vagabond marchand de bonheur, tu n'as pas l'impression de tourner autour d'un pot, pot de miel, pot de mélasse, pot de terre, pot de fer.
- Eh ! Méphisto, je peux continuer ? Je vis pour elle qui vint à ma rencontre, poétiquement, sans fin, je vis pour elle, grâce à elle, mon inattendue. Bu-vons, narguons la vie ! Nos verres s'entrechoquent à leur tour, ils se disent qu'elle est bien jolie la campagne, course sans la montre, vivre une belle histoire. 'Nous serons Nous' chuchotent les verres. Ils sont pleins de bulles. Tu vois ... Je vis avec Toi. Qui l'eût dit ? Tu es loin et tu es là. Je t'écris tous les jours. Je garde mes poèmes. Je répète ton prénom, Zouhour, Zouhour, c'est mon Bonjour chaque jour. Lorsque ta main a pioché mon prénom, sur tes lèvres ton sourire, dans tes yeux la joie répandue en musique par le doux Jésus. Mais oui, ce tableau, ce portrait de dos, c'était Zouhour.

Tout à coup, depuis là-bas, Julien Clerc me cria : « Si on chantait ? » :

Des jours entiers à l'aimer ?
Tout au pied de la colline ?
Dans ma maison de papier ?

Oui, des jours entiers à t'aimer, Zouhour. Tu te dis, ça veut dire quoi des jours entiers à m'aimer ?

De près, de loin, sur un prélude de Bach, en silence dans mon temple, depuis Moscou, sur une plage, au soleil, à minuit, la Lune nous regarde.

Lorsque, pris au hasard, dans le livre de mes souvenirs, je me rappelais l'un des gestes de Zouhour, son mouvement devenait source, clin d'œil, un peu comme celui qu'on pouvait deviner derrière ses lunettes de soleil. Bonheur du jour. Je ne pus le croire, au moment où je rallumai mon iPhone Z, Zouhour était en train d'écrire ... Quelques mots ... Ils étaient simples, ils rebondirent dans ma tête folle. Thé brûlant dans le désert.

Il est, en une légende, comme aucun autre verset, un poème que j'aime.

Tu sais ? Je caresse un espoir, te revoir, qui sait ? Je le crois, notre aventure est ancienne. Alors pour toi et moi, je chante une antienne, sans raison, accepte cette oraison, hymne rieur. Zouhour, tu sais quoi ? Il ne fait pas encore jour ... Bientôt, la nuit va s'enfuir. Avant de partir, pour toi je veux écrire un autre poème, un grand je t'aime. Tu es Esmeralda, follement diabolique. Comme ceux de Pamina, tes yeux sont une caresse. Je les regarde, où est ma flûte ? Prends douce garde, elle est peut-être enchantée, comme par toi je le suis. Je poursuis ? Tout s'agite en moi. Oui, notre aventure est ancienne, je l'ai lue dans tes yeux lumineux, la première fois. Ta légende en moi s'éveille. Elle ressemble au songe de Booz. Ruth serais-tu ? C'est belle chose de le croire, sais-tu ? J'ai hâte de te dire bonjour. Dans mon spectacle tu portes la pashmina. Tu ne fuis pas. Est-ce miracle ?

« Fille de la nuit, sans bruit, j'ai dormi avec ton image, nous étions sages. Et voilà, mon désir de te réécrire ne me quitte pas. Pas à pas, il devient plaisir, il va m'étourdir, il m'enivre. Oui, vivre près de Toi, ton prénom à mes lèvres, je le répète à qui mieux mieux. C'est ma chanson. Aux marches du bonheur, nulle peur. Bientôt notre voyage à deux, dans tes yeux, dans un Boeing bleu de mer. Nous nous envolons vers où tu veux. Sur mon clavier, mes doigts glissent, mes mots tombent en cascade. »

11

Un dîner ? Quelle drôle d'idée !

« Le métier d'écrire m'apparut comme une activité de grande personne, si lourdement sérieuse, si futile et, dans le fond, si dépourvue d'intérêt que je ne doutai pas un instant qu'elle me fut réservée »

Jean-Paul Sartre

Bonjour Zouhour,
Femme étourdissante,
Es-tu libre ce jeudi soir ?
Te revoir ...

Je m'étais appliqué pour lui écrire, j'avais fait le plein de déliés, j'avais même été jusqu'à emprunter à Homère quelques-unes de ses paroles ailées. Enfin, nous prîmes rendez-vous. Notre premier dîner. Les jeux n'étaient point faits mais il y aurait des bougies ! Je ne parvenais pas à dompter mon excitation. À côté d'elle, l'exaltation de Néron qui rêve à Junie, n'était rien, ou presque. Je me réjouissais de revoir les yeux de Zouhour, ces fabricants naturels de regards au laser, ces fameux yeux revolver. J'entendais à nouveau sa voix, berceuse, conteuse, barcarolle. Mais, patatras ! Le dîner fut annulé. La faute à un méchant, stupide insecte gégène. On en était à la nième génération, les variants, mutant ou pas, allaient bientôt épuiser l'alphabet grec, de l'alpha jusqu'à l'oméga. Pour moi cela restait de l'hébreu. Je le savais maintenant, il n'y aurait jamais de dîner. En fait de chandelles, j'en vis trente-six. Adieu boogie-woogie. J'en restai assommé. Je réalisai que notre tête à tête, unique, nous l'avions eu, à l'abbaye. Las, là avait été notre royaume, aussi bref

fût-il. Mais j'arrêtais mes réflexions futiles. *Avec Les mots*, Sartre a parfois raison.

12

Zouhour envolée

Les jours me semblaient interminables. Je voulais revoir Zouhour. Une autre fortune ou mourir. Dans mon imaginaire, sans cesse son visage apparaissait, ses yeux surtout, ses lèvres aussi.

Tout m'entraînait, irrésistiblement, vers Zouhour. Aussi, tout à coup, je décidai de la rejoindre. J'avais envie qu'elle fût là, à nouveau, avec moi, ou d'être moi-même là-bas, auprès d'elle, en tout cas, je la voulais toute proche, son bras ceignant ma taille, mais pas pour une photo souvenir inattendue, par désir d'être nous.

Comment alors, au plus vite, couvrir la distance qui nous séparait ? C'était une idée folle. Mission impossible. Cet intervalle, entre elle et moi, je ne pouvais l'estimer. J'avais oublié mon télémètre laser. Quoi qu'il en soit, le plus court chemin d'un point à un autre est, habituellement, la ligne droite. Mais vers Zouhour, pour moi, la voie immédiate était la digression. Face au réel du jour, - la dure réalité de son absence -, la seule solution jouable résidait dans le rêve soutenu par les nouvelles technologies. Pour mieux apprécier la situation, je me procurai donc un mesureur d'angles et un niveau électronique. Face à ces écrans, tous lumineux, il ne tenait qu'à moi, et à mes mots, qu'elle fût bientôt là, à mon côté, elle me jetterait son fabuleux regard. Aussitôt pensé, aussitôt réalisé.

En un instant, Zouhour sortit de ma lampe d'Aladdin numérique, laquelle était apparue en haut et à droite de mon interface graphique. Mon MacBook était prêt, impatient lui aussi. J'avais des ailes, je me prenais pour Bach, Glenn Gould. Oui, composer un concerto pour elle toute seule, avec orchestre de chambre et lit circulaire sans baldaquin, puis le lui jouer dans la foulée, dans sa foulée, roulez jeunesse. Ou bien, un opéra-bouffe, Zouhour serait la Grande Duchesse de Gerolstein, je serais Brésilien, j'aurais de l'or dans mes valises, des diamants dans ma chemise, le Prince

Paul retournerait en Hollande. C'est moi qui chanterais sa beauté. J'écrivis pour elle douze couplets répartis en trois sonnets :

I

Zouhour,
Tu n'as pas besoin de mots
Tu sais tout dire, tout saisir d'un regard
En Toi, tout est cadeau,

Alors je m'égare,
Pour pouvoir, un jour,
Rattraper ta beauté.
Oui, ce jour viendra,

Ce sera l'été,
J'aime l'été.
C'est merveilleux,

Dans tes yeux,
Je vois les cieux.
Pour Toi je prie Dieu

II

Tu ne le sais pas
Ta gestuelle est un poème,
Elle sème,
Sous tes pas,

L'esprit, l'entendement,
La connivence.

Lentement,
Tu avances.

Et puis soudain,
Tu sais prendre la main
Commence une promenade,

Peut-être la ferons-nous ensemble
S'il te semble
Nous irons à Grenade

III

J'aimerais déposer,
À tes pieds
S'il te sied
Un rêve de beautés.

En secret,
Si tu le permets,
Oui, je le ferai,
Tu me trouveras guilleret.

Tu sais ?
Je porte sur moi
La Lampe du Jardin علاء الدين

Un vœu tu fais
Et moi
Je deviens ton Aladdin

J'envoyai mon grand air à Zouhour. Elle ne pouvait pas s'être envolée, pas sans moi.

Notre histoire restait à paraître, remplie d'images incroyables ou pas, *La Légende de Zouhour*. Mais, on n'en était pas là. Zouhour ne m'interdisait pas sa porte, mais, la nuit arriva, trop vite, elle ferma ses volets, comme une belle andalouse. Elle jeta bien une fleur, peut-être deux, comme *Trois petites notes de musique Qui vous font la nique Du fond des souvenirs*. Je les recueillis. Soupirant, je ne pouvais les laisser glisser à travers la portée de barreaux de mon soupirail vénitien. Je les écoutais en sourdine. À mon oreille, elles résonnent encore aujourd'hui.

Une belle histoire, un conte des mille et trois nuits, se poursuit chaque jour. Zouhour réapparut, pas seulement dans mes rêves, mais sur WhatsApp, chaque soir. Aussitôt, je m'empressai de lui prouver que j'étais toujours là, comme un chanteur de rock n'roll, cette fois-ci. Je répondis à son message par des stances. Je décidai de lui écrire une mélopée cornes et ânes, à la Corneille, elle serait princesse, pas tigresse, lionne câline.

Stances pour mon Aladine,

Captivante Zouhour,
Comme Lou tu disparais,
Puis tu reviens en plein jour,
Je te vois, à grands traits

De lumière, de délire,
Il y a déjà mille et trois jours.
Tout à la joie de te relire,
Mots si rares, Zouhour.

C'est le temps des souvenirs ?
Je ne sais, sais-tu ? si Toi

Tu seras mon avenir ?
Que tu surgisses vers moi !

Et vole, chant élégiaque,
Oui, je reprends notre plume,
Oui, tu écarter la brume,
Tout devient dionysiaque,

À présent, vers toi je cours,
Ça n'est pas ça être heureux ?
Écoute bien mon discours,
Il est aventureux,

Près de notre vert olivier,
J'attendrai ton message,
Et, avec mon clavier,
Je ne pourrai être sage,

Mon amour je chanterai,
Un beau jour,
Pour fêter ton grand retour,
Ô, oui, je t'aimerai.

Tu viendras chaque nuit,
L'hiver, je n'aurai plus froid,
Doucettement, sans bruit
Tu te feras toute à moi.

Zouhour disparue, envolée, perdue, évanouie, volatilisée, introuvable.

Je la garde en secret.

64

Houda-Houdah

« Le friselis d'une rivière que le vent ride »

Huysmans

« Au moindre frissoulis, j'ouvrais l'œil »

Cendrars

La lettre remplaça la rencontre.

Premier volet à ouvrir : Houda**1**

Une longue lettre

Houda-Houdah, comme je la baptisai, était toute sensualité, elle l'était secrètement, comme à la dérobée. Ses yeux ne pouvaient le cacher. Le savait-elle ? Elle jouissait du pouvoir de se faire désirer sans paroles, un regard furtif suffisait. Alors, si elle m'écrivait, mon désir devenait incontrôlable. Je l'imaginai parfois se jouant de moi comme une chatte. Elle me rappelait les faveurs de la pulpeuse Nana, reine sur ma terre, la grâce d'Hannah. Intelligente, un tantinet intellectuelle, elle n'était pas courtisane, seulement, elle était femme, femme jusqu'au bout de mon monde à moi, celui que je venais de créer pour elle, avec mes premiers mots. Elle était curieuse. Moi, je n'étais pas noceur, - pas tous les jours -, simplement j'aimais les femmes à la fois pudiques et impudiques, elles m'offraient le désir, la certitude du plaisir inavouable. Quand elle devenait chatte, je l'appelais Houdah-Houdah, elle me subjuguait par la débauche de ses mouvements au pouvoir discrètement évocateur, puissance nucléaire qui sommeillait dans le noyau de nos atomes crochus. Parfois, tout à coup, je rêvais de l'enlever, comme un cavalier intrépide, celui qui, en général, surgit de la nuit, impatient de la kidnapper, prompt à la prendre. Je le sentais, au premier baiser, nous ne pourrions nous arrêter, elle accepterait de me suivre.

Je sais, parfois tu frissonnes. J'aime te surprendre ma mignonne, écouter dans un grand lit, tes petits friselis jolis qui froissent les draps bleu pâle, les frou-frous du coton, quand, encore craintive mais gourmande, bouillonnante, déjà tu ôtes tes parures, lorsque tu te glisses dans ton déshabillé, tu t'amuses avec mon désir. J'aime tes gestes, tes murmures. Qui sait, peut-être que je t'aime. Veux-tu qu'en toi je me sème ? Vois-tu, encore et toujours, mon bel amour, je te poétise, je t'adonise, dans mes bras tu frissonneras. Je crois que je t'embrasserai le jour où tu seras toi-même. C'est Dieu qui nous fait attendre. Qu'une fleur offre son pistil, aussitôt je pense à toi, je suis en toi, ta sensualité me tient éveillé. Tu désires, tu oses, et j'aime ça. Tu es toujours sur le qui-vive, biche en alerte dans un sous-bois, tu m'appelles, moi, ton mâle, dis-tu. Tu le désires autant qu'il te désire, provocante. Aimes-tu mon aveu ? Houda chérie, veux-tu un sonnet à l'envers, dans l'espace ? J'aime les baisers que tantôt je te volerai, à l'été, tu seras toute entière à moi, comme un jet, spontanée. Tu oublieras ta peur. Tu me régaleras plus que tu ne crois, plus que mes mots, dans un bain chaud. Tu vois, comme tous les soirs, c'est l'heure tranquille où le lion vient boire à ta source. Je te rejoins Houda Chérie. Tu es une belle addiction. Alors je patiente. Je sais que je vais t'écrire cul sec, quelques vers à l'envers. Je dors dans un lit sans personne dedans (je cite Johnny de mémoire). Je rêve de tes longues jambes, de la promenade que tu me promets, « *Qu'on est bien dans les bras d'une personne du genre qu'on n'a pas.* » Que j'me sens bien dans les bras de ma chérie Houda. Eh ! oui, je me fais croire que je suis dans ton lit, dans tes draps, j'imagine ton cou blanc, je le couvre de bisous. Et puis voilà, mon Houda, tu me caresses, tu me dresses, moi je te tendresse. Je suis rincé. Alors un p'tit baiser tout chaud de ma Houda chérie, et c'est parti pour une nuit, toi blottie, contre moi, nos jambes encore plus amoureuses que nous. Voici maintenant le poème que tu cherches :

« H comme Hibiscus, H comme Houda. Et voilà, je quitte mon sommeil, je rêvais de toi. Pour toi, je deviens Spartacus. Avec toi, sonne ma révolte, je veux danser une volte. Pour toi, je serai Bacchus. Offre-moi, ta bouche, je boirai à ta source. H comme Hibiscus, H comme Houdah chérie. Depuis le premier jour, fleur en mon cœur, bientôt, femme sur mon corps, moi en toi. Si tu m'aimes, ne parle pas, seuls les mots silencieux sont autorisés. Je les devine en toi. »

2

Haïku de Pâques

Un peu plus de cent kilomètres nous séparaient. Il était 15 :15 heures. J'avais une envie folle d'écrire à Houda. Je me jetai sur mon iPhone 0302, cliquai sur Notes, puis sur le carré magique barré d'un crayon. La page blanche m'attendait, exaspérée. J'allais pouvoir déverser le flot de mots qui m'habitaient, ils risquaient de déborder, passion emprisonnée. Mon cœur de flanelle battait la chamade. Mon iWatch venait de le confirmer : « Alerte ! Vos pulsations battent tous les records de vitesse. » Je n'en avais cure. Que m'importait ce message électronique, je voulais seulement entendre un cri d'amour de Houdah. J'imaginai déjà sa plainte physique comme une récompense, si d'aventure je parvenais à la rejoindre.

J'écrivis :

*Tu me manques
Houda Chérie
Ils sont où les cieux ?*

Il s'ensuivit un petit dialogue :

- Tiens, ton cœur bat la chamade ?
- Oui, t'es pas d'accord ?
- Tu vas où ce soir ?
- Je n'y tiens plus, je vais te rejoindre Houda Chérie
- Comment vas-tu faire ?
- Je me fais la belle avec une dérogation.
- C'est quoi ton motif ?
- Je t'aime.
- N'oublie pas de cocher la bonne case.

Je me mis à chanter pour Houda :

- « *Je n'aurais jamais cru qu'on se rencontrerait*

*Le hasard est curieux, il provoque les choses
Et le destin pressé un instant prend la pause
Non je n'ai rien oublié »*

- Tu chantonnes ?
- Non, je chante pour toi, je pourrais chanter soirs et matins, sur ton chemin ...
- Comme c'est romantique ...
- Non, désolé d'insister, je suis un homme romanesque assez tendre, certes, gentil aussi.
- Donc plutôt vulnérable. Comme moi.
- Je pense que je devrais me calmer, un peu.
- Non, surtout pas mon D'Artagnan.
- Alors, ne joue pas avec mon cœur.
- Sois sans crainte, je veux simplement jouer avec ton corps.
- Oui, ça mettra fin et bon ordre au plaisir solitaire obligatoire auquel nous sommes contraints. Il a remplacé le service militaire.
- Ou le pensionnat.
- Tu trouves ?
- Les plaisirs solitaires sont une chose naturelle. On se fait plaisir comme on peut.
- Tu les pratiques ?
- Comme la musique.
- Moi, le plus modérément possible.
- Mais, ne prends pas peur ! Avec toi aussi je saurai être tactile.
- C'est qu'il me faut garder de la verve pour notre rencontre du cinquième type, atomique comme tu dis.
- Je ne voudrais pas te fatiguer avant notre heure tranquille.
- Avant que toi tu ne m'épuises.
- Avant ma sève et ta semence.
- Notre dialogue sent le printemps. Il fera bon dormir auprès de toi ma brune.
- Viens, viens ! Viens écouter la mer. Viens me prendre...

3

Nocturne

« *La nuit, tu m'apparais immense* »

Adamo

La nuit, tous les chats sont gris. Cette nuit-là, quand le Soleil fut parti, je pensai à Houda. Elle n'était plus là. Au loin je l'imaginai. Elle me fascinait. Elle est vraiment inattendue, - me dis-je. Parfois elle semble perdue. Son regard se pose sur moi. Il me pénètre. Je la laisse entrer. Je réponds à ses questions, pas toutes. Je voudrais voir poindre un sourire sur ses lèvres, dans ses yeux marrons. Ils m'attirent. Je vais la rejoindre dans ses rêves, lui voler un baiser avant de m'envoler, partir, revenir, virevolter, aimer. Voilà ce que la nuit me dit quand Houda n'est pas là, quand je voudrais qu'elle soit là.

Alors, pour qu'elle le sût, en pleine nuit, je lui écrivis un petit sms :

« *Coucou, elle est où mon Houda ? Souffre que je t'écrive, légère dérive, pour te dire ma nuit sans toi. Moi je suis là-bas ... dans mon lit. Sans répit je t'attends. Peut-être ma voix tu entends, Houda, Houda chérie. Tu es partie ? Je voulais caresser ton genou. Tu n'oublies pas mon bisou ... Voilà, je voulais t'écrire mon désir ce soir.* »

Houda me répondit dans la seconde : « *Pour ma part, j'aime avant de désirer. Peut-être tu trouves cela bizarre* »

Tiens ! Elle avait dit bizarre...

J'ôtai mes chaînes, j'enchaînai les sms :

« *Poème avant de songer à Toi, Baiser du soir, Dans le noir, Baiser câlin, Baiser joueur, Avant la venue du petit matin, Baiser où ? Voilà ! Cahin-Caha, Un baiser pour Toi Houda, Houdah-Houdah.* »

Deuxième volet : Houdah

« Avec le thème des tiroirs, des coffres, des serrures et des armoires, nous allons reprendre contact avec l'insondable réserve des rêveries d'intimité. »

Gaston Bachelard

Lectrice, lecteur, tu l'auras compris, Houdah est la sœur jumelle de Houda. Pour la faire naître, la façonner d'après sa sœur, pas pour la concevoir, car on le sait, c'est Dieu qui créa la femme, un « h » devait être ajouté au prénom de la première. J'aspirais à ma dose d'amour quotidienne.

Houdah se posait beaucoup de questions, probablement trop. Ses interrogations étaient du type « je t'aime, moi non plus » comme dans une chanson du beau Serge. Je lui répondis donc un jour que le secret du bonheur à deux, c'était de cloisonner les liaisons. L'intimité est essentielle, c'est la vie intérieure, profonde ou pas, mais avant tout, c'est un lieu où on dit tout à soi-même et presque tout à l'autre, jamais tout. Il y a plusieurs couches, aucune n'affleure.

- Tu peux me proposer un modèle ? – me demanda Houdah.
- Un modèle d'attachement, continental ou océanique ?
- Les deux, pourvu qu'il soit celui que tu souhaites.
- Un modèle qui fonctionne bien, sans trop simplifier les rapports, intègre forcément la liberté ma chérie, chérie de toi, de moi.
- Et l'on peut s'aimer longtemps comme ça ?
- Toute une vie.
- Oui, surtout si l'on ne va nulle part.
- Tiens ! C'est la remarque de Bert, qui, d'abord assis, presque couché, monte sur ses grands pieds, sur le cheval du Carrousel, dans *Mary Poppins*.

4

Impressions

C'est drôle, on ne s'est souri pour de vrai que deux fois. Nous avons usé notre crédit ? Et pourtant, j'ai l'impression que tu es mon amante. Depuis très longtemps. *Et pourtant, pourtant, je n'aime que toi.* Non, ce n'est pas Charles qui me l'a soufflé.

C'est drôle, on se réveille en même temps, tous les deux. Je cherchais une femme, et toi, au moment où je te frôle, tu te révéles à moi, avec raffinement. Tu me jettes en vrac toute ta beauté. Alors, heureux comme Ulysse, comment résister ? Je n'ai pas de cire, tu n'es pas de cire, ton marbre est chaud. Pour toi, j'ai un désir d'enfant. Je te veux. Maintenant. J'ai un cœur d'adulte aussi, je te veux à jamais.

Première seconde, premier émoi, j'ai aimé tes seins orgueilleux, spectacle inoubliable. C'est le printemps maintenant. Je les voudrais tout à moi. Je les couvrirai de tout moi. Mes mains sont jalouses de mes lèvres. Je mordille un téton. Je caresse le second. Nous nous roucoulons. Ne plus attendre.

5

Tourbillon, questions pour nous les amoureux

Ma belle Houdah, nous les amoureux, il paraît que l'on dort sur les genoux du Bon Dieu. Des poèmes, en veux-tu, en voilà... Je ne me lasse pas d'écrire Houdah, d'imaginer tes gestes, de nous inventer. Lorsque je t'envoie mes rimes, est-ce que ton ciel devient plus grand ? Elles ne riment à rien ? Je suis ta cigale. Je commence ma parade nuptiale, est-ce que ton cœur bat la chamade ? N'est-ce pas merveille si, lorsque je m'éveille, c'est Houdah que je vois, c'est à Houdah que je rêve. Dans un ballet, nous nous danserons, nous nous volerons des baisers cerises, tu sais, ceux qui ont le goût croquant de la vie, où les lèvres sont les fruits charnus de l'autre. Toi toute nue. As-tu le cœur à dévorer le mien ?

« Aujourd'hui, c'est dimanche, je pense à toi. Pourquoi ? C'est comme ça. C'est parce que tu te nommes Houdah, c'est parce que Houdah, tu es belle, mystérieuse,

je te voudrais radieuse. C'est tellement drôle parfois la vie. C'est une danse. Nous avons de la chance. Il était une fois la vie. »

Troisième volet : Houda-Houdah

Houda ne fut-elle qu'un joli fantasma ? Je ne le saurais jamais, mais je ne crois pas.

Poésie dionysienne pour Houdah, bacchanal de tous les diables

« Ô mon Dieu, j'imagine une bacchanale avec Toi Houdah chérie. J'en rêve, Ô mon Dieu, comme un adolescent. Jouir enfin, de tous tes sens, dans nos têtes, dans nos ventres, Ô mon Dieu, accorde-moi, Houdah, ses seins gourmands, sa bouche affolée, son ventre qui danse, ses longues jambes, sa valse chaloupée. »

6

Par un matin d'hiver

Je savais que seule la poésie pourrait exprimer la folie de ma vie. Brésilien et résilient, je me répétais, une autre poésie, une aventure nouvelle ou mourir. Mon cœur restait à l'écoute. Toujours en éveil, en ce matin d'hiver, sur la musique de Vivaldi, mon corps n'avait pas envie d'attendre le printemps. Il avait envie de toi, il se souvenait de ton décolleté, de cet appel de la forêt. C'était la fin de l'été, je venais de courir vers toi. Ce matin, dans ton demi-sommeil, pour moi, ton ventre est encore gourmand, ton corps triomphe, tu es Ruth, tu ouvres l'œil à moitié sous le drap, tu restes blottie quelques instants, doux réveil, sous ton voile. Tu écoutes un oiseau chanter. Oui, demain, c'est le printemps. Je t'offre une pomme. Bientôt, sur ton corps nu, l'eau est chaude, elle s'écoule. Chantonne sous la douche, comme ce petit oiseau que tu viens d'entendre piotter. Il est de toutes les couleurs. Il t'envoie des petits bécots, à la conquête de la vie, une fleur d'hibiscus en accroche-cœur, un sourire dans tes yeux, et sur tes lèvres, l'anis. Aujourd'hui, tu seras lumineuse, tu verras le Soleil faire coucou. Il est timide, c'est un matin d'hiver. Ce sera une belle

journée pour les primevères. Tu sentiras peut-être un doux baiser, il vient caresser ton cou blanc, tes lèvres fruitées. C'est notre désir.

7

Tokyo

Le soir tombe sur Tokyo. Bientôt je m'envolerai vers Houdah. Car il fait beau et chaud lorsque Houdah me sourit. Je ferme les yeux, bonheur de joli cœur. Pour qu'elle me délivre, là-bas, à Orléans, sans tarder, il me faut traverser l'océan. Je l'appelle ma Jeanne. Elle m'ouvre les portes de sa ville, ses jolis bras, ses lèvres, oui, je rêve, de l'or, tombé des nues illumine ses yeux.

Silencieuse, souveraine, reine amoureuse, il faudra bien, un jour, Houdah, que ce soit toi l'amour.

65

Amal

Le récit que je vais rapporter ici n'est pas, à proprement parler, une histoire. Il restera inachevé. À tout prendre, c'est une méditation, un reflet pour les amoureux de l'amour, un pastiche des attirances physique et spirituelle. Les poètes Victor, Marcel, Alfred n'ont-ils pas déjà tout écrit ? C'est du temps perdu, me diras-tu ? Libre à toi de ne pas t'investir. C'est une petite nouvelle à l'eau aromatisée ? Bien sûr que non. Alors c'est le parfum entêtant d'une rose ? Oui, une rose pourpre du Caire.

Une histoire se raconte, un conte se conte, une réflexion s'écrit. On se sent libre de philosopher. C'est une digression, une transgression. Toi qui m'écoutes, laisse-moi te présenter les héros.

Elle, elle est belle (une héroïne est toujours belle.) Elle vient d'un pays lointain, là où le soleil se couche, comme il ne le fait nulle part ailleurs, un paradis que tout le monde a oublié. Elle se nomme Amal.

Lui, c'est moi, ici je m'appelle Apollinaire. Je suis né en Occident, peuplé de fantômes, je veux ouvrir neuf portes. Poétereau à mes heures, à cœur découvert, j'ai toujours su qu'une belle surgirait d'Orient. Tout nous oppose, donc, tout nous rapproche.

Éblouis, nous étions à des années-incertitude l'un vers l'autre. S'agit-il de *cette claire obscurité des étoiles* ? Il ne s'agit pas d'un drame cornélien. Simplement Dieu est intervenu. À la place des familles de Chimène et Rodrigue. Discrètement, Il a balayé les invariants désespérément humains. Qui voudrait encore de l'éternel retour ? C'est un mythe, on le sait. Par contre, on ne sait pas si Dieu sera d'accord. On ne sait pas s'il est omnipotent. On voudrait le croire... Moi je le crois.

Les hommes ont tout faux. Leurs géniteurs aussi. Parce que j'aime mon Autre à moi, les autres, tous les autres, inventent mille raisons pour m'en séparer. ♪ *Et pourtant, pourtant, je n'aime que toi...* ♪ Un petit oiseau l'a chanté ♪ *Dieu réunit ceux qui s'aiment* ♪ Les religions sont légions, Dieu est unique, Dieu est amour, il est passion. Le Diable aussi est plusieurs, il a dit à Saint-Antoine : « *Je m'appelle légion* ».

Peur de l'Autre ? Moi, L'Autre me fascine.

Avant de produire une méditation, je voulais composer un conte qui rappelât le théâtre. Purification antique ? Dieu ou les dieux ? La tragédie grecque fait s'affronter deux mondes. Si je l'avais écrite, cette pièce aurait mis en scène uniquement notre couple, deux personnages à « ne-pas-être. » Oui, ils sont amants, amoureux de l'amour. Parce qu'ils se ressemblent. Roman symbolique, me diras-tu ? Romanée contée. Il faut repousser les avances du tout code, diabolique de tous côtés. Saynète existentielle ? Les mots passeront. Rapidement. Seules les images les plus belles resteront, paysages qui défilent par la fenêtre du train. Tel un chœur antique. Théâtre à deux, théâtre du vingtième siècle, théâtre de l'absurde. Lecteur, tu es aussi spectateur. Je me dis que tu vas certainement trouver les émotions des héros emmêlées, mouvements de la vie intérieure.

La séparation de deux êtres qui s'aiment, sur cette Terre, cette injustice ne sera pas réparée. Cornélien je suis ? Cornélien je suis devenu ? Non, pas en quelques lignes. Cette cantate a d'autres racines. J'aime le parfum de la coronille, lorsque, dans le Sud, en compagnie de Manou, dans la garrigue du petit village de Gabian je cherche la fontaine de vie.

Le vingtième siècle s'en est allé. Aussi ce livre n'entend pas célébrer la laideur du monde, mais la beauté de la femme. De Dante j'ai surtout retenu *Le Paradis*. L'enfer n'est point du tout mon fait. Le théâtre est aussi comédie. Il est des amours. Il est des hasards. Mais alors, c'est une pièce de théâtre jouée sur les boulevards, à Paris ? Ailleurs aussi.

Deux portraits donc, celui de la femme, silencieuse, celui de l'homme joueur de mots impénitent. Il essaie d'échapper au modèle de Dostoïevski, à celui de Zweig aussi. Le récitant intervient pour l'aider: « Cesse de jouer ! Avec toi, tout est noir ou blanc. »

Elle se prénomme Amal. Il s'appelait Apollinaire. Ils auront connu, aimé plusieurs siècles. Apollinaire part à la recherche d'Amal. La fleur au fusil ? Non, il est las de la guerre... Il s'éloigne en chantant. »

Finalement, tragédie grecque, poésie lyrique, Amal est prisonnière, Apollinaire est ensorcelé. Grâce à ma lampe, dans ce petit chapitre-oasis où coule l'eau fraîche et ruisselle l'amour, j'invite les bonnes muses. Tels les quarante voleurs d'Ali Baba qui auraient eu l'idée de cacher un trésor, un merveilleux phénix, au chapitre soixante-cinq, ou dans leur caverne, mythe platonique. Comme dans ces tableaux en trompe-l'œil où le caché se dissimule au milieu du non caché. La beauté me délivrera puisque la vérité m'enchaîne. La vérité ? Je l'ai cherchée partout. Je ne l'ai trouvée que dans la musique, chante mon Amal !

Ils s'aiment de façon mécanique ? Non pas, leur tropisme n'est pas triste, c'est celui du tournesol. J'ai eu besoin d'aimer celle qui a les cheveux noirs, les yeux marron.

Elle a besoin d'aimer, celui qui est son petit poète, son chevalier, son protecteur, vassal et suzerain. S'aimer, à perdre la raison, Marilyn nous l'a dit : « *La folie est génie et il vaut mieux être totalement ridicule que totalement ennuyeux* »

Lectrice, je ne te donnerai pas de passe-partout, sache seulement que certaines clefs donnent accès au Paradis d'Allah, de Jésus, de Jéhovah. À toi de les chercher. Peut-être les trouveras-tu ? Sur la plus haute branche du pêcher d'Éden, un rossignol chantera. La littérature est le miroir de ma vie. Je voulais naître deux fois. À ce jour, seul le dieu Dionysos a réussi cet exploit. Tout le monde ne sort pas de la cuisse de Zeus. Un certain agent secret aurait aussi accompli ce copier/coller. Dionysos est parfois délirant. Est-ce cette même qualité déraisonnable qui semble nous faire revivre chaque fois que l'on tombe amoureux ? Je l'ignore, Lecteur, mais je sais que mon coup de foudre pour Amal se prolonge à l'infini. Il me rapproche du divin.

Oui, je te l'ai dit, cette jolie plainte restera inachevée.

Elle est mon "à bientôt", mon "toujours".

Peut-être un jour, Amal me donnera un autre baiser.

La première fois, les baisers, elle les refuse. Après, elle les réclame.

Lorsqu'elle était amoureuse de l'auteur, Amal chérie adorait le sel de la vie. Lors d'un dîner aux chandelles, elle avala la moitié du contenu de la salière en or.

66

Kanika

Elle était incroyablement nouvelle

Souvent, les débuts d'une liaison entre deux êtres se trouvant bien ensemble sont de doux moments, même s'il ne s'agit que d'une simple histoire d'amour. Les départs ne sont pas toujours rapides, - ils peuvent même être lents, il n'y a pas vraiment de décollage, jusqu'au jour où ...

Parfois, les débutants se heurtent. Tout ce qu'ils obtiennent, ce sont des œufs brouillés. Les hommes sages se tiennent à l'écart, dit la chanson, comme certaines personnes s'éloignent de l'herbe. Seuls les imbéciles se précipitent, ajoute-t-elle. Ils ne sont pas les seuls, grâce à Dieu. Peu importe ce qu'il arrive ! Personnellement, les souvenirs d'amour que j'ai conservés sont tous merveilleux. Si une interprète de François Truffaut ressemble parfois à une apparition, surprise au bain dans le simple appareil de sa beauté racinienne, elle n'en a que l'apparence. Pour moi, elle est toujours émergence. En cas de collision sans collusion, sans entente sociale préalable, on peut parler de coup de foudre. Quelle que soit la vitesse de développement de l'amour, elle peut être, physiquement, considérée comme une quatrième dimension. Et si, en mathématiques, c'est une dimension comme une autre, au cœur d'un amoureux, c'est une sorte de cinquième élément. S'il est analysé par la théorie des jeux, il aboutira à un badinage à somme nulle. Le champion pourrait, à tout prendre, être généreux, partager. « *Et le vainqueur est...* » Mais, qui est le gagnant, et la gagnante ? Avons-nous besoin d'un triomphateur ? Non, nous recherchons la victoire en chantant. Nous pouvons essayer d'en faire un jeu gagnant-gagnant ? Quoi qu'il en soit, pour essayer d'atteindre le sommet, de toucher au sublime, proche du corps d'une amante amoureuse, je suis partant. Que Dieu accélère ton amour pour moi ! Alors, par Jupiter, ou par Toutatis, commençons au Pluton !

Distraction

Maintenant, Lectrice, Lecteur, distraction. Comme proposé dans l'un de mes livres précédents, si tu déniches toutes les chansons et chants auxquels l'écrivain se réfère ici-bas, directement ou indirectement, tu seras récompensé(e) par le gros lot de ses œuvres complètes. Les joueurs chanceux sont multiples.

Aussi, sois prévenue, chère lectrice, tout au long de mon histoire, il y a un grand nombre de chansons, de nano-partitions lyriques. Le défi peut être difficile. L'auteur lui-même n'est pas sûr d'avoir la capacité à trouver le nombre exact de mélodies du bonheur, car il peut être proche du Nombre d'Or. Mais, rien n'est impossible, surtout pour les vrais amoureux. Les amants peuvent être drôles, aimer les noms

bizarres des étoiles, interroger les pétales d'une marguerite, ou, tout aussi bien, s'amuser à compter les chansons ce soir.

Par conséquent, pour augmenter leurs chances, les joueurs peuvent faire la liste, de préférence sur un Mac, de leurs films d'amour préférés, à condition que lesdits films aient une fin heureuse. Pour être clair, n'incluez pas, dans votre propre sélection, des films comme « Love Story », très beaux certes, mais trop tristes pour moi. « Un été 42 » peut être distingué, et pas seulement sur un CD, car tout le monde peut avoir envie de visiter, ou de retourner, dans le Massachusetts. Pourquoi a-t-elle dû partir et me laisser seul ? Si, un jour, j'atterris à Muscat Gates Island (prononcez « Muskogees Island ») dans le comté de Nantucket, je dirais à la Lune d'attendre et au Soleil de s'attarder. Ce jour-là, je serai un homme riche – D'accord Charlie ?

Chers lecteurs, en partageant ouvertement avec vous ma distraction, vous êtes en droit de penser que j'essaie de liquider mes invendus, de faire tourner l'industrie. Par conséquent, comme c'est le cas pour un héritage, n'hésitez pas à accepter ou à refuser cette collection encombrante, un peu feutrée, confidentielle, pas lourde, ça n'est pas un miracle ni un catalogue. Ma douce amie Marie-Line-Line m'a dit une fois : « *j'ai l'impression que tu ne voulais pas terminer ton histoire* ». Elle avait raison, je ne voulais pas.

Un sourire dans le ciel

Le ciel était illimité. Il reflétait le noir. Il appartenait à l'infini. Pour une raison quelconque, je l'aurais voulu bleu foncé. Les cieus avaient perdu leurs étoiles. De manière inhabituelle, éloignée, mais gonflée, la Lune occupait seule un espace disproportionné. En ce qui me concerne, - le lecteur a pu s'en rendre compte -, la patience a toujours été un exercice difficile. Cependant, j'attendais patiemment l'ascension des étoiles manquantes. Elles ne pouvaient s'être envolées sans laisser le moindre petit morceau d'adresse. Lors du départ d'un avion, si la porte se ferme à notre nez, on peut toujours prendre le vol suivant, partir dans une autre direction. C'est le destin.

À leur retour, les astres me raconteraient un conte de fées sans destination apparente, seulement un merveilleux voyage pour deux personnes, main dans la main. Un homme qui cherche la dame de son cœur la rend heureuse. Dans une colonie, plus petite qu'un village, je me souvenais avoir entendu conter une histoire d'amour, l'invention d'un idiot, remplie de leurres, une leçon, une blague sur un chanteur. Je me rendais compte que l'idiot, c'était moi. Jésus ! J'aurais dû le comprendre avant. L'abeille était trop belle. Resterai-je un étudiant toute ma vie ? Ne pourrais-je pas apprendre la langue de « l'amour » en 90 leçons ? Je cherchais sur Kindle un discours, une méthode. Mais, grande illusion, promesse, je parlerais la langue d'amour en quelques semaines ? Pratiquer l'art de l'amour. Adopter l'indifférence. Ma première réaction, en l'occurrence, fut de retraverser les routes de la poésie. Puis, pour tenter d'oublier un peu ce que j'acceptais désormais comme une nouvelle déception, je partis à la recherche de beautés perdues dans une île inventée par Gauguin, je désirais les femmes d'Amadeo Modigliani, peintes sous les toits. J'admirais des nus, je rêvais d'une femme sémillante, bouillonnante, recouverte par un château de sable prêt à s'effondrer. Je pourrais la libérer à temps. Eh ! quoi ? Peut-être que Dieu serait clément. En Bretagne, je tournais à l'intérieur de ma prison, autour d'un buisson ardent, j'essayais d'être un homme plutôt qu'un amant. Mais je savais que bientôt je partirais pour une promenade mondiale, je la chercherais à nouveau, essayant d'entrer dans son monde à elle, - ça me changerait. J'allais lui écrire un livre, pas des excuses, mais une histoire d'amour. Ma patience et mes prières furent récompensées. Le ciel était encore très noir, mais comme il accueillait quelques étoiles, il commençait à se montrer bleu nuit. Une après une, comme des héroïnes qui reviendraient dans leur pays natal, comme des enfants prodiges, les étoiles renaissaient. Je commençai à donner de nouveaux noms à la plupart de ces sommités résurgentes. Bien sûr, n'étant pas un scientifique, j'évitais l'utilisation de nombres à la Avogadro, comparables à des codes PIN à quatre chiffres, ou à des combinaisons de six caractères, en particulier ceux contenant des symboles (@, #, \$, % ...) Pour les étoiles, je choisirais la fantaisie abracadabrante chère aux Goncourt, des noms poétiques, pas des mots de passe. À ce sujet, je ne comprenais toujours pas pourquoi l'une des étoiles les plus éloignées s'était appelée MACS J1149 Lentille Star 1, alors qu'il aurait été si simple de l'appeler Icare ou iCare. Quoi qu'il en soit, parmi toutes ces dames étincelantes, je décidai de renommer en première classe une

étoile filante qui, - j'en étais sûr -, m'enverrait un sourire énigmatique, comme le fait parfois la Lune, quand elle est de retour sur scène, se présentant après l'éclipse d'un moment, ou après avoir totalement disparu. (Il est clair que, dans ce cas, la Lune veut surpasser ses rivales, après son évasion païenne.) Cela s'est passé cette nuit-là, le 24 octobre, dans une année bissextile, au milieu de toutes ces beautés qui avaient perdu leur identité, mes yeux ont été arrêtés par un corps dansant lumineux au regard mystérieux. Mon émotion, que j'essayais de cacher, était si forte, que je n'avais qu'une solution pour sortir de mon enfermement, dans ma sombre pyramide. Je dus boire une potion d'amour numéro 9 en milliards. Cette situation était un peu similaire à celle où Obelix était exceptionnellement autorisé à boire une outre pleine de potion magique. En buvant, mes mains tremblaient, mais je ne renonçai pas à ma prière. La lumière de mon étoile galopante unique était énigmatique. Comme je m'y étais attendu, elle venait de l'Inde infinie. Sur son visage rayonnait un sourire. C'était le flash d'une femme fascinante que j'allais bientôt apercevoir. Avant que Kanika, c'était son nom, ne m'apparût dans toute sa beauté, il me faudrait suivre une route longue, sinueuse, semée d'embûches. Mais j'espérais la rencontrer, mieux, je le savais. Je comprenais aussi que si les étoiles venaient à disparaître une nouvelle fois, il me suffirait de regarder dans les yeux de Kanika, de traverser le ciel, pour continuer à voler. Si Kanika était indéchiffrable, son sourire était magnétique. Je m'étais arrêté devant sa porte, je n'avais pas la clef, - même saint Pierre na l'avait pas -, mais, comme celui d'Alice, le magnétisme du miroir de ses yeux m'était irrésistible. Qui était-elle ? Je l'ignore, lectrice, mais je sais que, chaque fois que je me rappelle ce coup de hasard annoncé dans les cieus noirs, un 24 Octobre, par une nuit sans étoiles, il me rapproche du sublime. Il m'insuffle une autre vie. On ne vit que deux fois ? Ce me sera suffisant pour conquérir Kanika.

67

Kalinine

À Pouchkine

Chers lecteurs russes,
Comme tout un chacun libre,
Toi, moi, nous pouvons planter un arbre,
Écrire un livre.

Dans les pages qui vont suivre
Je ne vois aucune déclaration susceptible de contestation,
Je voudrais juste rendre un modeste hommage
À Alexandre Pouchkine.

Mais dois-je laisser dans l'ombre
La reine de pique ?
Je veux dire Pikovaya Dama
Non ! Ce serait un drame.

1

Dans une autre vie

- Permettez-moi de vous présenter Kalinine. Kalinine avait les yeux bleus. Pour être précis, ils étaient turquoise, incroyablement turquoise. Comme un souhait qui ne peut être dit. Moi, je n'avais d'yeux que pour elle et pour ses lèvres. Sa bouche avait volé la couleur du laurier rose, une fleur qui restait à inventer. Cette nuit-là, je dus choisir entre ses yeux et ses lèvres. Je ne pouvais pas. Je pris ses mains. Dans ses mains, tous ses messages m'attendaient.
- Mais, Grand-père, quand as-tu rencontré Kalinine, pour la première fois ?
- C'était à Moscou, il y a longtemps, dans un hall de gare. Peut-être dans une autre vie.
- Oh, dis-nous, s'il te plaît.

- Vous voulez que je vous raconte mon histoire, cette jeune femme venue pour agiter mon cœur ?

- Oui.

- Vous me promettez, tous, de garder mon secret ?

- Oui.

- OK. Il était une fois ... Je me trouvais à Moscou. J'avais un pressentiment étrange, plutôt agréable. C'était un premier avril, une date qui me plaît. Si vous voulez savoir pourquoi, demandez à tante Hélène. Il y avait encore de la neige dans les rues. Ce soir-là, j'étais seul. Mon ami Piotr travaillait de nuit. Je décidai de dîner tôt, au Café Pouchkine. De là, je me rendrais au Bolchoï 🎵. Le théâtre allait fermer ses portes pendant au moins trois ans pour rénovation. Trois longues années. Comme c'était souvent le cas, le bar du Café Pouchkine était bondé. Champagne et vodka. Une vieille photographie en noir et blanc de Gilbert Bécaud a attiré mon attention. Il portait une cravate bleu foncé à pois blancs, il fumait une cigarette. Il ne pouvait pas être un homme car il ne fumait pas les mêmes cigarettes que les autres hommes 🎵 🎵. Mon ami Mick était tout à fait d'accord avec moi. J'ai commencé à chercher Nathalie. Je ne l'ai pas trouvée. J'étais sur le point de partir marcher dans la neige jusqu'à la Place Rouge quand, tout à coup, j'ai aperçu une jeune femme, debout près du piano. Elle ne tournait pas les pages d'une partition, elle était seulement debout. Elle n'écoutait pas le pianiste ; elle parlait simplement avec le piano. Bien que l'artiste fût de service, le piano n'eut aucun problème à écouter la dame. Je la distinguai, belle en contrejour. Ses courts cheveux roux d'automne contrastaient avec sa peau laiteuse. Je m'approchai. C'est alors que j'ai découvert ses incroyables yeux turquoise. Elle chuchotait. La dame et le piano semblaient s'entendre comme larrons stoppés en chemin, ils pouvaient partager. À ce moment, et dans ces circonstances particulières, j'ai pensé que le pianiste devrait arrêter son interprétation, juste après qu'il aurait fini de jouer le premier mouvement de la sonate au clair de lune. J'ai même décidé que, s'il ne partait pas aussitôt après la lune, je tirerais sur ce pianiste. Pas à boulets rouges bien sûr, je n'avais aucune intention belliqueuse. Je souhaitais juste lui faire comprendre qu'il devait partir pour laisser la dame seule avec le piano, comme certains artistes aiment à se trouver face à face avec la mer. Le piano était magnifique, un Bosendorfer « au son chatoyant très spécifique », comme claironné dans une campagne publicitaire musicale. Finalement,

le pianiste répondit à mon vœu, il avait compris. Compris quoi ? Qu'après ce lent *adagio sostenuto*, aucun autre morceau ne devait être découpé, que la sonate ne pouvait avoir qu'une seule oscillation et être intitulée « sonate à un mouvement » : *Les errements du cœur*. Une fois le musicien parti, mon intuition s'avéra être la bonne. La dame s'assit sur le tabouret à trois pieds. Elle commença par jouer un prélude composé par Sergei Rachmaninov alors qu'il était sur le point de quitter la Russie. En fait, la dame et le piano partageaient la musique. Moi, j'étais là, tout près. Je l'admirais, j'étais jaloux. Pourquoi le piano me volait-il cette dame ? La belle femme et le piano comprirent. Elle s'arrêta de jouer après la dernière note du prélude, déjà nostalgique. Je me présentai à la dame. Elle sourit, me regarda, parla :

« - *Nous nous connaissons. Vous souvenez-vous de moi ?*

- *Vous êtes Kalinine, je suis votre ami. Nous nous sommes rencontrés, dans une autre vie. »*

Kalinine était donc de retour vers moi, comme les plus belles notes d'une suite de Bach, ballerine, étoile dans un ballet de Tchaïkovski. ♪ ♪ Et je me suis mis à fredonner « quel monde merveilleux ... » ♪ ♪

- Alors, qu'as-tu fait Grand-père ?

- Je lui ai dit ce que je n'avais jamais osé lui révéler lors de notre vie précédente, je lui ai avoué que je l'aimais.

Avant qu'elle ne demandât pourquoi je ne l'avais pas dit plus tôt, j'ai ajouté :

« *Je t'aime parce que tu es mon miel dans ma Bible. »*

Elle a enchaîné :

« - *Veux-tu m'épouser maintenant ?*

- *Oui je vais t'épouser, dans une autre vie. »*

- Et qu'as-tu fait à ce moment, Grand-père ?

- Le temps s'est arrêté. L'horloge était muette. Elle marquait 19h17. J'ai quitté le café Pouchkine.
- Seul ?
- Non, Kalinine m'accompagna.
- Tu as emmené Kalinine au Bolchoï ?
- Non, mais laissez-moi continuer mon rêve... Quand j'ai quitté mon restaurant préféré à Moscou, je ne pouvais plus voir Pouchkine...
- Elle était où sa statue ? Elle avait disparu ?
- Non, la statue était simplement silencieuse, elle était discrète. Probablement Pouchkine était-il en train d'écrire un nouveau chef-d'œuvre.
- Sur une autre place ?
- Non, dans une autre vie... La vie est un cercle. À nous de le rendre vertueux.

2

Je t'épouserai

Contrairement à une idée reçue, les enfants et les amoureux savent garder un secret. La suite de ce conte le prouve.

- Grand-père, Grand-père, s'il te plaît, s'il te plaît, nous voulons entendre la suite de ton histoire – ont crié mes petits-enfants à leur arrivée.
- Avez-vous bien gardé mon secret ?
- Oui, oui, nous n'avons rien dit, à personne.
- Dans ce cas, retournons au café Pouchkine...

Pouchkine venait de terminer son nouveau chef-d'œuvre sous le titre '*Le Roi de cœur*'. Il a écrit sa nouvelle histoire, encore inédite aujourd'hui, pour faire suite à sa célèbre « *Dame de pique* ». Il lui a fallu environ un siècle et demi pour se décider. J'ai pu la lire dans ma tête, par une nuit sans clair de lune et sans sommeil, une nuit où je rêvais de Kalinine. Mais, pour une raison que je ne peux pas expliquer, la dernière page du livre ouvert dans ma tête manquait. Qui l'avait déchiré ? Qui était responsable d'un acte blâmable entre tous ? Le lendemain matin, j'ai essayé d'appeler Alexander. Le préposé de la Société Centrale de Télécommunications

m'a informé qu'il ne trouvait aucun numéro de téléphone fixe ou portable au nom de M. Pouchkine. J'ai écrit une lettre polie à l'assistant personnel de l'écrivain. Une vieille dame née avant l'opéra de Tchaïkovski inspiré du livre de Pouchkine m'a envoyé une réponse polie. Elle déclarait que M. Pouchkine voyageait depuis les cent soixante-dix dernières années, en fait, depuis qu'il avait quitté le monde terrestre. Elle ajoutait que le moyen le plus rapide d'entrer en contact avec lui était de se rendre, au cours d'une nuit d'hiver, au pied de la statue de Pouchkine à Moscou, au moment où personne ne braverait le froid, au plus profond de la nuit. Là, je devrais prêter attention, la statue de Pouchkine s'animerait.

J'ai appelé Kalinine. J'aurais voulu pouvoir lui téléphoner tous les jours. Il fallait à tout prix qu'elle se joignît à moi lors de l'aventure nocturne que je projetais. La nuit, dans cette zone, en raison de l'hiver très rude qui sévissait à Moscou cette année-là, l'entreprise ne serait pas aisée. Mais, avec quelques verres de champagne et une bouteille de vodka, je n'exposerais Kalinine à aucun danger. Sa présence à côté de moi me serait une grande aide. Sans parler du plaisir d'être avec elle. Quand Kalinine décrocha, avant que j'eusse expliqué la raison de mon appel, elle avait anticipé, elle était certaine, - me dit-elle -, que j'avais écrit un nouveau récit de notre histoire d'amour. C'était le cas bien sûr, mais l'histoire était dans ma tête, pas encore transcrite, ni sur papier ni sur CD. Kalinine voulait lire cette autre histoire. Une telle nouvelle était considérable pour moi. Conséquence immédiate, je décidai que si j'épousais ma Kalinine dans une autre vie, je devais d'abord l'aimer de façon ferme et définitive dans notre vie actuelle. Après ma résolution, tout d'un coup, ses yeux bleu turquoise m'apparurent, ses lèvres rose amour se mirent à danser devant les miennes. Son incroyable sourire m'attira tellement que ce fut une véritable gravitation.

Je sais que je vous ai un peu présenté ma Kalinine dans la première partie de cette histoire mais je pense qu'il est temps de vous en dire plus sur elle ; oui, je préfère l'appeler *ma* Kalinine. Je l'aime, il me plaît de la considérer mienne. Quoi qu'il en soit, avant de l'accompagner à l'église, je dois lui prouver à quel point je l'aime. Bien sûr, je n'expliquerai pas pourquoi, c'est mon secret, et, pour être honnête, je ne sais pas pourquoi de toute façon. Donc Kalinine est une femme si

délicieuse que le tsar Nicolas le premier aurait pu comparer sa beauté à celle de Natalia Pouchkine. Quand j'ai rencontré Kalinine pour la première fois, elle n'avait que seize ans. Immédiatement, je me suis souvenu que Pouchkine avait rencontré sa future femme, alors qu'elle n'avait que seize ans. J'ai commencé à chanter pour ma Kalinine : ♪ ♫ ♥ t'as qu'seize ans, t'es jolie et rien qu'à moi ... ♥ ♪ ♫. J'ai alors pensé : est-elle déjà à moi ?

Non seulement Kalinine était belle, mais c'était une personne exquise. Elle m'attendait quand j'étais en retard. Elle m'accueillait avec un cappuccino. Nous le partagions dans un bar avant que je ne quittasse la Russie. Kalinine était mon rayon de soleil. Dans ses yeux, un morceau de lumière sautait sur la neige, venait danser une polonaise pour Evgueni Oneguine. Un rayon a-t-il des yeux ? Bien sûr, chers lecteurs, un rayon a des milliers d'yeux comme Kalinine avait des milliers de sourires. Le soleil mourrait si Kalinine sortait de ma vie. Si je devais donner une définition précise de la gentillesse, je répondrais simplement : « La gentillesse, c'est `` Kalinine ». Si je devais donner une définition objective de la beauté je vous montrerais immédiatement une photographie de « Kalinine ». Si je devais donner une nouvelle définition de l'amour, je dirais simplement « Kalinine ».

*« - N'en dis pas plus – dit mon cœur – Je sais que tu connais ta Kalinine.
 - Ok mon cœur, je sais que tu sais... Laisse-moi revenir à mon histoire.
 - Je pensais que c'était un conte de fées ?
 - Bien sûr que c'est un conte de fées. Sois ouvert mon cœur. »*

Dès que j'eus demandé à ma Kalinine de me rejoindre au pied de la statue de Pouchkine, elle n'hésita pas. Elle était enthousiaste. Elle me dit :

- Tu sais que je n'ai jamais rencontré le Grand Pouchkine avant.
- Moi non plus.
- J'ai une idée.
- S'il te plait ma chérie.
- Pourquoi n'appelles-tu pas Niania ?
- Niania ? Tu veux dire Arina Rodionovna, la nounou de Pouchkine ?

- Oui, elle-même.
- Mais si Pouchkine n'a pas le téléphone, Niania n'en aura pas non plus...
- Allez, il y a tellement de façons de faire appel à une personne... Surtout dans une autre vie – ajouta Kalinine. Je peux le faire, si tu préfères.

Mon niveau de russe étant pauvre, j'acceptai avec plaisir et soulagement la proposition de ma Kalinine. Aujourd'hui, je revois encore Kalinine. Dans le vent froid de Moscou, elle demanda son aide à Niania pour communiquer avec Pouchkine. La nounou promit à Kalinine de faire tout ce qui était en son pouvoir afin que son Sasha comme elle le nommait, fût disponible pour un QuickTime la nuit à venir.

C'était inespéré, presque incroyable : ce soir, nous allions peut-être parler à Pouchkine lui-même. Nous sommes retourné dîner, prélude à notre longue nuit froide sur la place.

Notre repas commença tard. Nous étions assis à notre table préférée, au deuxième étage. Nous dégustions du caviar noir et le Dom Pérignon que nous avions commandés en entrée, lorsque, regardant par la fenêtre, les beaux yeux perçants de ma Kalinine virent le bras droit de la statue, - je veux dire le bras de Pouchkine -, se mettre en mouvement. Ce fut comme un signe. Kalinine a posé sa main délicate sur mon bras gauche et l'a appuyée. Elle m'a invité à observer depuis la fenêtre. Jusqu'à présent, je dois admettre que je n'avais regardé que ma Kalinine, plongeant tous mes regards dans ses yeux, seulement distrait par l'animation de ses lèvres, de sorte que je ne prêtai aucune attention à tout autre détail. En effet, alors que mon bras gauche subissait la pression de la main de Kalinine, le bras droit de Pouchkine invitait clairement Kalinine à le rejoindre. Pouchkine avait-il reconnu en ma Kalinine la beauté tardive de sa chère Natalia, ou Niania avait-elle pu transmettre son message comme elle l'avait promis ? Peut-être que Niania voulait nous protéger, ma Kalinine et moi du grand froid de la nuit profonde... Quoi qu'il en fût, je précisai au serveur que nous serions bientôt de retour, que nous nous esquivions pendant quelques instants seulement, et qu'il devait nous garder la table. J'ai réglé champagne et caviar, ajouté des centaines de roubles en guise de remerciement. Kalinine et moi nous sommes alors précipités hors du café

et avons couru vers la place tranquille. La statue ressemblait à un pont sur des eaux scintillantes. Nous n'avons pas osé crier. Peut-être que Pouchkine dormait, peut-être qu'il pensait, peut-être qu'il écrivait... Soudain, le bras droit bougea à nouveau, montrant quelque chose, quelque part, sur le sol. C'était une enveloppe scellée. Kalinine fit une gémflexion rapide, s'empara de l'enveloppe. Nous avons tous les deux regardé la statue de Pouchkine comme si nous attendions un ordre, - rester ou partir, ou suivre les pas de l'écrivain. C'eût été comparable à un séducteur convaincu de devoir suivre une statue, sauf qu'il ne s'agissait pas d'un tombeur solitaire, mais de deux amoureux se tenant fermement par la main. Mais Pouchkine ne bougea plus. Alors, nous sommes repartis. À notre table, nous avons ouvert l'enveloppe. À l'intérieur se trouvait un CD. Le serveur s'est présenté. Pour la seconde fois, nous avons commandé caviar noir et champagne blanc de blanc. En attendant nos verres, nous avons essayé de sauvegarder le contenu du CD sur ordinateur. La phrase : « pour lecture uniquement » apparut à l'écran. Dès que Kalinine eût appuyé sur « OK », une deuxième phrase nous avertit : « Vous ne pourrez lire ce texte qu'une fois. Une fois lu, il disparaîtra à jamais » Que devons-nous faire ? La vie essaie parfois de quadriller le cercle.

3

Le roi de cœur

- Voulez-vous écouter la fin de mon histoire ?
- Grand-père, nous sommes tous, toute oreille...

« Le Roi de cœur » ... Titre intéressant pour ce nouveau livre. Pouchkine voulait-il parler d'un homme tombant amoureux de chaque femme qu'il rencontre ? Voulait-il dire un gentleman ? Les deux ne s'excluent pas. Si je devais résumer brièvement l'intrigue, j'écrirais ce qui suit : un vieil homme de quatre-vingt-sept ans a été invité à révéler l'un de ses secrets, celui qui rendrait une belle et douce femme heureuse, vraiment heureuse, pour toujours. En tombant amoureuse, je suppose ...

Mais maintenant mes enfants, je suis sûr que vous vous demandez si ma Kalinine et moi avons cliqué sur le lien afin de pouvoir lire l'histoire cachée sur le CD. Qu'auriez-vous fait à notre place ? Ça n'était pas une décision facile.

Nous avons décidé de ne pas ouvrir le CD, notre émotion était trop forte. Nous ne voulions pas prendre le risque de lire, puis d'oublier. D'un autre côté, nous étions très curieux, impatients. Comme toujours, c'est ma Kalinine qui nous a sauvés. Elle avait une autre idée, brillante. Nous devrions traquer et chercher une diseuse de bonne aventure, une personne utilisant des cartes à jouer à cette fin. Nous étions d'accord : cette personne devrait être une vieille dame née dans la seconde moitié du XIX^{ème} Siècle pour qu'elle puisse annoncer la nouvelle à Tchaïkovski ♪ ♫... Quelle nouvelle ? Que lui, le grand compositeur doit se préparer à remonter le temps afin d'offrir au monde un autre opéra intitulé « *Le Roi de cœur* » suite sans bémol de « *La Dame de pique* ». Nous avons tous les deux rejeté l'idée de demander son aide à un clairvoyant utilisant une boule de cristal... Nous ne voulions pas connaître l'avenir, quelle idée folle ! Nous voulions juste savoir si nous pouvions ouvrir le CD que nous avons reçu des mains de la statue. Il y avait un autre avantage à choisir un boîtier de cartes à jouer : si nous avions de la chance, le roi de cœur apparaîtrait et nous dirait peut-être comment nous comporter.

Pour la deuxième fois, cette nuit-là, nous avons dû nous précipiter hors du restaurant. Le serveur a probablement perçu ma Kalinine et moi comme un couple d'excentriques. Mais nous n'avions pas de temps à perdre. Nous avons donné la plupart de nos roubles au serveur, comme j'avais vu le faire l'un de mes généreux amis lors de notre dîner ici-même, un mois plus tôt. Nous n'avons gardé qu'une poignée de dollars pour notre entreprise à venir.

Découvrir une vieille dame née au XIX^{ème} Siècle, dans le froid de la nuit de Moscou était un défi. Nous avons pensé que nous pourrions appeler à notre aide la comtesse Anna Fedotovna mais il était tard. De plus, elle était censée être morte, mais nous avons tous plusieurs vies, n'est-ce pas ? Son petit-fils Tom Sky a confirmé. Nous avons donc embauché un chauffeur freelance pour mille roubles. Ce dernier a accepté d'être payé en dollars. Il nous a affirmé qu'il connaissait, dans

l'ancien quartier d'Arbat, une vieille dame qui jouait régulièrement aux cartes avec la comtesse Anna quand toutes deux étaient jeunes filles.

Le chauffeur nous a déposés devant un palais. La dame vivait dans une jolie maison en face du grand édifice. Nous avons été accueillis par un domestique habillé comme ils l'étaient au temps du tsar Nicolas I^{er}. Il nous a installé dans un petit boudoir. Pendant que nous patientions, on nous a offert de la vodka sibérienne. Après de longues minutes, la vieille dame s'est enfin présentée. Elle s'est excusée de nous avoir fait attendre. Ma Kalinine et moi avons réalisé à ce moment-là que Niania nous aidait toujours. Non seulement nous avons engagé un chauffeur qui savait où vivait l'amie de la comtesse Anna, mais cette amie semblait avoir attendu notre visite. Une table avec un jeu de cartes posé sur un tapis de jeu vert empire était déjà préparée. Jusqu'alors, nous n'avions pas remarqué cette sorte de guéridon. La dame nous a invités à nous asseoir devant elle. Son sourire discret, mais entendu, nous permit de comprendre que nous n'avions pas besoin de justifier la raison de notre visite. Ce sourire valait toutes les explications de notre monde féérique. Elle nous a demandé de choisir trois cartes dans le paquet.

La première carte, tirée par Kalinine était Lancelot, Jack de tous les clubs. Cette carte avait la particularité d'afficher un trèfle à quatre feuilles. La dame a fait remarquer que nous étions certainement des amants chanceux. La deuxième carte que je choisis, était Lucie dans le ciel avec des diamants. Lucie remplaçait temporairement la reine Rachel. Un mariage avec des diamants durerait au moins soixante ans. Peut-être plus... Peut-être pour toujours... La troisième carte fut prélevée par Kalinine. Il s'agissait de Charles, Roi de cœur. La vieille dame a déclaré qu'elle n'était pas disposée, ni autorisée, à donner une interprétation pour cette carte ; il y avait plusieurs manières de se représenter la destinée au-delà d'un certain horizon – ajouta-t-elle. La vie est un cercle. Mais heureusement, nous avons compris ce que nous ne devions pas faire après que Le Roi de cœur nous eût fait un clin d'œil : un secret détenu, soit par Pïkovaya Dama soit par le roi Charles ne devait jamais être révélé... Alors, la Dame nous a invité à lire la dernière histoire, écrite par Pouchkine, juste pour nous deux. Nous garderions notre secret :

dans un avenir prochain, j'épouserai ma Kalinine pour l'éternité ... Dans une autre vie... Ce qui était notre but.

68

Bulle

Une bulle, c'est fragile, mais elle trouve un recours dans la fuite. Elle s'envole alors vers le haut, encore plus haut, comme un ballon rouge. Enfant, je me suis toujours demandé où pouvaient bien atterrir les ballons rouges qu'on lâchait par milliers dans des cieux tous bleus tout en léchant des glaces vanille-fraise-café. Ils n'atterrissent jamais, ils vont toujours plus haut, ils amerissent peut-être.

Préambule

Une rencontre, une autre rencontre, une rencontre encore ? Celle que je vais relater ci-après fut plus étrange que la fiction. Il s'agit, en fait, de deux existences parallèles. Il y a eu une foultitude d'exemples à travers les âges : Castor et Pollux, Abraham Lincoln et John Fitzgerald Kennedy, et, bien sûr, les vies mises en scène par Plutarque.

Un soir de Vendémiaire, à Athènes, je butai sur Bulle, la plus belle des bulles. Statue grecque, beauté antique, - forcément -, dans le jardin enchanté de la Bête où je m'étais fourvoyé en baissant ma garde, à la manière de Diane, elle me décocha une flèche, mais pas dans le dos, directement dans le cœur, je ne suis pas un voleur, moi.

Infaisible, elle m'atteignit. Fatale, elle m'attendait au coin du bois. Elle m'arrêta de son regard magnétique, copié sur Kanika, puis, immédiatement, elle décocha une seconde flèche, comme si la première n'avait pas atteint son but. Il n'y aurait pas de match retour. Ce fut incroyable. Aujourd'hui, au moment même où je commence à vivre un amour russe, avant de partager un dîner en compagnie de Donald chez Petr Ossian, à New York, je n'en reviens toujours pas. Enfant, puis adolescent, je

me disais : « Un jour, je serai riche. » À force de prière, le jour où Bulle est entrée dans ma vie, je suis devenu beau, généreux, fortuné. Comme quoi, il faut croire aux contes de fées version rêve américain. Quelques temps après notre collision amoureuse, cœur léger, je me mis à chantonner : « Toi, Bulle, tu m'as pris dans tes bras. » Ce fut plus fort que la Révolution d'Octobre. Avant notre amourette passionnante, pas frivole pour un sol, - elle me fit perdre la tête -, je n'aurais jamais cru qu'un monde où je vivrais avec Bulle pût exister. Il faut dire que c'est un monde parallèle. Je pensais qu'avant de me hanter, Bulle avait vécu dans l'espace, aux côtés de Gagarine. Je ne comprends pas, je suis croyant. Chaque rêve est une certitude. Une seule apparition de Bulle, et je peux croire en tout. Je suis sûr que ma charmante apparition, et moi-même, nous ne serons jamais des étrangers l'un pour l'autre, ni dans la nuit, ni ailleurs. Les tornades peuvent être parfois terribles, Bulle est formidable, tout en étant silencieuse, elle est un raz de marée. Voici un petit texte que j'aurais pu écrire pour elle, à titre d'exemple, une lettre-poème, qui résonnerait en 'Toi' comme elle résonne en moi :

« Cher toi, chaque fois que je te rencontre, c'est le moment de répéter je t'aime. Hé ! Quoi ? Et puis zut, avec toi, pas besoin d'user les mots. Tu comprends dans mes yeux, tu l'as fait hier, à Milan. Tu es mon aujourd'hui-demain. Tu es Bulle sur mon chemin. »

Dernière note

J'aime profondément la Russie, je veux dire, depuis ce jour où, petit garçon, j'ai regardé pour la première fois une carte du monde... La Russie était le plus grand pays, elle devint ma plus belle espérance. Il m'était donc impossible de ne pas vivre, un jour viendrait, puis tous les soirs, un incroyable amour russe de catégorie A. Les amours de la classe A sont des amours purs. Cela pourrait révéler ce que je ne m'explique pas moi-même. Si vous avez une passion pour un pays, un jour ou l'autre, vous pourriez vivre un amour original, local, russe.

Amour pur signifie seulement que lorsque nous sommes ensemble, selon l'affirmation classique, nous sommes seuls au monde, pas de questions idiotes, pourquoi devrions-nous arrêter l'élan des cœurs ?

1

Plus étrange que la fiction

Nous vivions tous les deux au Moyen Âge lorsque Bulle débarqua comme il était une fois. Bien sûr, je suis tombé immédiatement amoureux d'elle. Comme une confirmation, la foudre retentit. Je crois qu'elle en fut avertie, mais, avec le courrier du cœur, on ne sait jamais. Quand, en ces temps reculés, nos fronts se percutèrent, notre amour était déjà moderne. Il avait un parfum renaissance. Nous étions en Sibérie, dans une citadelle, une cloche sonnait. Le temps de le dire, nous nous retrouvâmes, en secret, près de la rivière *Tom*, avant la fondation de Tomsk en 1604. Nous n'aurions pas pu nous apercevoir sur la Place Rouge, - à Moscou -, car l'endroit ne portait aucune inscription aux belles lettres. Il devint un jour *Le carré de La Trinité* puis *La Place du Feu*. J'étais moi-même tout feu tout flamme. La Sainte Trinité a béni Bulle et moi, pour que notre union spirituelle soit inclassable donc incassable. Je pense que la Trinité savait que mon cœur se briserait si je perdais l'amour de Bulle. Nous avons une connivence architecturale sublime. Le véritable amour est caché dans les livres et au fond des yeux de Bulle.

Dès les premiers contacts, Bulle et moi, nous n'avons pas pu nous empêcher de vivre une passion irréflectie. Nos mains se joignaient pour un oui, pour un non. Quiconque s'intéresse au Moyen Âge et à l'amour courtois, est en droit de supposer que l'amour, en ce temps-là, était rarement heureux. Pour illustrer notre propos, prenons, au hasard, Héloïse et Abélard. Puis, lorsque la Renaissance est arrivée, à coup de roses et de sonnets, Ronsard et Clément Marot firent naître quelques espoirs. Shakespeare en fit autant, les amours irraisonnées furent cependant battues en brèche. Roméo et Juliette ne profitèrent guère de leur idylle. Au contraire Bulle et moi, même si je la comparais à Mademoiselle de Clermont, plus forts que la fiction, nous partagions une passion heureuse, une vraie maladie d'amour. Nous en présentions tous les symptômes.

2

Un flux de rêves

Sautons quelques siècles, surtout le romantisme -, faisons un clin d'œil au romanesque. Vous pouvez imaginer à quel point j'ai été troublé, interloqué, renversé, lorsque des centaines d'années plus tard, Bulle et moi nous nous sommes retrouvés, face contre face, dans nos rêves, pour commémorer le centième anniversaire de la Révolution russe. Ébahis, nous ne mangions qu'un jour sur trois. Épuisés mais ravis, au petit matin nous dégustions notre café et nos croissants, allongés sur le ventre (le chocolat était une option accouplée à la position couchés sur le dos). Puis, nous allions faire un tour dans le vieil Arbat. Le quartier avait retrouvé son prestige. Nous étions heureux comme des fous, incroyablement heureux. Nous ne croyions pas que Dieu venait de nous donner une seconde occasion de nous aimer comme dans un film produit par la Box du 3^{ème} Millénaire. Parce que cela doit être clair pour toi, cher lecteur : se croiser, Bulle et moi, équivalait à tomber amoureux. Notre amour était à ce point intemporel que nous le développions à chaque nanoseconde. Nous n'avions aucun business plan, ni même de plan marketing, nos actions et nos baisers ne furent jamais planifiés. Toutes nos variables communes étaient sous contrôle. Nous remercions Dieu chaque jour pour cette passion. D'ailleurs, il n'y aurait eu aucun intérêt à se rencontrer sans se glisser dans les draps l'un de l'autre. Je vais être honnête, nous ne prions pas Dieu pour rester unis, tout mêlés l'un à l'autre comme Booz et sa femme avant l'arrivée de Ruth, nous savions que nous le serions à jamais, nous Le remercions simplement, entre deux baisers. Le Tout-Puissant décida de protéger notre amour contre toute sorte de Mal. Une telle protection est toujours la bienvenue, merveilleuse, nécessaire.

3

L'invisible étincelle

Dans les regards de Bulle, je savais débusquer l'Invisible, comme un physicien découvre des nanoparticules dansantes. Dans ses yeux, je pouvais lire un conte de fées, l'apercevoir habillée en reine. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer.

Elle répondait avec un sourire illuminé, infini, féminin. Toutes les femmes possèdent, à des degrés variables, la féminité. Seules quelques-unes d'entre elles font un tel cadeau à leur amant. Elles l'offrent en permanence, pas seulement le 8 mars.

En Attique, je pris des photos de Bulle. À Moscou, sur la Place Pouchkine, à Bologne en partageant des pâtes et du prosecco, enfin, partout où nous étions seuls au monde. Toute photo de Bulle me la faisait redécouvrir. Elle était toujours différente, ne ressemblait à aucune autre égérie. Bulle n'était pas seulement la femme d'un rêve, idéalisée, elle était réelle, elle était un être vivant, incroyable, une potion d'amour. J'aurais pu la serrer dans mes bras, à l'arrivée, à Marathon, main dans la main. J'aurais pu l'embrasser à Moscou, naviguer avec elle de Vladivostok jusqu'au Japon, ou m'envoler pour l'Australie. Pour Bulle, j'écrirais des poèmes sur demande ou sans aucune demande. Je m'arrête ici. Le temps des cerises sur le pudding n'est pas encore revenu.

69

iPhi

iPhi m'était promise, elle s'était promise.

J'entrai dans le temple. Je songeai à Hypatie.

Comme Iphigénie, elle était sœur d'Oreste.

Hypatie n'avait offensé personne. Vierge, martyre, comme tant de femmes qui ont aimé la philosophie, la poésie, la vie. Aujourd'hui, elle est immortelle. Elle aurait mérité la destinée de Madame Récamier.

Je suis toujours réservé avant de pénétrer dans le sein des saints. Je ne savais pas qu'une tragédie allait se jouer non loin d'une église.

Je repérai tout d'abord un groupe de chanteurs, des choristes probablement. Puis mon regard se porta vers une femme. Elle se tenait un peu à l'écart, comme en retrait. Elle semblait psalmodier. En fait, elle révisait son texte destiné au chœur. C'était un peu sa générale, après son tissage, celui de l'amour, obstacle à son bonheur,

scène captivante, bien filée. Cette femme était grecque. Elle aurait pu avoir les traits de Clytemnestre, elle avait été offensée, outragée, meurtrie, elle n'avait pas pardonné.

« iPhi, par un été torride, je viendrai te chercher, la guerre sera finie, Artémise nous prêtera son yacht, nous irons vers le Sud. Là-bas, les dieux nous uniront. Dans le temple platonique, chaque jour, je viendrai te voir. »

70
Sophie
Ou
La Source

« Un ruisseau s'en échappait avec un petit bruit tranquille »

Victor Hugo

N'y aurait-il que des amours contrariés, que des amants maudits ? Je m'en vais démontrer le contraire.

1
Jeune fille en fleurs

Je m'arrêtai devant un portrait, un visage figé, celui d'une jeune fille. Elle était joliment maquillée. Son expression n'était déjà plus juvénile. Elle semblait exprimer une revendication muette, porter un masque. Elle n'était point Colombine, peut-être l'Isabelle du Capitaine Fracasse. Ce tableau datait de 1857, année où furent publiées *Les Fleurs du Mal* et *Madame Bovary*.

Il était une fois une rose. Le Diable aurait bien voulu s'emparer du destin de la jouvencelle. Il ne pourrait jamais acheter son âme. D'ores, elle était femme. Elle l'était à mes sens. Gourmand je contemplais sa peau laiteuse, son cou blanc. Elle l'offrait sans limite. Quand on aime la vie, on ne compte pas. Sa vaste chevelure

auburn et ses yeux bleus, bleus, bleus se complétaient à ravir. Elle ne souriait pas, pourtant, elle était belle.

Je demandai au peintre de lui ôter ses masques. Car plus d'un voile s'ingéniait à la rendre indéfinissable, captive, captivante. Ils cachaient sa profonde beauté. Comme je m'y attendais, l'artiste refusa. Mais, il comprit mon désir caché, il proposa d'exaucer mon vœu un peu plus tard :

- Revenez ici, dans une semaine, j'aurai peint votre tableau.
- Mon tableau ? – m'exclamai-je.
- Oui, celui que vous avez cru voir.

Il réfléchit quelques instants, puis il ajouta :

- Vous savez, une toile peut en cacher une autre. J'ai peint une première version de *La Jeune Fille*. Puis, pour la protéger des yeux pudibonds, je l'ai recouverte. À notre époque, me direz-vous, au train où vont les rayons TGX, on finira par révéler mon secret. Les discours intellectuels n'en finissent pas. Aussi, tantôt, je vous offrirai le portrait original de cette jeune fille, enfin, presque. Disons que je vais le reproduire à l'identique. Cette toile sera la vôtre à une condition : que vous en conserviez le mystère dans votre cœur jusqu'au moment où vous vous serez initié à Éleusis.
- Vous avez ma promesse. Les secrets sont toujours dévoilés, les mystères, jamais.
- En êtes-vous sûr ?
- J'entends par là qu'ils se renouvellent à chaque instant. Il suffit de contempler la beauté somptueuse de la femme. Ces dames enfantent et génèrent les mystères.

L'artiste revint la semaine suivante, la toile promise sous le bras, délicatement emballée. Je ne sus comment le remercier pour ce geste incroyable. Il ne m'en laissa pas le temps. Nous allons voir comment. Il s'empessa de me faire le commentaire suivant :

« Il ne s'agit plus d'un simple visage fier et impassible mais d'un portrait en pied. Le modèle est nu. » (Je l'avais supposé, mais n'avais osé l'espérer).

- Je vous prie maintenant de bien vouloir m'excuser.

Puis il s'éclipsa sans formalisme, comme un soleil accaparé par une lune plus ronde, plus rousse que les autres.

Je rentrai chez moi, impatient, le cœur rempli d'espérance. Pendant quelques instants, je me fis chanteur des rues. Une pièce de cent sous atterrit à mes pieds. Je levai la tête et crus voir Boule de Suif me faire un signe amical de la main. Arrivé dans ma chambre mansardée, au sixième étage, je pris le temps de finir ma chanson, je sifflotai, puis je déballai mon précieux cadeau. J'avais vingt ans. Comme dans la chanson, le printemps fleurissait tous les jours. *Sous les toits de Paris c'est comm'ça*. Sous les ponts aussi. J'avais la chance d'avoir une chambrette. J'y accueillais de jolies soubrettes. Mais alors, les yeux dans les yeux de Sophie enfin dévoilée, *je fis des rêves tout bleus*, j'attendrais ses baisers, le jour et la nuit.

Son corps était splendide. Il me rappelait *La Source*, ou bien la *Vénus Anadyomène*. Mais pour en être certain, demandons son avis à Baudelaire :

- « Pour moi, les mains sont celles dessinées par Raphaël, le torse étroit appartient à la statuaire médiévale. Seule la tête est inattendue, inclassable. »
- Merci Charles.

2

Amours contrariées, amants maudits ?

Je ne cessai de la contempler. Elle ne serait pas Juliette ni Julienne. Elle serait mienne. Oui, mais voilà, la belle affaire, comment la retrouver, sans la heurter ? Comment s'aboucher ? Le thème de la rencontre m'a toujours fasciné, celui du premier baiser aussi.

Je sentais que Sophie savait. Elle m'attendait. Certains crieraient au fol, certain et résolu, mais je n'en avais cure. A-t-on jamais vu l'amour faire cas de l'avis des gens raisonnables ? Je ferais sauter tous les obstacles.

3

Sophie

À l'opposé de la Comtesse de Ségur, notre Sophie était sage comme une image. Petite fille modèle, elle aurait pu être l'amie de l'amour, ou celle de Camille et Madeleine. La beauté n'est pas une dette contractée auprès des dieux grecs. Mais, parfois, elle est considérée comme un privilège octroyé, un crédit qu'il convient de rembourser. Les dieux peuvent être avarés. Au soleil levant, les dieux de France ont soif. Et puis, Amour n'est pas un simple bouquet de violettes. Il a des ascendants multiples. Il est fils de la guerre, du jour, de la nuit, du gouffre béant, de la lumière céleste, de l'extase, du vent qui souffle de l'Ouest, de la pitié, de la prudence, de l'audace.

J'étais donc amoureux d'un portrait. C'était la veille de Sainte-Agnès. L'heure de la méditation était venue. Elle débuta par la résurgence de ma pinacothèque virtuelle. Pour admirer le visage d'une belle, de plusieurs, lorsque j'en éprouvais le désir, je retournais vers cette galerie, ma source de formes, de couleurs. J'y avais seul l'accès. Saint-Pierre ne me refusait jamais la clef. Dans ma collection, deux femmes, Isabelle et Andromède, gouvernaient le pauvre cœur des hommes. Madeline, Marianne, Marie, Margaret, Diane et Cendrillon les côtoyaient. Je ne me souviens plus si Cendrillon avait déjà perdu l'un de ses souliers de vair, droit ou gauche. Cependant, lors de cette visite, ce fut Ruby qui m'occupait le plus. Ses yeux étaient tristes. Sur une sorte de pantène, le pain sacré avait été remplacé par deux citrons à feuilles vert sombre. Je voulais chasser l'amertume de son regard. C'est ce moment que choisit, par un phénomène inexplicable, mon ami le peintre, pour me rejoindre sur ma plateforme picturale. En guise de salutations, il me dit :

- J'aime les cantates de Bach, celle du Veilleur.

Puis, apercevant Sophie, toute nue, il ajouta :

- Pensez-vous ajouter ce nu à votre pinacothèque ?
- C'est déjà fait.
- Vous l'aurez constaté, il s'agit d'une jeune femme étourdissante.
- Elle semble ne pas avoir vieilli entre les deux tableaux.
- C'est une nouvelle réconfortante. Dorian a demandé à l'épouser.
- Je l'enlèverai avant.

De concert, je questionnai Sophie du regard. Ses lèvres magnifiques me répondirent à l'insu du peintre :

- Je vous jure fidélité, amitié amoureuse, souvenance.
(On eût dit à nouveau Mademoiselle de Clermont)

Une grande joie s'empara de moi. Je priai. Je remerciai Jésus pour cette action de grâce. La source de vie éternelle pénétrait en moi, elle montait à mes lèvres, *en cette fin de journée*, elle comprimait mon cœur. Le choral final de la cantate retentit dans l'église.

TABLEAU VIII
Quatrième Intermède

Un invité de dernière minute se présente sur la scène.

Il improvise sans retour. Le public est silencieux. On entend chanter une voix féminine :

*« Parlez-moi d'amour,
Redites-moi des choses tendres
Votre beau discours
Mon cœur n'est pas las de l'entendre ... »*

La chanson se termine. Fabrice, fabuliste fabuleux, portant perruque, se présente alors sur la scène du *Théâtre des Folies Amoureuses* :

« Bonsoir, cher public,
En finirons-nous jamais de parler d'amour ?
Que préconise le dieu de l'Amour ?
À moi, Apollon ! Deux maux seulement !
Qu'ordonne notre Dieu qui est Amour ?
Qu'il convient d'être amoureux !
Moi, j'aime ma prochaine,
Sous peine de tristesse, de mélancolie, de mal-être éternel.

« Bien sûr, vous m'opposerez le martyr du lion amoureux de la fable, On lâcha sur lui quelques chiens. Il fit très peu de résistance. »

« Disons qu'en cette occurrence, le lion n'a pas eu de chance : amour le tenait par la barbichette. « Quant à Polichinelle, qu'il soigne sa Toinette !

« Cher public, j'ai bien l'honneur ... »

Il fait la révérence. Grand coup de chapeau, il salue l'audience visiblement touchée par ses propos sur l'amour, voire émue. (Il a pris soin de ne pas être distrait. Sa perruque ne s'est pas accrochée aux lustres.) Il sort.

« Il ferait beau voir, se dit-il in petto, qu'une jeune fille m'envoyât ses mémoires, son audience deviendrait mon miroir. »

71 Titine

♪♪♪ Je cherche après Titine, Titine oh ma Titine, je cherche après Titine, mais ne la trouve pas... ♪

Tout à coup, elle reposa la flûte de champagne sur la table ronde. Je m'imaginai être son chevalier, ne serait-ce qu'une nuit. Ses bras, portés aux nues comme ceux d'Esther, à sa toilette, propulsèrent ses cheveux noirs dans les airs. Avec une folle dextérité, elle ôta son pull blanc. Je découvris son adorable balconnet. Ses yeux exprimaient le désir, ils reflétaient déjà le plaisir attendu comme un produit nouveau du Ciel. Elle me confia avoir patienté depuis des mois, des années. Je me dis : « cela ferait renier chrême et baptême. » Lorsqu'elle libéra, sans regrets, *ses beaux seins effarés*, au dire du poète, *ils tremblaient et palpitaient*. Son geste me rappela *La Femme dans les vagues*, Courbet. Je pensai alors : « elle n'a découvert que le haut » Que sera-ce plus profond ? C'en était trop. Mon cœur s'affolait. Je tentai de le calmer, la paix devait y régner :

« Mon cœur s'envole, il caracole, Et voilà qu'il batifole, Mais, mon cœur, qu'est-ce que tu bricoles ? J'aime les courses folles, J'aime quand la vie rigole, Dis, tu n'as pas une autre rime ? On dirait un mime, Tu fais ta gym ? Ou bien, tu flambes, tu écris des iambes, Avec ta jambe entre les jambes ? Non, pas du tout, Je veux, que dès matines mes mots cajolent Titine oh ma Titine, Je chante do ré mi fa sol, voilà tout !

« Je la vois ma Titine, Elle écoute, Je lui envoie des capucines, C'est un tournoi, une joute, mes mots veulent conquérir, un grand sourire va resurgir, celui que je viens de découvrir ... Chut ! Il est trop beau, c'est une lumière, délicatement il s'étire, pour mieux me séduire, nous partirons d'un fou rire, alors, seul un baiser pourra lui dire, c'est la saison du muguet, il est venu le temps de nous aimer. »

72

Gelsomina

- Oh ! dis, Gelsomina chérie, joue-moi z'en de la trompette, joue-moi z'en encore, sur ma route, comme dans ton film en noir et blanc, la guerre est finie, je suis ton funambule. Chez Toi, le point rose sur le i du verbe aimer, il est devenu rouge, il s'est posé sur le bout de ton nez, joli museau, perdu au milieu de ton maquillage, éclairé par tes yeux lumineux. Dans ta musette, une amulette.
- Je craque une allumette si tu veux.
- Eh ! Gesolmina ?
- Quoi ?
- Tu es toujours désorientée ?
- Ça, c'est une autre histoire. Je te la conterai plus tard. Tu me demandes ça parce que tu aimes mon personnage ?
- Oui.
- Elle était perdue dans le monde des hommes mais pas dans le sien. C'est plutôt Zampanò qui fut désorienté à la fin. Il n'a pas su écouter le chant de l'oiseau qu'il avait acheté pour une bouchée de graines, elle ne voulait pas qu'il fit couler le sang, il n'a pas su aimer son drôle de Jésus en jupon. Pourtant, elle était son cadeau du ciel à lui. Elle jouait si bien de la trompette.
- L'amour peut orienter ou désorienter, c'est ça ?
- Il désorienté plus qu'il n'oriente. Un bateau ivre a un parfait sens de la désorientation. Il a même été conçu pour ça. C'est un cas de désorientation professionnelle. Mais il peut revenir à bon port.
- Oui, à condition de ne pas se noyer dans l'alcool.

- Il faut prendre exemple sur les poissons buveurs d'eau.
- Zampanò a tué l'oiseau-fou funambule, puis il a repoussé l'oiseau-fou noctambule, il l'a même abandonné au bord de la route.
- Voilà, tu as tout compris.
- Gesolmina ?
- Oui ?
- Tu veux bien jouer la musique d'Alceste ?
- Les trompettes de Gluck ?
- Oui, comme ça tu seras sauvée par Hercule.
- Hercule-Zampanò ?
- Oui, il faut que je l'admette dans la rédemption.

Et Gesolmina se mit à jouer pour Le Funambule, pour Hercule et pour moi, divinement. Tout le monde salua la fin des enfers. Réjouissances.

73

Audrey

Histoire des femmes, en une seule fois

« Sans crier gare, l'amour fondit sur moi, m'enveloppa, me souleva dans les airs, me mit d'aplomb et je posai sur le monde un regard tout neuf, comme si je venais de naître »

Marilyn Monroe

- Dis, l'auteur, quelle fut la jeune femme jouet de ton premier amour ?
- Jouet ?
- Objet ?
- Sujet ! C'est Audrey.
- Quand le fut-elle ?
- Elle l'est encore.
- Qui est cette Audrey ?

- Un amour impossible.
- Un de plus ?
- Dans ma vie je n'ai qu'une Audrey, visage inoubliable, tête folle, drôle de frimousse.
- Mais encore ?
- De l'or en barre cette Chiquita, une Sabrina irrésistible.
- Ses yeux ?
- Des diamants sur canapé, éternels.
- Ses rires ?
- Échappés du Paradis.
- Quelle est ton Audrey préférée ? La petite fleuriste, la grande dame ou l'indienne ?
- Je les aime toutes. En elle, j'aime la rose et le lilas, chaque matin, elle renaît. Elle a mille et trois facettes.
- Elle te fait tourner la tête. Ton carrousel à toi, c'est elle.
- Oui, mais trois petits tours et elle s'évade.
- Volage ?
- Je ne sais. Elle est comme la plume au vent.
- Pour le savoir, tu devrais l'inviter à un petit déjeuner chez Tiffany.
- Bonne idée, ou à un goûter chez Angelina. Je rêve de partir en voyage avec elle.
- Pour des vacances romaines ?
- Peut-être, nous irons tout d'abord à Monte-Carlo.
- Tu l'aimeras toujours ?
- Toujours. Pour elle, j'aurais pu apprendre le néerlandais en sept leçons, voler un million de dollars.
- Au risque de te perdre ?
- Non, elle est aussi pour moi une touchante Sœur Luc.
- Pour toi, elle reste une énigme ?
- Plutôt une charade, magnifique. Je n'ai jamais cherché le fil d'Ariane.

74

Nathalie

« Tu me demandes pourquoi tu es fidèle à ta dulcinée. L'explication est facile : parce que tu ne l'étais pas aux autres. »

Flaubert

- Ah ! Nathalie ...
- Les nymphes sont envoûtantes.
- Si tu ne me crois pas, demande à Jason.
- De qui parles-tu ? Elle est où ta Nathalie ?
- Dans mon cœur.
- Mais encore ?
- C'est une apparition.
- Nathalie est-elle une nymphe ? A-t-elle vigne vierge, nectars Dionysos ?
- Comment sais-tu ça, toi ?
- Ta Nathalie est une vision multiple, un feu follet.
- Oui, je pourrais compter le nombre de nos rencontres sur les doigts de mes mains.
- Intenses, rares ?
- Oui, je le crois.
- Quand il s'agit de Nathalie, tu réponds toujours « Oui ».
- Oui, elle est aussi belle que Delphine Seyrig mais, à ce jour, je ne l'ai jamais surprise dans son bain.
- Tu la connais bien maintenant.
- Elle adore les chocolats. Elle ne fait à leur sujet aucune discrimination, que ce soit du point de vue de la couleur, de la taille ou sur la façon dont ils sont habillés, enveloppés. Elle aime les chocolats noirs, blancs, laiteux, grands, gros, petits, présentés luxueusement. Elle ne transige pas sur la qualité, sur ce qu'il y a à l'intérieur, sur leur âme en quelque sorte. Oui, je suis sur le point de rejoindre la Nathalie cachée, esseulée dans son cœur, sensuelle, tendre.
- Tu la cherches depuis longtemps ?
- Je lui ai rendu visite. Depuis je la poursuis de mes assiduités poétiques. Je l'ai

- trouvée. Ce serait doux de l'emmener au ciné.
- Tu parles comme Picasso.
 - Oui, il a peint un mémorable Don Quichotte.
 - Pardon pour l'interruption. Nathalie, à part dans le tien, elle se cache dans quel cœur ?
 - Dans son propre cœur, pardi, il bat comme pas deux. Je continue ?
 - Non, cette précision me suffit. Mais, dis-moi, l'as-tu jamais invitée sur la Place Rouge à Moscou ?
 - Non, mais j'y songe. Après notre croisière.
 - Une croisière ?
 - Le vœu de Nathalie. Je le veux aussi.
 - Sur le même bateau ?
 - Oui, elle, en première, moi dans la salle des machines. Chaque soir, je prendrais une douche et la rejoindrais.
 - Tu plaisantes.
 - Plus sérieusement, Artémise m'a proposé de me prêter son yacht. Il ne manque plus qu'un signe de Xerxès.
 - Artémise n'a pas pris le voile après avoir mis les voiles sans tambours ni trompettes ? Serait-elle ton Aïda ? Vous êtes restés en contact ?
 - Bien sûr. C'est l'un de mes cas contacts préférés, de façon sporadique, ou plutôt en mode aléatoire. Artémise est une amie maintenant. Quant à Xerxès, il apparaît toujours au moment opportun. C'est un peu le Balderstone de Lord Ravenswood.
 - Si tu devais envoyer un message à Nathalie, quel serait-il aujourd'hui ?
 - « Dévoile-toi. Je te voudrais ici, cachée, avec moi pour petit bonheur, dis-moi si nous allons bientôt nous aimer, à cœur ouvert, avec baisers jolis, chaleur, en ton corps ravisseur, sur ton ventre apaisé »
 - N'avez-vous point convolé ? Rien qu'une nuit ?
 - Nous n'avons jamais osé.
 - Tu m'avais parlé d'un poème audacieux.
 - Oui, le voici, c'est confidentiel, bien sûr :

J'aime ton corsage
Blanc
Et ce qui se cache, pas sage,
Dedans.
À photo matinale,
Désir matutinal.
C'est toi qui as commencé
Alors je vais m'élancer
J'ai envie de t'enlever
De te dégrafer
De tout t'ôter
Et de tout aimer, de tout côté,
À grands coups
De baisers sur tes joues
Sur ton cou
Tout partout,
Sur tes lèvres de champagne inondées.
Te pénétrer,
Tout doux, tout doux.
Sur ton corps roulent des bulles fraîches,
Je les repêche.
Sautillante,
Tu me hantes
Ton corps est chaud comme un rêve
Érotique
C'est qu'il vient de goûter ma sève.
Magnétique,
Tu masses mes reins
Tu m'accueilles
Je te cueille
Je respire tes seins
Blancs,
Rebondis.

C'est l'atelier du peintre,
Étreinte.
Oui, tes seins arrondis,
Courbés,
Je n'ose encore rêver,
Cette image de toi, lovée dans mes bras
Pelotonnée, fragile,
Puis agile,
Et moi, maintenant tout en bas,
Notre désir fou,
Rien qu'à nous.

- Elle t'a répondu ?

- Nathalie, c'est la vie, ce n'est pas les discours. Le soleil dans ses cheveux blonds, l'horizon tout bleu, merveilleuse chanson, c'est un peu elle et moi, amoureux de la vie, assoiffés, affamés de caresses. Mes mots se disputent pour avoir une petite place dans son tendre cœur.

- Et votre histoire s'est terminée comment ?

- Elle ne finira jamais. Disons, qu'en ce moment, nous observons le silence, une pause à la ronde, si tu vois ce que je veux dire. Je prie pour qu'il n'y ait pas de point de mutisme. Je ne voudrais pas que nous nous retrouvions au repos, dos contre dos, plutôt faire la bête à deux dos et devenir de truculents parents. J'ai voulu exprimer ma position debout, le regard légèrement éloigné, mais pas trop, dans un autre poème:

Ton silence

À Nathalie, Élégie

Sur le sable
Ton silence me parle,
Je pars.
Avignon, Arles,

Il est tard,
 Ton silence m'accable,
 J'essaie de le comprendre
 Dans tes yeux, retrouver le soleil,
 Moi, l'irraisonné.
 Le vent me balaye
 Obstiné,
 Je me veux tendre,
 Aussi.
 Ainsi,
 Je serai raisonnable,
 Pour conserver mon Amie,
 Sur ma pente,
 Je renonce à l'amante.
 Ma Mie,
 Tu restes mon admirable,
 Mon amoureuse inapprochable.
 Dis, jamais nous ne pourrions nous aimer ?
 Comme un tout petit bonheur,
 Je garderai ton cœur,
 Tout au fond du mien, je le cacherai,
 Comme une promesse,
 Sans cesse,
 Je le protégerai.

- Je prédis une amitié amoureuse prolongée.
- C'est aimable à toi.
- Tu vas poursuivre ta cour ?
- Bien sûr !
- Et si son silence est irrévocable et confirmé ?
- Tu parles comme un banquier. Il ne le sera pas.
- Comment le sais-tu ?
- Je le sens. Elle me l'a confirmé. C'est une histoire sans paroles.

J'ai reçu, le cœur battant, un cœur rouge, palpitant, à se rompre. Et un bâton rouge, il court comme un furet sur ses lèvres, dessinées pour le baiser, comme la promesse d'un fruit, loin du bruit.

Lui écrire, oui, c'est cela, lui écrire là-bas, là où son cœur se débat, comme le mien, pas pour le pire.

La faire sourire, tout bas, la faire rire, tout haut, Figaro-ci, Figaro-là.

Dans sa vie m'inscrire, enfin, lui dire : « en toi, tout me va. Vivement que tu m'aimes. Seul je dîne, avec pour compagne, la voix de Barbara, qui du bout des lèvres, me fait rêver à toi. »

- Je n'ai rien à ajouter. Tu l'attendras ?

- Comme Dalida.

- Oui, elle l'a si bien chanté. Avec toi, tout finit par des chansons.

- J'aime l'opérette.

- Je suis sûr que ta Nathalie y joue le premier rôle.

- Bien sûr, mais elle ne le sait pas.

- Comment ça ? Elle n'a pas lu les Petites misères de la vie conjugale ?

- Je crois me rappeler que Balzac aurait écrit « En amour, on ne peut être heureux qu'en dehors des liens sacrés du mariage. »

- En quoi a-t-elle le premier rôle dans ton opérette?

- Dans La Grande Duchesse de Gerolstein, elle est Wanda.

- Ça n'est pas le premier rôle.

- Si, dans le cœur du héros Fritz, c'est le premier rôle, tu n'as qu'à relire le livret.

- Tu n'as pas un autre exemple ?

- Si, je l'aime aussi comme le petit poisson Wanda. Elle ressemble à un pterophyllum, reine majestueuse. Ce n'est pas un grand rôle ça ?

- Si je comprends bien, il ne faut pas confondre premier rôle et statut social?

- Oui, le corps social m'empêche d'aimer le corps physique de Nathalie. Aimer, ça n'est pas épouser, c'est déshabiller du regard, comme je le fais sur toutes les photographies qu'elle m'envoie, ou à chacune de nos rares et brèves rencontres. Mais aimer, pour du vrai, ce serait, à l'invitation de ses yeux, me couler dans ses draps.

- J'ai été voir une pièce de théâtre récemment.

- Quel rapport ?

- L'héroïne, comme par hasard se prénomme Nathalie. Elle ne se résout pas à prendre son poète Apollinaire un peu fou pour amant.

- Ne remue pas le couteau dans la plaie, veux-tu ?

- Non pas, je suis porteur d'espoir.

- Comment ça ?

- Je cite la dernière réplique de Nathalie dans la pièce : « À réfléchir. Finalement, il vaut mieux un amoureux qu'un mari qui meuble la maison !! »

75

Chocoline et le printemps

« Je n'y comprends rien, si vous parlez toutes en même temps »

Chocoline

« Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

– J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages »

Charles Baudelaire

« Le printemps parfumé, beau comme un jeune amant,

Avec ses bras de lis environnant la terre,

Aux avances des fleurs répondait doucement. »

Théophile Gautier

Comme chacun sait, tout commença lorsque Chocoline rencontra le coucou dans la forêt : Coucou ! Coucou !

Chocoline vit passer une hirondelle. Elle eut alors une intuition : le printemps serait-il arrivé ? Elle imita le volatile noir flatté par le renard. Elle ne se sentit plus de joie : danger !

Chocoline était en fleur, mais elle n'était pas une jeune fille modèle. Elle connaissait les malheurs inévitables de Sophie.

Le livre de Marie-Louise nous révèle la suite :

« Voilà, se dit-elle, c'est lui ! Je comprends, il est dans le bois; il joue à cache-cache. Je le trouverai maintenant. Comment est-il ? Est-ce un enfant, un jeune homme ? Est-ce lui qui laisse tomber de ses mains toutes ces fleurs ? Elle s'enfonça dans le bois, et la voix mystérieuse semblait la suivre, et s'éloigner, et puis revenir : Coucou, coucou, coucou ! »

En réponse à toutes ses questions, elle dut se contenter silence: le printemps se jouait d'elle, comme Vivaldi le fait de nous avec ses notes de musique. Elle ne rencontrerait jamais le printemps, son chevalier errant, volant, rêvé. C'était pourtant la saison des amours. Chocoline voulait printaner.

Elle se rappela Balzac :

« Songez donc que pour l'âme, il y a des printemps et de fraîches matinées à toute heure. »

Elle se consola en lisant Flaubert :

« Il n'y a plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route. »

Elle voyagea.

Jeu de patience.

Sur les flots, mille et trois fois elle manqua s'échouer.

Elle aborda sur l'Îlot de la tendresse.

Nouvelle intuition, elle refit son chignon.

Des signaux lumineux l'avertirent.

Caché sous les palmiers, le vilain petit canard l'attendait.

Il couva tous les œufs sucrés que Chocoline avait gardés en son sein.

Des petits cygnes leur naquirent.

Chocoline avait eu la bonne intuition : la vie est un immense poème féminin, inlassable, inclassable.

76

Tétine

*« Ses beaux seins effarés, au tic-tac de son cœur
Tremblaient et palpitaient, comme deux tourterelles
Surprises dans le nid, qui font grand bruit d'ailes
Entre les doigts de l'oiseleur »*

Théophile Gautier

Je frappai chez Tétine.
La porte de ma voisine s'ouvrit.
Elle jouait avec son petit chat.

Tétine ne prononça aucune parole.
Devais-je m'éloigner, repartir ?

Tétine finit par m'accueillir, le sourire aux lèvres. Avertie par Comptine et l'Ami Pierre, elle précéda mes pensées, comme le guide expérimenté d'un tour opérateur paraît vouloir combler le moindre désir des apprentis nomades.

Les paroles ailées de Tétine étaient silencieuses.
Elles me calmèrent.

Je lisais sur ses lèvres.
Elles semblaient dire : « Ne partez pas encore ! » Nous n'avons pas eu le temps de tout échanger.

Du seuil de la porte, je m'approchai.

Je ne saurais dire si ce fut Tétine qui dégrafa son corsage. Je revois son sourire mutin qu'elle avait peut-être emprunté à Ornella Muti.

Dans une grange remplie de foin, nous allâmes nous cacher.

L'un après l'autre, je libérai ces deux oisillons affamés.

Enfin je découvris la gorge de Tétine.

Je caressai doucement le sein gauche. Mais bientôt, le droit réclama sa part de baisers, je dépêchai ma langue et ma main.

La vue des seins de Tétine me combla. Fragonard aurait voulu les peindre. Ils semblaient bel et bien effarés. Je n'avais jamais vu des tourterelles trembler à ce point. En réalité, c'était mon cœur qui faisait tic-tac.

Surpris, entre mes doigts, ils se laissèrent apprivoiser.

Tétine me précisa qu'elle avait baptisé ses seins, non seulement avec une eau fraîche de chez Hermès, mais en les prénommant, respectivement Epsilon and Upsilon. Moi, je les couvris de baisers à l'envi l'un de l'autre. Fièremment, gourmands, ils se gonflèrent. C'était à qui capterait mieux que l'autre.

Depuis, je n'ai de cesse de revoir Tétine, Epsilon et Upsilon et de jouer avec le petit chat.

77

Chansons et Chansonnettes

*« Je suis passé de la misère à la fortune,
 Dans le chagrin de la nuit,
 Dans la violence d'un rêve d'été,
 Dans la froideur d'une lumière d'hiver,
 Dans la danse amère de la solitude engloutie par l'espace,
 Dans le miroir brisé de l'innocence perceptible sur chaque visage oublié »*

Bob Dylan

3'35" de vie : Trois petites notes de musique

Trois petites notes de musique
Ont plié boutique
Au creux du souvenir
C'en est fini de leur tapage
Elles tournent la page
Et vont s'endormir

Mais un jour sans crier gare
Elles vous reviennent en mémoire

Toi, tu voulais oublier
Un p'tit air galvaudé
Dans les rues de l'été

Toi, tu n'oublieras jamais
Une rue, un été
Une fille qui fredonnait

La, la, la, la, je vous aime
Chantait la rengaine
La, la, mon amour

Des paroles sans rien de sublime
Pourvu que la rime
Amène toujours

Une romance de vacances
Qui lancinante vous relance

Vrai, elle était si jolie
Si fraîche épanouie

Et tu ne l'as pas cueillie

Vrai, pour son premier frisson
Elle t'offrait une chanson
À prendre à l'unisson

La, la, la, la, tout rêve
Rime avec s'achève
Le tien n'rime à rien
Fini avant qu'il commence
Le temps d'une danse
L'espace d'un refrain

La, la, la, la, la
La, la, la, la, la

Trois petites notes de musique
Qui vous font la nique
Du fond des souvenirs
Lèvent un cruel rideau de scène
Sur mille et une peines
Qui n'veulent pas mourir

Après une aussi longue absence, l'hiver me fit revenir, comme pour revoir un film en noir et blanc, comme dans une chanson qui ne s'effacera jamais.

Je marquai une pause, j'étais désireux de poursuivre mon récit.

78

**À Sainte Thérèse,
Purgatoire, Oratoire, Paradis,**

« Un jour, en rentrant au logis, je vis ouverte une petite chambre qu'elle appelait son oratoire ... »

Alfred de Musset

1

Purgatoire

Quand j'en eu terminé avec mon récit, - cette longue suite d'histoires dont je viens d'achever la recomposition -, amourettes, flirts, passions profondes, études de femmes, prises en passant, comme sur le vif, l'homme qui en moi avait été amoureux plus souvent qu'à son tour, sauta à bas du carrousel sur lequel il ne cessait de tourner depuis des lustres. Je me dirigeai vers un petit oratoire. Ma nature optimiste me faisait espérer Le Paradis, puisque je venais de quitter le purgatoire. Une chance sur deux, imbroglio divin. Pour l'amour de Dieu. Extase ?

Certitude d'aimer, durée inconnue. À la boulangerie Taboureau, nous goûterons l'amande et ferons amendes honorables, Nat, tes nattes en macarons je déroulerai,

Si ardemment
Je t'ai désirée.

L'histoire de nos amours aura-t-elle une fin ?

N'épilguons pas.

Épilons les mots seulement.

Que celui qui aime une femme ose le lui avouer,
Avec ses mots, Avec ses yeux, Avec ses mains, Avec ses pleurs,
Avec ses rires, Avec son corps.

Si jamais, un jour, l'amour me quittait, je prendrais ton sourire pour refuge. Eau-forte plutôt que photographie, l'image de tes lèvres entrouvertes, accueillantes, s'est gravée automatiquement dans ma mémoire vive-toi.

2

Oratoire

Devenu sympathisant de l'école oratorienne, vie intérieure sans théologie, curieux, j'entrai dans la petite chambre où elle avait coutume de prier.

J'avais la chance de n'être point possédé. Je ne renierais pas ma passion. Plus forte que la possession. Toutes les belles de mon carrousel perdu m'avaient passionné.

Amen

3

Paradis

Maintes prières bues à la cuiller me délivrèrent de mes doutes. Ma foi naturelle revint à mon secours.

Électrons libres, accélérés en haute-tension, mes désirs continuaient à se multiplier, par avalanche, effets boule de neige et cascades garantis. Un véritable dé clic se produisit : le temps de mobiliser le carré de la vitesse de la lumière, je passai du désir triangulaire massif au désir rectangulaire énergétique.

À la Saint-Jean, une passion peut réunir les amants sur des flonflons, comme la foule dans les chansons. « À la Saint-Martin, jeune ou vieux, bois le vin en compagnie de ta bien-aimée.

79

Confession à Comptine**Au clair de la lune**

Je rendis visite à mon amie Comptine. Je lui confiai: « Je songe sérieusement à devenir moine. Mon esprit hésite. Chevetogne ou Sept-Fons ? toutes deux bénédictines. »

Fidèle compagne de mon enfance, Comptine, après un petit Am stram gram, appela pour moi, par le chant, Compère Pierrot :

*Au clair de la lune, mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte, je n'ai plus de feu.
Ouvre-moi ta porte, pour l'amour de Dieu.*

Il n'y avait aucun témoin. Seule, au-dehors, une poule sur un mur picorait du pain dur. Mais, bientôt gênée par une souris verte au museau rose et à l'affût, le volatile finit par lever la queue et par s'en aller.

Ainsi me conseilla Pierrot :

*Tu es venu voir Comptine,
Frappe maintenant à la porte de ta voisine
Si Fringale
Jamais tu n'as,
Pour toi, oh la la !
Elle sera cigale*

80

**Enchantine ou la conversion
Pour l'amour de Dieu**

« Je m'avouai que mon existence désordonnée touchait à sa fin, qu'il me fallait entrer dans une nouvelle phase: mais laquelle ? »

« D'ailleurs il en est de la foi comme de l'amour. Quand on la cherche, on ne la trouve pas, on la trouve au moment où l'on s'y attend le moins. »

George Sand

Je me présente. Je m'appelle Enchantine. Je suis une jeune femme blonde née dans des comptines anciennes. On dit que j'ai le regard tendre. Petite fille, mes yeux ont croisé ceux d'un garçonnet, il courait, il criait par les rues. Devant moi, il s'est arrêté net. Il me sembla qu'il priait. Je ne savais pas qu'un jour viendrait, où il ferait de ses rêves ma plus belle histoire d'amour, qu'il dessinerait pour moi un ciel sans nuages, avec des secrets éparpillés.

Par cette nuit d'été, il fera un songe compliqué, il ne saura pas qu'une belle va enfin l'aimer. Ce sera moi, Enchantine, car je suis la seule à pouvoir l'aimer, lui. Pourquoi, dites-vous ? Parce que c'est lui, parce que c'est moi, pardi, Petit Frère ! Je le rejoindrai bientôt, lorsque la nuit sera amoureuse. Quelle surprise ! Vers le champ des étoiles je regarde. La muse Astroline me sourit.

Avant notre hymen, je vais me métamorphoser, j'apparais toujours sous différentes formes, je suis plusieurs femmes, question de disposition. Extravagante moi ? Je ne trouve pas.

As-tu deviné, lecteur impatient, lectrice perspicace, qui est notre héros désolé ? Moi, oui ! Bien sûr, toi aussi tu l'as reconnu. Comme Musset, il a pleuré, quelquefois : c'est *l'homme qui avait été amoureux*. Jeune, la poésie l'a guidé, puis, sous l'influence des philosophies de tout bord, pour vivre et survivre, notre jeune homme s'est réfugié dans sa forêt ardennaise. Avec le temps du muguet, il est re-

venu à sa passion, poèmes et chansons, elle ne l'a jamais quitté. Pour elles toutes, il calligraphiera. Elles ne refuseront pas ses mots, négligemment repoussés parfois, non sans raison, faute d'amour peut-être. Infini dans ses excès, il s'apprête à écrire à n'en plus pouvoir tenir plume. Son recueil apparaîtra tantôt, il le composera sur l'hiver de Vivaldi, en quelques heures, passionnées, dans sa cellule du Moulin de La Trappe où il s'était déjà réfugié une première fois pour adorer Émilie.

Mais chut, je pars à sa recherche, pour l'amour de Dieu :

« Coucou, me voici revenue,
 Je suis Enchantine,
 La nuit est amoureuse,
 Je me dépêche,
 J'ai rendez-vous avec toi,
 « Comment ça, avec moi ? »

Je te rejoins, toi mon héros, mon assoiffé, j'ai une fiole d'eau fraîche.

Il y a maintenant mille et trois nuits,

Tu as quitté les tours de Notre-Dame, un manuscrit sous le bras,

Tu as conté,

Au clair de la Lune, tu m'attendras, près du Moulin de La Fontaine,

Les lilas sont fleuris,

Je me dépêche, te dis-je,

Tu veux te cloîtrer au Monastère des amants déchus,

Là-bas n'est pas l'endroit,

C'est celui des contes à l'envers

Sauf que, pour méditer, pas trop longtemps,

Ta place est auprès de moi,

Je te chanterai

« Auprès de ma blonde, qu'il fait bon dormir...

Repos, mon guerrier ! »

DERNIÈRE SCÈNE

Où d'éternels amoureux se succèdent sur des tréteaux, avec des livres et des cahiers de chansons sous le bras, et où un témoin à décharge de première main vient éclairer de sa lanterne magique les points du récit qui resteraient obscurs pour nos lecteurs. Si, de tout temps, les étoiles ont guidé les astrologues de l'amour, on sait que leur clarté peut être impénétrable pour certains.

Un émule du grand Don Quichotte arriva le premier, les bras chargés de livres de chevalerie. Il interrogeait les ailes d'un moulin en bois. Il voulait faire un autodafé, hérétique à son maître à penser. Lui, et son fidèle Sang Chaud, fatigués de chanter, et de courtiser les jupons, allumeraient un grand feu. L'émule ayant lu *L'Émilie*, prétendait se libérer de son désir d'aimer Dulcinée. Fi des minauderies amoureuses égrugées près des minoteries. Il voulait repousser les démons de Fiodor, mourir en chrétien, loin des éoliennes de Saint-Antoine et du foin de la vie moderne. En chemin, il avait tenté de soulever des menhirs, écrasé des repentirs, il n'éprouvait pas de remords, n'avait aucun regret. Arrivé sur cette scène finale, il commença par déclarer : « Je n'ai jamais rien eu contre l'imagination, pas même un remède. »

Puis, ce fut le tour du Prince Paul. Une gazette sous le bras, il se mit à chanter. Lui aussi avait poursuivi Sa princesse avec assiduité. Il s'était promis de l'épouser, ou tout au moins on lui avait affirmé qu'il le pourrait. Il avait même ajusté ses gants blancs. Mais le mariage était sans cesse reculé. Il questionna Aurore, Aubade, Amantine, et, comme un dieu déshydraté, il attendit le crépuscule. Il finit par ôter ses gants, moins immaculés par le temps. Grande âme, ce n'étaient pas les souffrances du jeune Werther qu'il ressentait. Aucune geste extrême à la Don Quichotte ne serait contée. Quoi qu'il en fût, au lieu de déclamer, sur cette même scène – finale -, il se tint coi.

Grand bien lui fit. Il ne resta pas longtemps de suite embarrassé. Conséquence de la dépose de ses gants, restée dans les mémoires comme la scène de la pause des mitaines, il finit par avoir gain de pause, - pardon, gain de cause. Finalement, il allait épouser la Grande Duchesse.

(Propos recueillis, et rapportés par un journaliste de la Gazette de Hollande. On l'a déjà dit, ce n'est pas bien de rapporter)

Maintenant, nous attendons les Beatles sur l'estrade. Ils traversent Abbey Road avec, sous le bras, leurs chansons pas tout à fait terminées. Casino royal, ils seraient secondés par les Rolling Stones pour conclure. Ne serons-nous jamais satisfaits ? Qu'il en soit ainsi !

« En attendant les Beatles, les Rolling Stones, je donne la parole à Diego de Rena Vïgo, l'auteur du Manuscrit qui a bien voulu venir témoigner. Il est le seul à avoir côtoyé le vagabond irrécupérable de l'amour, incorrigible, l'inconditionnel de la beauté des femmes, notre héros ».

« Diego, c'est à vous ! » :

« Lectrice chérie, ami lecteur, oui, c'est moi cet acteur antique, cet usurpateur qui a pénétré, masqué, avec tant d'insolence sur la place publique. Tu as eu la bonté d'écouter mon texte et je t'en sais gré.

« Écartons tout malentendu. Accordons qu'ici l'amour veut approcher le sublime. Quiconque l'a éprouvé, s'en souvient à jamais. Téléguidé par Éros, il tourne autour du pot rempli de roses. Les amours profanes, ceux du prochain pour ces dames, de la prochaine pour les galants, ont été au cœur de notre récit.

« De fait, pour que tout soit mis au net, il ne m'a pas été facile de prendre la décision de rapporter, du pas léger de Figaro, cette longue confession, celle d'un vagabond qui se prétend marchand de bonheur. En effet, son désir semble avoir erré sur moult chemins féminins. Il grimpe à des échelles de soie, pénètre, un court moment, le cœur des belles. Si elles le chassent, si elles le quittent, il prie Jésus, et sa joie demeure. Ce sont là force péripéties.

« Lorsque notre nomade, coureur de jupons, cependant déférent, voire prévenant, m'a demandé si j'accepterais de transposer pour des lecteurs non avertis, - y

compris ceux des siècles éclairés -, l'histoire de ses amours bouillantes, incessantes, intemporelles, je l'avoue céans, j'ai d'abord hésité. « Peut-être te faut-il plusieurs narrateurs, à la manière de Boccace, de Chaucer, de Marguerite ? – argumentai-je.

« Afin de complaire à notre bohème, et, surtout, de ne pas faire perdre la boussole aux lecteurs, alors que nous approchons du but, pour conter ces histoires d'amour, parfois noyées à l'eau de rose, je me suis finalement rangé à l'avis de notre aventurier. Je me suis résigné, puisque désigné, à devenir, en quelque sorte, l'auteur de ces lignes du cœur, et de la main. Je pense à Rimbaud, le Voyant.

Pour ce faire, nous avons traversé les siècles. L'amour n'a pas de limites. Pouvoir temporel et pouvoir spirituel s'affrontent depuis la nuit des temps. Remontons donc, une dernière fois, - c'est promis -, à la fin du XIV^{ème} Siècle.

Les confidences de l'amoureux, désormais pénitent, ont toutes été recueillies par mes soins à l'Auberge Tabard de Southwark, au Sud de Londres. Elles ne doivent pas être confondues avec les *Contes du Tavernier*. J'ai passé mille et trois nuits à les mettre en désordre.

Grâce à Dieu, j'ai pu alors faire écrire une copie de mon manuscrit original, perdu depuis. C'est cette copie que l'auteur du présent recueil, privilégié par les fées dès sa naissance a utilisée, de mémoire, pour que cette pérégrination, à la recherche de l'amour, n'ait pas été faite en vain.

« Amen »

« *Merci Diego !* »

Et l'auteur, de conclure :

Les mille et trois nuits ont passé bien vite.

Mon récit s'achève ici ou là.

Ma mémoire, avivée, et la beauté, ont été mes seules guides.

J'ai cherché à rendre ces contes, dans toute leur vérité, non pas dans leur intégral-

lité. Les joies du cœur, ses peines, finissent et renaissent à chaque génération.

Lectrice, lecteur, j'espère que tu auras pris plaisir à lire l'histoire
des désirs infinis.

C'est une fable romanesque. Finissons-en avec les atermoiements
du romantisme.

« Elle avait le bon sens de Nicole, moi la sauvagerie instinctive d'un esprit très logique sans le savoir et très positif par cela même qu'il était très romanesque. »

George Sand

Apostilles empruntées

« À la fascination pour l'au-delà succède un questionnement sur cet infini de l'en deçà que constitue le désir »

« Après la confrontation avec l'altérité du divin vient le temps de s'interroger sur cette altérité absolue que représente le masculin aux yeux du féminin, et symétriquement. »

Jacques Poirier

« Un homme labyrinthique ne cherche jamais la vérité mais uniquement son Ariane »

Friedrich Nietzsche

*« Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière »*

« C'est cet admirable, cet immortel instinct du beau qui nous fait considérer la Terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du Ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au-delà, et que révèle la vie, est la preuve la plus vivante de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers

la musique que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau, et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs, d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette Terre même, d'un paradis révélé. »

Charles Baudelaire

Apostille finale

Et pour le trancher net, abandonnons pour jamais la tristesse accablante du romantisme, narguons ceux qui vilipendent l'amour léger, buvons un verre de Château Chasse-Spleen, buvons-en deux. Retenons la rage de vivre de Baudelaire. Pour ma part, comme les dieux, j'ai une soif inapaisée de la beauté cachée par la femme. Au château Giscours, j'y cours.

En parlant de François Villon, Sainte-Beuve écrit :

« Ce dernier, écolier libertin et fripon, véritable enfant de Paris, élevé dans quelque boutique de la Cité ou de la Place Maubert ... »

Aux écoliers du Moyen-Âge, le choix d'un protocole pour le jeu narratif s'imposait, système de comptage en somme.

Pour la rédaction de notre texte, nous avons d'abord pensé à la règle de Saint-Benoît. En effet, il est bien connu que si l'on veut connaître les dernières nouvelles, il faut se référer à ce saint. En cas d'absence, s'adresser directement au Bon Dieu.

Si notre ouvrage avait envisagé l'amour divin, cette stricte prescription aurait été applicable, et même souhaitable. Or, ici, on l'aura remarqué, l'amour divin est rarement apparu, l'amour perturbe avant tout les êtres humains, n'est-il pas ? Seules les passions des dieux et déesses de l'Olympe pourraient lui être comparées.

Quel ordre de marche allions nous devoir suivre pour glorifier l'amour, délicieux au féminin, courtois, physique au masculin ? Marche forcée ou chemin de randonnée, pérégrination de grande solitude ? Ne nous prenons pas pour Zénon, notre œuvre n'est pas un roman noir, c'est une publication de cape et d'épée, c'est un portulan des piratages du cœur.

Ainsi, plutôt qu'une seule règle astreignante qui nous aurait hanté, limité, car elle eût mis un frein à notre imagination, nous décidâmes, que de norme, point il ne fallait, sauf, peut-être, un petit té pour aller droit au but, accompagné d'un thé anglais pour aller jusqu'au bout.

S'il n'y a pas d'obligation, tout est permis.
(C'est la leçon donnée par Butch Cassidy à la brute qui ose le défier)

L'auteur, narrateur unique, administrateur affublé de la même épithète (ou étiquette, je ne sais plus), a donc laissé parler son cœur, librement. S'il semble unique, le conteur, n'est jamais tout à fait le même. On espère avoir ainsi évité l'ennui sans tomber dans la cacophonie. « Parlez-moi d'amour », lui chantera un jour une belle. Il s'exécutera avec joie. Avec une autre, il évoquera l'amitié amoureuse. La troisième lui fera découvrir, en se déshabillant, le désir lancinant que les femmes inspirent aux hommes affamés.

Pour couronner le tout, le raconteur a fait planer tout au long de son récit un vol de colombes tendres qui s'aiment d'amour brûlant.

Il a fait place au merveilleux, à un doigt de fantastique, à un poil de symbolisme, à des bribes d'une philosophie inspirées par Spinoza et Nietzsche. Mais surtout, pas une touche de romantisme, même pas une noisette, Tchaïkovski seulement, avant tout passionné, pour affronter la mélancolie.

Du coup, après relecture, je vais me replonger dans *Quentin Durward*. Je crois qu'un peu de sucre dans de l'eau ôtera de ma cervelle un excès de plomb, métal

précieux, il a pour vocation de se transformer en or. Et pour ce faire, mieux vaut avoir recours aux forêts, - refuges du loup, des poètes, des dryades -, plutôt qu'à Claude Frollo. Je ne sacrifierai pas Rébecca, ni Esther-Sarah, ni Esmeralda.

George Sand ne fut pas romantique, elle était romanesque de toute son âme. Vive la passion selon Sainte-George. Vive la renaissance des âmes :

- Pernelle qui dira le contraire?
- Peut-être Dom Juan.
- Tu as raison, écoutons Don Giovanni.
- Ton choix?
- Le tien !
- L'Air du catalogue ?
- Oui, il est drôle, comme une opérette de Jacques Offenbach.
- « *M'aimes-tu, dis ? – Je te le jure !* »

TABLE

Trois mousquetaires et Rosine	11
Prologue	13
Prélude en 7 notes	19
Genèse, Le Manuscrit Perdu	25

PREMIÈRE PARTIE

La Grande Vadrouille

TABLEAU I

1 Artémise	35
2 Abricotine	40
3 Adrénaline	42
4 Alcine	45
5 Anecdote, Goupiline	47
6 Angélique	51
7 Aubépine	53
8 Marianne	54
9 Anodine, Cathodine, Ondine	57
10 Colombine	59

TABLEAU II

Premier Intermède

La musique et la danse

11 Ballerine	62
12 Batifoline	63
13 Cachottine	65
14 Castaline	66
15 Cavatine	68
16 Chuchotine	69
17 Clandestine	70

18 Coquine	72
19 Colorine	73
20 Cléobuline	74

DEUXIÈME PARTIE

Chimères et enchantements

TABLEAU III

21 Diaboline	79
22 Digitaline, Esther-Line	80
23 Noémie	84
24 Hypno	85
25 Emma	90
26 Edmée	91
27 Pernelle, Enya	92
28 Marie, Marie-Madeleine	94
29 Émilie	95
30 Lili et la marionnette	105

TABLEAU IV

Deuxième Intermède

31 Esther-Sarah, Pénélope et Mélisande	128
32 Féminine	131
33 Ripoline	134
34 Frédéline	135
35 Fugitive	136
36 Illumine	139
37 Jacobine	140
38 Libertine	143
39 Logistine	145
40 Christine	148

TROISIÈME PARTIE**Les filles du feu du diable****TABLEAU V**

Flashback

41 Juliette, Viola, Violetta	163
42 Hermia, Hélène	164
43 Esmeralda	165
44 Lou	166
45 Anaïs	167
46 Marie-Line-Line	169
47 Barbara	183
48 Mélodine	187
49 Météo	188
50 Modéline	189

TABLEAU VI**Troisième Intermède****Légendes, Songes de la Saint-Martin, Tentation de Saint-Antoine**

51 Monastine	192
52 Moustique	193
53 Nicotine	196
54 Poétine	197
55 Guillotine	199
56 Jemmy	202
57 Octavie, Isis, Corilla, Raquel, Rebecca, Sarah, Paula, Johanna et moi	202
58 Guillemette	203
59 Bonemine	208
60 Amantine	208

QUATRIÈME PARTIE**Souvenirs ineffacés, bibliques, cinématographiques****TABLEAU VII**

61 Judith-Esther	217
62 La Goulue	225
63 Zouhour	227
64 Houdah	245
65 Amal	253
66 Kanika	256
67 Kalinine	261
68 Bulle	271
69 iPhi	275
70 Sophie ou La Source	276

TABLEAU VIII**Quatrième Intermède**

71 Titine	282
72 Gesolmina	283
73 Audrey	284
74 Nathalie	286
75 Chocoline et le printemps	292
76 Tétine, Epsilon et Upsilon	294
77 Chansons et Chansonnettes	295
78 À Sainte-Thérèse, Purgatoire, Oratoire, Paradis,	298
79 Confession à Comptine, Au clair de la lune	300
80 Enchantine ou la conversion, Pour l'Amour de Dieu	301

DERNIÈRE SCÈNE

Amoureux avec des livres sous le bras	303
Apostilles empruntées	306
Apostille finale	307

Achévé d'imprimer en France en décembre 2021
par la Sté ACORT sur presse numérique
www.cogetefi.com